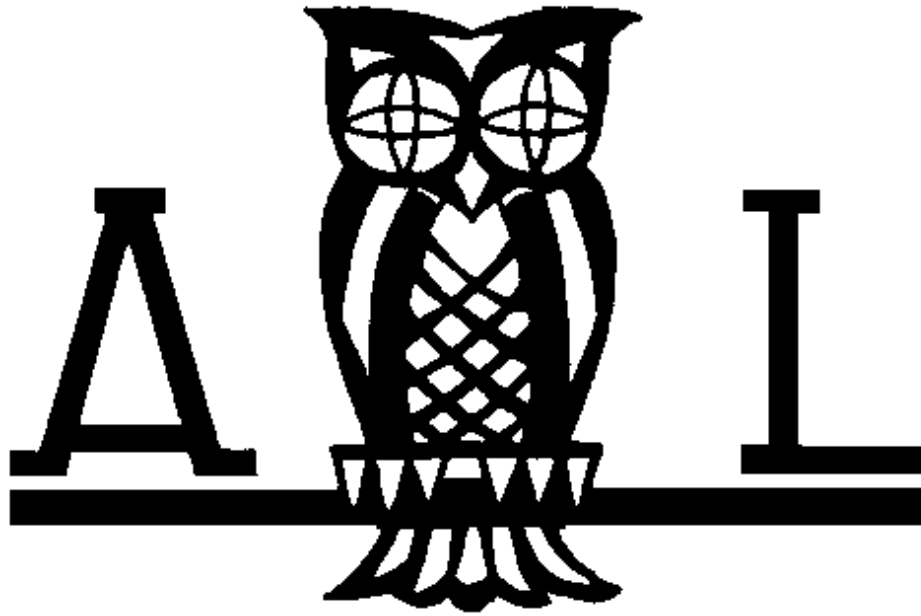




BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	1
Gesiichter aus dem Athenee	4
Ein plettel foll forellen : Pierre Kauthen	5
Punition	10
Rust	11
Henri Blaise: Gedichte	13
Damian Kratzenberg par le Dr Georges Arnold	17
Zehn kleine Meckerlein	20
Crise, crise, crise . . . par le Dr Jos Mersch	21
François d'Huart	25
Jos Goedert : Saint Pierre de Luxembourg	40
René Kayser : Darwins Evolutionstheorie	42
Concours Jacques Diedenhoven	83
Nos portraits de famille	93
Hippolythe Deruette	95

ditorial

L'HOMME, CET INCONNU

Qui se souvient de ce livre «L'homme, cet inconnu», qui a marqué la jeune génération de l'immédiate après-guerre? Son auteur, Alexis Carrel, développait des idées récentes, des conceptions et des méthodes scientifiques surprenantes pour nous. Les textes de Carrel nous paraissaient révolutionnaires. Plus tard, il fut accusé de racisme. Sensibilisés pourtant par le nazisme que nous venions juste de subir, nous n'en avons trouvé aucune trace.

Depuis lors, la connaissance de l'homme et de la société en général a fait des progrès vertigineux. A cette époque, la société dans notre mentalité d'alors était fortement hiérarchisée. Les hommes éminents et les rares femmes qui émergeaient, quelques scientifiques, littéraires et stars de cinéma, nous les voyions comme des statues en marbre ou en airain, figées dans leur perfection, leur supériorité et leur suffisance. Nous les admirions, nous les honorions, leurs faiblesses humaines nous restaient cachées dans une large mesure. Félix Faure, Président de la République Française, mourut dans la période d'exercice de sa fonction. On chuchotait qu'il avait rendu l'âme dans les bras de sa maîtresse. Le scénario de cet événement n'a été divulgué que plus d'un demi-siècle plus tard, notamment cet épisode truculent où l'aumônier de l'Elysée se précipitant pour prodiguer les derniers services de l'Eglise au Président, demanda au Maître d'Hôtel si celui-ci avait encore sa conscience, se vit répondre que non, qu'elle courait dans le parc.

L'idée que nous nous faisons de nos professeurs reposait sur le même raisonnement: des statues en marbre avec quelques éraflures en surface qui nous amusaient, leur psychologie intime nous dépassait. Le «Rouden» était un enseignant sévère et autoritaire. Au crépuscule de sa vie, il se sentait persécuté par ses élèves, n'éprouvait-il pas toujours à leur égard une

certaine appréhension, une peur qu'il cachait par son attitude rigide? N'était-ce pas le même motif qui incitait «Jengy» à distribuer des zéros avec une largesse et une rapidité déconcertantes. Dans ses excellents cours sur l'histoire du Moyen-âge, «Béier» fustigeait les excès de l'Eglise et de la Papauté et insistait sur leur caractère asocial, sur le droit et la justice. Ne partageait-il pas le besoin de critique et de corriger la société avec son frère Curé-Doyen à Echternach? «Pitter» nous révélait des mathématiques vivantes, n'était-il pas l'héritier de cette paysannerie pour qui tout dans la nature est vie et révélation? Pendant les années sombres vers la fin de la guerre, «Strips» nous «paternait». Avec son épouse, il vivait en harmonie et en compréhension mutuelle, mais sans enfants. Ne sentait-il pas inconsciemment une vocation de père?

Trêve d'exemples autochtones, regardons plus loin. Certes l'Histoire ne s'écrit pas avec des «si». Pourtant, n'en avons-nous pas parfois envie? Gonzague de Saint-Bris nous donne l'exemple: «Si Louis XVIII n'avait pas été obèse, la France aurait peut-être oublié Henri IV.» Que serait-il advenu, si à Londres le 10 mai 1940 Churchill, homme têtue, pragmatique, n'avait pas remplacé le sensible, un tantinet rêveur Chamberlain? Quel eut-été le «partage du Monde» à Yalta, si Roosevelt, clairvoyant, ayant si bien caché les séquelles d'une poliomyélite, instigateur du New Deal, avait encore été en possession de ses moyens physiques et mentaux? Son dynamisme était profondément miné par la maladie et l'approche de sa mort. Dans quelle mesure aurait-il contrarié les exigences de Staline?

Mais remontons un peu plus loin dans l'Histoire. A Leipzig et à Waterloo, Napoléon était devenu légèrement obèse et apathique. Sa glande thyroïde ne lui a-t-elle pas joué un mauvais tour? Nous savons que l'autre Napoléon, le «Petit» comme l'appelait Victor Hugo, à Sedan souffrait de coliques néphrétiques, affection douloureuse s'il y en a. N'était-il pas pressé que «ça finisse» ?

Dans le quotidien le plus anodin, nous assistons parfois à des surprises qui nous semblent inexplicables. Telle star du tennis féminin, brillant d'habitude par son élégance, sa vitesse, son inspiration, se montre lors d'une rencontre prestigieuse désemparée, sans jus, à court d'idées. N'est-ce pas parce que la rencontre coïncide avec l'événement fatidique mensuel inhérent à la physiologie féminine? Savons-nous comprendre, interpréter les situations auxquelles nous assistons? Certes, souvent des éléments d'appréciation nous manquent, notre empathie est défaillante.

Notre excellent ami Georges Arnold, nonagénaire, pétillant de dynamisme, médecin dévoué, grand sportif, ancien Président du Collège Médical, ancien Membre du Comité d'Ethique, réfléchit au destin de

Damian Kratzenberg, *Landesleiter der VdB*. Il aborde le sujet avec le recul qu'on acquiert au fil des années, remplaçant les condamnations et les punitions par une plus grande compréhension et une indulgence née de l'expérience, cette évolution que Victor Hugo décrit comme «l'Art d'être Grand-Père».

Damy était son professeur d'allemand, mon professeur de grec. Son enseignement était sérieux, bien structuré, il ne cherchait aucun contact personnel. Parfois, c'est Jean David, également un de ses élèves, qui me l'a rappelé, Damy pendant son cours, dirigeait son regard vers la fenêtre, laissait vagabonder son regard au loin, comme s'il rêvait, puis il continuait sa leçon. Damy était président de la *Gedelit (Gesellschaft für deutsche Literatur und Kunst)* où il côtoyait nombre de ses pairs, comme Nicolas Hein, grand admirateur de Goethe et connaisseur du Faust.

Il fallait aux nazis un personnage ou plutôt un nom. Damy, avait-il des ambitions politiques? C'est peu vraisemblable. Avait-il le besoin de paraître, de se mettre en évidence? C'est possible, même probable. En le revoyant sur certaines photos en uniforme de la VdB, chemise blanche, pantalon noir, ou de la N.S.D.A.P., on se rend compte qu'il ne lui «allait» pas, sa présentation frisait le ridicule. N'aurait-il pas dû se désembourber, quitter ce borborygme pour lequel il n'était pas fait? L'impression ne nous quitte pas que Damy était un faible, un indécis peu clairvoyant, raisonnant loin de la réalité. Georges dessinait sa caricature ornée de la croix gammée au tableau noir. La seule réaction du professeur était de se saisir de l'éponge, de l'effacer, pas la moindre remarque, pas de punition.

Sa faiblesse de caractère eût-elle été un argument pour accorder des circonstances atténuantes à Damy? Il a été condamné à mort, exécuté, des témoins ont rapporté qu'il était secoué de crises de pleurs. Il restera définitivement «cet inconnu». Laissons à notre ami Georges Arnold le soin d'y réfléchir. A nous de nous faire notre opinion «sine ira et studio».

Jos Mersch

AAA

Association des Anciens de l'Athénée

Marc Hoffmann, président Gilbert Maurer, secrétaire Jos Faber, trésorier
Carlo Ackermann, Norbert Feltgen, Claude Feyereisen, André Glodt, Norbert Gruber,
Emile Haag, Marcel Haas, Jean Koepfler, Romain Lutgen, Max Mailliet, Joseph Mersch,
Roger Petry, Martine Mergen, Robert Wagener, Claude Wassenich, Roby Zenner,
Sylvère Sylvestrie ,

24, Bd Pierre Dupong L-1430 Luxembourg

La cotisation s'élève à 10 € : ccpl IBAN LU06 1111 0758 8834 0000

email: anciens@al.lu

Gesiichter aus dem Athenee



Claude Heiser



Diane Dimmer



Georgette Kessler-Wintringer



Roland Fritz



René Klopp



Diane Jacques



Rita Brucher



Guy Muller

ein plettel foll forellen

Am 6. August des Jahres 1710 trägt P. Placidus Eringer, Kellner, d. h. Ökonom der Abtei Echternach, folgende Notiz in sein Tagebuch* ein: *P. willihadus hatt metzel claus hiesigen bürgeren und metzelermeisteren erlaubet in der oweiller bach zu fischen .selbiger hatt ein plettel foll forellen gefangen, und auff unsere küchen geliebert. factum Jam saepius.* Ins Hochdeutsche übersetzt: „P. Willihadus erlaubte dem Bürger und Metzgermeister, Metzel Claus, im Osweilerbach zu fischen. Derselbe fing eine Platte voll Forellen und lieferte sie in unsere Küche. Dies geschah schon öfters.“

Diese kurze Eintragung ist in manchen Hinsichten interessant. Sie verrät uns nicht nur, dass vorzügliche Speisen im Refektorium der Patres auf den Tisch kamen, sondern liefert uns einen Einblick in die Sprachgewohnheiten des 18. Jahrhunderts. In seiner Chronik zeigt Eringer, dass er, wie in den Klöstern damals üblich, die lateinische Sprache gut beherrscht. Gelegentlich, etwa wenn er zum Anfang seiner Eintragungen sein *Curriculum vitae* liefert oder wenn er im Januar 1717 beim Ableben des Abtes Benedikt Zender dessen Lebenslauf kurz beschreibt. Unser obiges Zitat endet mit einem gekürzten lateinischen Satz, der sozusagen eine Art Conclusio bildet. Sehr oft gebraucht Eringer gekürzte lateinische Formeln, besonders Partizipialkonstruktionen, um Umstände, Orte und Daten zu benennen, die auf deutsch längere Satzkonstruktionen benötigt hätten. Eringer war ein sehr einsamer Mann, der viel gereist ist, um Jahrmärkte zu kontrollieren, Jahrgedinge abzuhalten oder als erfolgreicher Arzt den Kranken in der ganzen Gegend beizustehen. Seine Eintragungen spiegeln diesen Lebensablauf treffend wider.

EPTERNA CVM



Vue d'Echternach dessinée par l'abbé Jean Bertels (1544-1607)

Wenn wir nun seinen deutschen Sprachgebrauch betrachten, so stellen wir fest, dass außer den Merkmalen der deutschen Sprache seiner Zeit, wie z. B. den Endungen, sich auch luxemburgische Ausdrucksformen wieder finden, die wir auch heute noch in unserer Heimat- und Umgangssprache gebrauchen. So ist der Bach nicht wie im Hochdeutschen männlich, sondern in unserm Dialekt weiblich, so wie es auch in andern Dialekten in Deutschland der Fall ist. Der Metzger ist ein *metzeler*, so wie wir ihn auch heute noch kennen. Und der Ausdruck *ein plettel foll Forellen* klingt auch herrlich luxemburgisch!

Was dem heutigen Leser ebenfalls auffällt, ist die Tatsache, dass die Rechtschreibung völlig willkürlich ist. Wir sehen an unserm Beispiel, dass Personennamen klein geschrieben werden. Das lateinische Wort *jam* schreibt Eringer ohne ersichtlichen Grund groß.

Man kann aber die Betrachtung unseres Ausgangszitats noch weiter ausdehnen und Gedanken über den Umgang der Luxemburger mit den beiden Amtssprachen, Deutsch und Französisch, anstellen. Unsere Muttersprache ist von Kindstagen an das Luxemburgische. In der Grundschule werden wir gezwungen, die beiden andern Sprachen dazu zu lernen. Das Resultat ist von Schüler zu Schüler unterschiedlich, so dass diese, wenn von ihnen im Umgang mit Ausländern diese Sprachen abverlangt werden, unterschiedlich korrekt antworten. Diese objektive Betrachtungsweise muss aber durch andere Faktoren ergänzt werden.

Wie wir gesehen haben, ist die Ausdrucksweise Eringers wahrscheinlich durch seine Geschäftigkeit oder einfach durch ein mangelndes Interesse an einer korrekten Sprache zu erklären. Ihm ging es vor allem darum, Fakten und Gewohnheiten festzuhalten, die seinem Nachfolger im Amt bei der Beurteilung einer Rechtslage dienlich sein könnten.

Wie hielten es die Luxemburger in den folgenden Jahrhunderten mit unsern beiden Amtssprachen? Im Laufe der Zeit wurde die Beherrschung der Sprachen, die sich besonders durch eine korrekte Orthographie auszeichnete, zu einem Selektionskriterium. Ein Staatsbeamter musste beide Amtssprachen beherrschen, was leider heute nicht mehr der Fall ist. Nachdem die beiden Preussen Hassenpflug und Stüft, wie bekannt, das „Land vergiftet“ hatten, wurde Französisch alleinige Verwaltungssprache. Aber wenn die Luxemburger die beiden Amtssprachen sprechen mussten, dann haperte es.



So ist es nicht verwunderlich, dass viele deutsche Ausdrücke, die im Hochdeutschen kompliziert klingen, durch luxemburgische Wörter ersetzt werden, die dann einen germanischen Anstrich erhalten. In vielen Situationen waren wir ja gezwungen, die Amtssprachen zu gebrauchen. Bis vor dem letzten Krieg und auch noch später mussten z. B. die Schüler im schulischen Umgang mit ihren Professoren deutsch oder französisch reden. Ich kann mich erinnern, dass unser Physiklehrer „Dittchen“ einmal einen Klassenkameraden anfangs der Schulstunde folgendermaßen zurechtwies: «Il y a un élève qui m'a salué dans l'esca-

lier à la façon d'un cheminot (chemineau!), hm, il m'a dit *Moin*!» Der betreffende Schüler konnte aber bestimmt im späteren Leben den rechten Ton finden, denn er wurde Botschafter unseres Landes! So konnte es auch vorkommen, dass ein Schüler,



der seine Turnschuhe vergessen hatte, sich bei seinem Turnlehrer entschuldigte: „Herr Professor, ich kann nicht mitturnen, ich habe meine Turnschlappen vergessen!“ Der gutmütige Boxer Emile Konter – der „Boxer ohne Mörderblick“ –, der zur Nazizeit als Turnlehrer angestellt worden war, soll sogar den Ausdruck „Turnschlupfen“ geprägt haben! Das Rezept war also einfach: fand man das richtige deutsche Wort nicht, so verdeutschte man schnell den heimischen Luxemburger Ausdruck! Aber nicht nur bei der Wortwahl haperte es, sondern auch die Grammatik kam manchmal zu kurz. So erzählt man sich in Echternach, dass ein Schüler dem Religionslehrer Georges Kiesel einmal folgendermaßen geantwortet habe: „Glaubt Ihr, ich wär' Euer Esel?“ Dass dabei komische Sätze zum Vorschein kamen, musste notgedrungen der Fall sein. Diese Praxis wurde auch zu einem Rezept für komisch wirkende

Sketches und satirische Artikel. Erinnern wir uns bloß an das „Lied vom echten Jägersmann“ von Poutty Stein, das Léon Moulin so schön vortragen konnte.

Für den Umgang mit dem Französischen war die Lage etwas anders: hier wirkte besonders die schlechte Aussprache komisch, oder wenn man luxemburgische Ausdrücke unbedingt wortwörtlich übersetzen wollte. Man denke hier an den Sketch von Hary Hagen als Besucher bei den „petits bonshommes du tramway“ (Tramsmännerchen) in Brüssel.

Aber es waren nicht nur gewisse Umstände, die zu einem solchen Sprachgebrauch führten. Manchmal war sogar Absicht oder Boshaftigkeit mit im Spiel. Unter dem Nazijoch war es sozusagen ein Zeichen patriotischen Widerstandes, möglichst schlecht deutsch zu sprechen, um zu beweisen, dass, wie es die Personenstandsaufnahme vom 10. Oktober 1941 massiv bestätigte, unsere Muttersprache „lëtzebuergesch“ ist. Nach dem Krieg, als viele Heimkehrer aus KZ oder Wehrmacht zunächst sich weigerten, überhaupt die Sprache Goethes zu benutzen, war es gern gesehen, wenn man diese wurstig behandelte.

Im Allgemeinen muss man übrigens gestehen, dass jene, die zu gut hochdeutsch redeten, sich den Verdacht gefallen lassen mussten, als unterwürfige Diener oder übertriebene Bewunderer unserer deutschen Nachbarn zu gelten. Redet man französisch akzentfrei oder parliert man etwas preziös, indem man im Luxemburgischen nicht ohne französische Einlagen auszukommen glaubt, so wird gerne hochnäsige Arroganz vorgeworfen. Der Durchschnittsluxemburger, auch der gebildete, spricht deutsch mit einem leichten Platt-bémol und französisch mit einer gewissen Plumpheit, womit er bei den Franzosen im besten Fall für einen Elsässer, wenn nicht für den ehemals gehassten „boche“ gehalten wird. Diese Verhaltensweise im Sprachgebrauch ist sozusagen ein Teil unserer Identität: Unter uns sprechen wir gerne unsere deftige Muttersprache; verlangt man von uns, eine der Amtssprachen zu gebrauchen,

dann tun wir es lässig. Manchmal glauben wir auch den Hochintellektuellen ein Schnippchen zu schlagen, wenn wir ihre Gelehrtensprache etwas verballhornen. Dies gehört zu den bescheidenen Freuden des kleinen Mannes!

Auf jeden Fall ist es eine Wohltat für die Luxemburger Seele, wenn man in der Chronik Eringers feststellen kann, dass der sehr gebildete Mönch nicht ohne echt luxemburgische Vokabeln oder solche, die sozusagen danach riechen, auskommen kann. Dies ist der Fall, wenn er über alltägliche, besonders über landwirtschaftliche Dinge berichtet. So kommt es vor, dass er auf dem „Paech“ (Wiese) oder dem „Rech“ („Reech“, Scheitelhöhe) eines „Hübels“ („Hiwwel“, Hügel) einem Esel mit „Bieren“ (Birnen) oder „Faeschen“ (Faschinen) begegnet. Wenn der „Herbst“ („Herrescht“, Weinlese) angefangen hat oder der Weizen „ist zeitig worden“ (reif wurde), greift der Bauer morgens, wenn die „Merlen“ (Amseln) singen, zum „Greif“ („Greef“, Mistgabel) und spannt den „Theimer“ oder „Theumer“ (Mistkarren) an, um seine Ernte in die „Scheuer“ (Scheune) zu fahren. Zum Fest der Unschuldigen Kinder am 28. Dezember liefern die Hofleute ihre Schweine ab. Wer das schönste Schwein vorzeigen kann, bekommt den Rock, für den 2. Preis gibt es eine „Box“ (Hose) und für den 3. einen Hut. Gibt es Streit, wird der „Dürwärter“ („Dierwiechter“, Gerichtsvollzieher) herbeigerufen, kommt es zu einer Versteigerung, wird mit „Bengel verlassen“ (mit dem Stab versteigert). Am Mariä Himmelfahrtstag fand ein Markt in Girst statt, der regelmäßig von der Konkurrenz aus Trier gestört wurde. Aber die Einwohner hielten Wache und „seind die trierische etlichmahl mitt benge-len und streichen abgewiesen worden“ (mit Stöcken und Hieben). Als begeisterter Jäger organisiert er manchmal eine „Klopfjagd“ (Treibjagd). Und bei der Fronleich-namsprozession wird der „Himmel“ (Baldachin) getragen.

Dies sind einige Kostproben des sonderbaren Sprachgebrauchs unseres Chronisten. Es wäre eine spannende Aufgabe für einen Doktoranden, den Sprachgebrauch Eringers zu untersuchen, dessen Ephemeriden einen eigenen Stellenwert in unserer heimischen Literatur einnehmen dürften.

Pierre Kauthen

Ephemeriden des Placidus Eringer

Ephemeriden des Placidus Eringer, Übersetzung und Kommentar von
Pol Schiltz und Pierre Kauthen, Archives nationales Luxembourg, 2009.

Publication des Éphémérides de Placidus Eringer

Une immersion derrière la clôture de l'abbaye d'Echternach au XVIII^e siècle



Les Archives nationales viennent de publier un ouvrage exceptionnel reproduisant les événements journaliers d'un moine économe, Karl Franz Eringer, né à Luxembourg en 1664.

A l'âge de 18 ans, il rentre dans la vie monastique à l'abbaye d'Echternach où il se forme à cette condition austère sous le nom de Placidus Eringer, mais encore à la théologie, la comptabilité, la médecine et la pharmacologie. Ses écrits consistent essentiellement, les premières années, en une autobiographie curieusement commencée en... 1682. De sa petite enfance, on ne sait donc rien. Ses mémoires font état de sa prêtrise en 1688 et de sa première messe célébrée en 1689 en présence de son frère et du boulanger de St. Maximin.



Ensuite, calligraphiées très soigneusement, presque artistiquement, s'ensuivent une centaine de pages écrites dans un allemand macaronique puisque teinté fortement de latin qui lui permettait d'escamoter aux yeux du premier venu des informations, disons, moins congruentes.

Pierre Kauthen et Pol Schiltz ont effectué un travail de traduction et de reproduction inestimable. Trois années d'efforts de recherche ont été nécessaires pour parvenir à ce très bel ouvrage, dont ils ont donné un avant goût éloquent lors d'une présentation mardi soir, secondés par la

directrice des Archives nationales Josée Kirps.

[extrait Suzanne Faber]



Paul Schiltz



Pierre Kauthen

G. Arborum altorum, der hohen Bäume
 D. Arboribus altis, den hohen Bäumen
 a. Arbores altas, die hohen Bäume
 V. Arbores altae, die hohen Bäume
 a. Arboribus, altis, durch die hohen Bäume.
 N. Marmor clarum, der berühmte Marmor
 G. Marmoris claris, des berühmten Marmors
 D. Marmor, claris, dem berühmten Marmor
 a. Marmorum, clarum, den berühmten Marmor
 V. Marmor, clares, der berühmten Marmor
 a. Marmorum claris, durch den berühmten Marmor.
 N. Marmores clara, die berühmten Marmore
 G. Marmorum clarorum, der berühmten Marmore
 D. Marmoribus claris, den berühmten Marmoren
 a. Marmores clara, die berühmten Marmore
 V. Marmores clara, der berühmten Marmore
 a. Marmoribus claris durch die berühmten Marmore
 N. Aequor, vasta, die weite Wasserfläche
 G. Aequoris vastae, der weiten Wasserfläche
 D. Aequori vastae berühmten Wasserfläche

Punition dans les années cinquante

KRUST

Unter dem Kürzel «Rust» ist eine Reihe Texte entstanden, die von der Nazizeit am Athenäum berichten sollen.

Welche Änderungen hat der 10. Mai 1940 bewirkt? Wie wurde der schulische Alltag der Professoren und der Schüler umgestaltet? Welchen Zwängen waren beide Gruppen ausgesetzt? Wie versuchten diese, sich an diesen Belastungen vorbei zu mogeln?

Auslöser der Text-Reihe war eine Passage in dem Buch von Paul Diederich «Athenäum 1932-1946: Wohnort und Schule», die da hieß: «Am Dienstag, dem 29. Oktober 1940, hatten sämtliche Schüler des Landes schulfrei, da die gesamte Lehrerschaft einer Kundgebung beiwohnen musste, in welcher Reichserziehungsminister Rust und Gauleiter Simon ihre Zuhörer aufklärten, wie sie ihren Unterricht in Zukunft in nationalsozialistischem Sinne zu halten hätten!»

Die erste Folge ist im Bulletin N°22 abgedruckt. Begonnen wurde mit der Darstellung des neuen Beamtenverhältnisses der Professoren unter dem Naziregime. Robert Loewen und André Heiderscheid haben Aspekte der Schülerseite aufgezeichnet. In dieser Folge bringen wir Momente der Vergangenheitsbewältigung zweier weiteren Schüler: Henri Blaise, aus dem Echternacher Lyzeum kommend, wegen der Zusammenlegung der griechischen Sektion ins Athenäum gewechselt, hat in diversen Publikationen das Thema der Zwangsrekrutierten in Gedichtform verarbeitet. Wir bringen einzelne dieser Ausschnitte.



Dr Georges Arnold beschreibt aus einer sehr persönlichen Sicht die Person seines Deutschlehrers Damian Kratzenberg. Denn schliesslich war Kratzenberg ja Professor am Athenäum und hat somit manche «Anciens» in irgendeiner Weise geprägt, sei es in positiver oder auch in negativer.

Dann haben sich verschiedene Autoren mit dem Thema «Kratzenberg» auseinandergesetzt.

Für Henri Koch-Kent, auch ein «Ancien», war die Eile, mit der Kratzenbergs Prozess über die Bühne ging, nicht einsichtig. Für ihn war der Prozess eine überrumpelte Geschichte: «der Mann weiss zuviel, er muss weg!»

In Echternach hatte Koch-Kent Kratzenberg als Professor der deutschen Sprache kennengelernt; diesem bescheinigte er eine ganz gewissenhafte und methodische Art, das Wissen an die Schüler zu bringen. Er bezeichnete ihn als ausgezeichneten Pädagogen, der es verstand, das Interesse der Klasse zu gewinnen und auch auszuweiten.

Anders aber Koch-Kent in der Beurteilung der Person Kratzenbergs als Propagandist der deutschen Kultur: vehement hat er Kratzenberg und dessen Agieren im

Dienst der Nazis angegriffen. So lesen wir z.B. eine von Kratzenbergs Antwort in der Obermoselzeitung: «Sie warfen mir, abgesehen von Ihren paar kleinen Perfidien, schließlich doch nur meine Sympathien für Deutschland vor. Ich bin stolz darauf. Sicherlich hätten Sie viel schlimmer mit mir umspringen können. Sie hätten mich als verkappten Klerikalen hinstellen können oder als in deutschem Solde stehenden nationalsozialistischen Lockspitzel. Sie haben es nicht getan; ich erkenne gern dieses Feingefühl an. Und damit, Gott befohlen, bis unsere Pfade sich wieder kreuzen.» In der «Luxemburger Zeitung» vom 9. Mai 1934 hat sich Kratzenberg wie folgt geäußert: «Alles darf man in Luxemburg sagen, alles in den Himmel heben, alles in den Kot zerren; eines darf man nicht, sich zu Deutschland bekennen.»

Freie Aufsätze aus den vier unteren Klassen des Gymnasiums Echternach

Herausgegeben von

Professor D. Kratzenberg

*

1918

Luxemburg — Druck und Verlag von P. Worré-Mertens

(J. P. Worré Nachfolger)

Ein anderer Schüler, später Professor am Athenäum, Marcel Engel, hat folgende Sätze zu dem Thema Kratzenberg geschrieben:

Im Jahre 1935 wurde der deutschtömelnde Professor Damian Kratzenberg Präsident der GEDELIT (=Gesellschaft für deutsche Literatur und Kunst). Viele Mitglieder waren harmlose Luxemburger, die das deutsche Kulturerbe neben dem französischen, das von der Alliance Française glanzvoll verwaltet wurde, nicht missen wollten. Obwohl sie größtenteils darauf bedacht waren, politische Enthaltsamkeit zu üben und pangermanistische Wirkköpfe fernzuhalten, leisteten sie dem nazistischen Expansionsdrang leichtfertig Vorschub. Manche besonders aktiv und anrühlich. [...]

[...] Zudem beschied er sich lange im kulturellen Bezirk. Und es muß gesagt werden, daß zu dieser Zeit auch hierzulande eine gewisse Führungssehnsucht in der Luft lag. Auch in Luxemburg gab es politische Schwärmer, die aus Abscheu vor der französischen Volksfront nach einem autoritären Staat Ausschau hielten. Die einen liebäugelten mit dem Muster einer christlich österreichischen Obrigkeitsform, andere bewunderten Salazar, auch Mussolini und Franco fanden Freunde.

Mit dem deutschen Einfall wurde Damian Kratzenberg in die Öffentlichkeit gezerrt. Halb zog es ihn, halb sank er hin. Der jähe Umschlag, das Zweiseitige und Kehrseitige scheinen Wesensmerkmale seines Schicksalsweges zu sein. Mit der VdB wollte er die Luxemburger in den schützenden Schoß der Mutter Germania zurückführen. In Wirklichkeit demütigte und versklavte er, ließ Deportation und Umsiedlung ohnmächtig geschehen, half Zuchthäuser und Kaserne mit Landeskindern füllen, warf Tausende junger Männer in den mörderischen Krieg an der Seite des Erzfeindes gegen die besten Freunde. Der Landesleiter wurde Landesverräter. Die Todesstrafe, am 1. August 1946 verhängt, wurde am 11. Oktober durch Erschießen vollstreckt.

Henri Blaise

kreuz
und
quer
schnitte

Wir kamen alt zur Welt
sahen Tanks und Kanonen mit sechzehn
und lernten schießen mit zwanzig
viele sackten ein
in den Einmannlöchern
das war erst ein Anfang
Wir kamen aus der Front
zur Reifeprüfung
und schossen uns in den Kirmesbuden
den braunen Ekel aus der Brust
selten trafen wir ins Schwarze

Jungsein ist anders
eine Hand ohne Handgranate
ein Fuß ohne Fußvolk
ein Gesicht ohne Gasmaske
Wir wurden Deserteure
ohne Rollkragen und Hippietracht
brüllten unsern Protest von
Scheunendächern herab
berauschten uns an der Freiheit
ohne LSD
sehnten uns nach Liebesblumen
unzertretenen

[1971]

Wort Gefechte

Damals

An die Ewiggestrigen

Sie standen im Fackelschein
mit hochgeschultertem Kreuz
unter dem großherzoglichen Balkon
und gedachten der Geschundenen
Ihr Protest gegen die Zwangsjacke
des Krieges verhallte im
Schneegeäst
zurückblieben zerquetschte Tränen
zertretene Hoffnungen
vertanes Heldentum

die Ewiggestrigen

Ab nach Rußland
ab nach dem Balkan
ab nach Norden
ab nach Süden
sie wurden in jungen Jahren
hingemäht
wie blutender Klatschmohn
Ab nach Spanien
ab nach England
sie wählten die Freiheit
und zahlten mit barer Münze

die Ewiggestrigen

Als sie heimkehrten
ausgemergelt
wundgeschlagen
willensamputiert
ließ man sie längs der Mauer stehen
namenlos

die Ewiggestrigen

Hört uns die Jugend noch

Hört uns die Jugend noch
haben wir noch die Stimme von damals
als wir selber jung waren
Vieles wurde vertan
verschleudert vergraben versiegelt
wir leben in einer verschütteten Welt

Wir haben eigenhändig Gräben
ausgeworfen
wir standen in Einmannlöchern
dann sind wir hervorgekrochen
und sahen die Sonne wieder
aber sie war sonderbar gelb
und wurmstichig

Wir bauten die Heimat auf
aber die unterirdischen Kanäle
hatten alles aufgewühlt
wir bauten Maulwurfshügel
wir bauten Denkmäler
wir bauten Versprechen
Nie wieder Krieg

Eine neue Jugend sproß saatenjubilend
unter verjüngter Sonne
die Welt plusterte sich über goldenen
Atomen
ungeahnte Horizonte brachen empor
mit endlosen Stockwerken

Wir blieben im Kellergeschoß
im Unterstand der Angst
Der Krieg ist nicht erloschen
wo einer Molotowcocktails wirft
flackert ein neuer Brand auf
Hört uns die Jugend noch
Hört uns Europa noch
Wer schützt uns vor den Stahlpropellern
der Zukunft

Krieg**S** Zeit

Wenn die Kinder
Der **Z**erStörung
ihrer**S**eit**S** Kinder
Zer**S**tören
Wenn die Nach**K**ommen der
Ge**Z**eichneten
Gefolterten
Verga**S**ten
Gehen**K**ten
Zerbombten
Eingeä**S**cherten
ihrer**S**eit**S**
Ihre**S**gleichen
wegät**Z**en
dann **i**st die Erde
ein ein**Z**ig
gro**S**ses
KZ

Mauthausen

Aber die Leiber sind nicht mehr
und die geschorenen Köpfe
und die Hungeraugen
die nach dem Brot des Lichtes fiebern
und der Wind
der sich draußen mit Asche bekreuzigt
Steine reden nicht
und Mörtel ist kein Blut
Und Gras wächst über ausgequetschte Pfade
wo die Tausendheere jagten
totgepeitscht
Aber die Hände fielen aus den Ketten
die Füße haben aufgehört zu laufen
im Tag der fror und bohrte
Nur Steine Gedenksteine
Tränensteine Schornsteine
Nur die Lebenden reden noch
ihre Stimmen sind der Toten Gewand

Damian Kratzenberg



Il n'est sans doute pas coutumier de compléter par un article en annexe un sujet qu'on n'a pas abordé au cours d'un récit achevé comme tel. Cependant, étant donné que la nouvelle publication de mes «tribulations» aura lieu grâce à l'initiative et à l'aide de l'Association des Anciens de l'Athénée (AAA), il n'est que naturel qu'il y soit fait référence également à l'un ou l'autre fait qui s'est passé au cours du temps où j'étais encore élève de notre vénérable Athénée, institution que j'ai quittée en 1939 et qui, entre-temps, a fait l'objet de nombreuses publications fort intéressantes. Aussi, ne voulant pas y ajouter encore quelques anecdotes plus ou moins divertissantes, j'ai décidé de me lancer sur un terrain plutôt délicat, au risque de m'attirer non seulement de l'incompréhension et d'âpres critiques mais encore des reproches sévères de la part des survivants de ces années douloureuses et de leurs familles. J'espère seulement que ma bonne foi ne sera pas trop mise en doute, alors que le fait de ne pas avoir cru utile, pendant toutes ces années, comme d'autres citoyens d'ailleurs, de m'exprimer sur le sujet, me pèse toujours.

Le sujet, c'est Damian Kratzenberg, «den Dammy», de père allemand naturalisé luxembourgeois, mon professeur à l'Athénée avant l'invasion des Allemands, grand responsable de la VDB (**Volksdeutsche Bewegung**) pendant l'occupation, condamné à mort et fusillé après la guerre pour sa collaboration active et désastreuse avec les Nazis. Mérite-t-il qu'on s'attarde sur son sort en 2010? Est-il convenable de revenir sur ces événements et de risquer de soulever des polémiques pénibles, alors que l'affaire K. a été classée depuis plus d'une soixantaine d'années?

Pourquoi dès lors insister? La réponse se dégagera peut-être des lignes que je vais y consacrer dans la suite. Je pense qu'en ce temps-là, jusqu'en 1939, j'ai connu et ressenti DK comme un professeur intelligent, très cultivé, intègre et parfaitement équilibré, qui, contrairement à quelques autres, basait son autorité surtout sur la compréhension, sans sévérité excessive mais tout en gardant ses distances. Il faut dire que son apparente droiture en ces temps-là lui valait largement la sympathie de ses élèves et de ses collègues. Aussi éprouvions-nous tous du respect à son égard, malgré le fait qu'il s'ingéniait à nous inculquer la culture germanique en dépit de notre aversion antiprussienne généralisée.

Comment dès lors comprendre la métamorphose de ce personnage intelligent et parfaitement sain d'esprit, sans signe détectable de méchanceté ou de perversité?

J'ajouterais encore que je n'éprouvais pas d'admiration exagérée voire de vénération juvénile à l'égard de l'homme et que par ailleurs je ne pense pas avoir été un élève particulièrement studieux et brillant en matière de culture germanique. Et, comme hélas l'insolence des jeunes ne date pas d'hier, il m'est arrivé plus d'une fois de dessiner sur le tableau noir une caricature de DK avant son entrée en classe, le présentant en uniforme allemand, le bras droit tendu en salut hitlérien.



Le premier geste de Dammy était alors de prendre l'éponge et d'essuyer le tableau avant de démarrer son cours. Il eut été facile plus tard pour le chef de la VDB, qui devait parfaitement connaître l'auteur de ces méfaits, de me faire payer la note. Je m'y attendais d'ailleurs. Or rien ne s'est passé. Tout ceci pour rappeler un peu l'ambiance qui régnait entre le futur chef de la VDB et les col-légiens de l'Athénée avant la guerre et le besoin de ma part d'y apporter quelques éléments pouvant, de façon même mitigée, jouer un rôle en faveur de cet homme. Il est certain que, n'ayant pas pris la vraie mesure de ce que comportait le rapprochement maléfique et manifeste de DK avec les nouveaux maîtres du Reich par le biais de la littérature et de la culture en général, nous avons péché par une inattention plus ou moins bienveillante à certaines de ses déclarations publiques qui auraient pu et dû nous mettre la puce à l'oreille.

Le but de mes réflexions ne peut pas être de justifier ni d'excuser le phénomène Kratzenberg, mais d'essayer de le situer dans son contexte et de le décrire avant sa phase critique, où, à partir d'un comportement presque banal, cet homme a basculé et dérivé vers la reconnaissance aveugle de la doctrine nazie et le soutien aux mesures inimaginables de barbarie et de génocide tout en y prenant part de façon plus ou moins active. La transition entre le Dammy de 1939 et celui des années de guerre n'a pas fini de marquer l'esprit des Athénéens de cette époque. Ils auront toujours du mal à comprendre l'évolution des faits, même s'ils imaginent bien quelques éléments du processus. Membre de l'ASSOSS (Association Générale des Etudiants Luxembourgeois) de 1912 à 1934, membre du Parti Libéral de 1930 à 1938, fêru de la culture germanique, porteur de la «Goethe Medaille für Kunst und Wissenschaft» attribuée pour ses mérites exceptionnels en matière de culture allemande, président depuis 1935 de la «Gesellschaft für Deutsche Literatur und Kunst (GEDELIT)», organisme opposé à l'Alliance Française bien ancrée dans le paysage politique, ce personnage complexe fut honoré et cajolé par les nouveaux maîtres qui ne manquaient pas de l'exhiber en figure de proue de la culture aryenne. DK, une fois hissé sur le piédestal, ne tarda pas à se mettre au service du Gauleiter. Il eut vite fait de transformer la GEDELIT en VDB tout en lançant les slogans «*Heim ins Reich*», «*Luxemburger, höre die Stimme des Blutes*», «*Wahres Luxemburgertum ist reines Deutschtum*», etc, etc. Ainsi la voie de non-retour fut rapidement atteinte et même s'il l'avait voulu, DK ne pouvait plus contrôler la vague des mesures criminelles qui s'abattaient désormais sur le pays. Bien sûr toute hésitation voire opposition de sa part eût été considérée comme une trahison à l'égard du Führer et du peuple et sanctionné sans pitié.

On pourra toujours spéculer sur les dissensions et discussions internes dans le milieu pervers du Gauleiter et le fait que les propos et gestes de DK n'étaient en rien comparables avec le sadisme prôné et les vociférations haineuses d'autres serviteurs

du régime. Toujours est-il qu'il était un nazi indiscutable et qu'il aurait dû avoir des qualités de héros pour encore vouloir changer quoi que ce soit, si jamais la pensée lui en était venue. Mais Dammy, à l'image des autres grandeurs nazies, n'était pas ce héros.

Pourquoi alors, les choses étant ce qu'elles sont, ai-je tout de même ressenti le besoin de revenir sur cette affaire, alors que je ne l'avais pas fait en 1946 ? Occupé à terminer mes études, en partie à l'étranger, je voulais sans doute, comme d'autres, oublier autant que possible le passé et ne pas trop m'intéresser aux affaires de la collaboration, tout en me fiant à la justice de mon pays et en laissant celle-ci suivre son cours. Jusqu'au jour, évidemment trop tard, où j'ai appris la mort de Dammy devant le peloton d'exécution.

Je dois dire que j'ai toujours considéré une exécution capitale comme une chose indigne et monstrueuse dont les auteurs à travers l'histoire se sont trop souvent montrés pires que les condamnés. Cependant je n'ai pas à critiquer notre justice en ces temps difficiles et douloureux. Quoi qu'il en soit, je me suis souvent demandé si je n'aurais pas dû, en tant qu'ancien élève, essayer d'apporter devant le tribunal les quelques témoignages dont je disposais en faveur du condamné, dans l'espoir sans doute illusoire d'éviter cette mise à mort. Cette abstention de ma part n'a pas fini de m'interroger après toutes ces années. On peut estimer par ailleurs que, rien que d'après l'extrait de l'énoncé du jugement du 1.08.1946. cité ci-après, DK aurait pu et sans doute dû bénéficier de circonstances atténuantes suffisantes pour lui éviter le peloton d'exécution.

[In Erwägung allerdings, dass Kratzenberg, der seit dem Abend des 31.8. bis zum 5.9.1942 im Ausland weilte, bei seiner durch Rundfunk angeordneten Rückkehr, am 6.9. sich zu einer Lagebesprechung beim Gauleiter begab und dort mit viel Mut für die Beendigung der blutigen Repressalien gegen den am 1.9. ausgebrochenen Proteststreik, die er als "Terror" bezeichnete, eintrat; dass er dann am 7.9. mit andern Luxemburgern dem Gauleiter eine Bittschrift überreichte, zufolge welcher Simon die Aufhebung des Belagerungszustandes anordnete; dass die Form dieser Bittschrift jedoch auf die für einen Luxemburger unhaltbare Stellung Kratzenbergs ein grelles Licht wirft, da er in derselben, um seinen Zweck zu erreichen, die Massnahmen des Gauleiters als berechtigt hinstellte und die Opfer des feindlichen Terrors in empörender Weise beleidigte, wobei allerdings die von Kratzenberg behauptete Möglichkeit besteht, dass gewisse Ausdrücke von Gerlach zurechtgestutzt wurden; dass Kratzenberg die Unhaltbarkeit seiner Stellung auch einsah und sich mit dem Gedanken umtrug, Schluss zu machen; dass er jedoch nicht den Mut aufbrachte, nunmehr endlich mit dem Feind zu brechen; ...]

Je suis bien conscient que ma démarche actuelle ne va pas rencontrer l'assentiment de nombreuses victimes du Nazisme, parmi elles les déportés et leurs familles et notamment la communauté juive, mais je remercie l'AAA de m'avoir fourni l'occasion de m'exprimer sur ce sujet difficile et pénible à bien des égards.

Dr Georges Arnold

Zehn kleine Meckerlein

Zehn kleine Meckerlein
Die tranken einmal Wein
Der eine machte Goebbels nach
Da waren's nur noch neun
 Neun kleine Meckerlein
 Die haben was gedacht
 Dem einen hat man's angemerkt
 Da waren's nur noch acht

Acht kleine Meckerlein
Die haben was geschrieben
Und bei dem einen fand man's dann
Da waren's nur noch sieben

Sieben kleine Meckerlein
 Die fragte man: na schmeckt's
 Der eine sagte Schweinefraß
 Da waren's nur noch sechs

Sechs kleine Meckerlein
 Die trafen einen Pimpf
 Der eine sagte Lausebalg
 Da waren's nur noch fünf

Fünf kleine Meckerlein
Die spielten mal Klavier
Der eine spielte Mendelssohn
Da waren's nur noch vier

Vier kleine Meckerlein
 Die sprachen mal von Ley
 Der eine sagte Immerblau
 Da waren's nur noch drei

Drei kleine Meckerlein
 Die hörten Radio
 Der eine stellte England ein
 Da waren's nur noch zwei

Zwei kleine Meckerlein
 Die traten mal in Dreck
 Der eine sagte Nazibraun
 Da war er auch schon weg

Der **letzte** der ließ dies Gedicht
Am falschen Orte sehn
Da bracht man ihn nach Dachau hin
Da waren's wieder **zehn**

[Anonym]

Pimpf: volkstümliche Bezeichnung für die Mitglieder des nationalsozialistischen Deutschen Jungvolks.

Felix Mendelssohn-Bartholdi (1809-47), Komponist jüdischer Abstammung, dessen Musik während des Dritten Reiches geächtet war.

Robert Ley (1890-1949), nationalsozialistischer Politiker, der als Nachfolgeorganisation der aufgelösten Gewerkschaften die Deutsche Arbeitsfront gründete und für seine Trunksucht weithin bekannt war.

CRÎSE FINANCIÈRE, CRÎSE ÉCONOMIQUE, CRÎSES tous azimuts?

N'allez pas insinuer, chers lecteurs, que l'Association des Anciens de l'Athénée ne se tient pas au courant. En franglais, je dirais même, l'A. A. A. est up to date. Page 94 du numéro 27 de notre bulletin, vous trouverez une parodie de «La Cigale et la Fourmi» de la plume du Professeur Hippolyte Barreau. Sous une forme poétique, il dispense commentaires et conseils lors d'une crise financière que tout le monde a oubliée.

N'attendez pas de moi d'analyser les crises actuelles, je vous avoue humblement que je n'y comprends goutte. Un jour, feu Fernand Rau, homme sympathique et intelligent, essaya de m'inculquer quelques notions d'économie. La seule chose que j'ai retenue de cet exposé, c'est que l'économie évolue en cycles de 8 à 10 années. En matheux invétéré, je cherche toutes sortes de cycles. La parodie de «La Cigale et la Fourmi» date de 1852. Y avait-il une crise financière autour de 1850? Je vous soumetts un poème de Tucholsky, paru en 1930 dans la «Weltbühne». 1850, 1930, 2005, les grandes crises reviendraient donc tous les 80 ans à peu près. Soyez perspicaces, chers lecteurs, parlez-en à vos petits-enfants, ou plutôt à vos arrière-petits-enfants.

Qu'est-ce que nous lisons dans les journaux plus ou moins spécialisés de plumes plus ou moins compétentes? Les causes, on les connaît plus ou moins, la venue de la crise était prévisible, mais on ne l'avait pas prévue. Et les conséquences demandez-vous. Avec une mine sérieuse, les superspécialistes annonceront un renouveau. Quand? A la saint-glinglin? Tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes: Leibnitz se retournera de joie dans sa tombe.

Mais souvenons-nous des années trente du vingtième siècle. Après le Vendredi Noir, après l'épidémie de suicides des malheureux qui se voyaient ruinés, y avait-il un renouveau? Aux Etats-Unis, épice du crash de 1929, sous le sigle de «New Deal» F. D. Roosevelt fut élu président. On s'apprêtait à partager, le New Deal démarra, puis fut mis en veilleuse à l'approche de la Seconde Guerre Mondiale. Le progrès social aux Amériques resta une minuscule flamme vacillante.

En Europe, nombre de pays, dont le nôtre, entreprirent des réformes sociales: la semaine des 40 heures, les congés payés, diverses allocations, c'était la naissance lente et laborieuse de l'Etat Providence. Il allait se développer plus efficacement après la guerre.

Souvenons-nous, les Suédois, au début du vingtième siècle, avaient déjà inventé l'Etat Providence. Nous l'avons découvert lorsqu'il avait dépassé la trentaine, l'âge de raison? Même Hitler, dans son cerveau dérangé, accorda un certain progrès social à ses Volksgenossen: Kraft durch Freude, Tourisme en groupes, Winterhilfswerk. Entre-temps, il rêvait et réalisa le revanche à l'ouest, la conquête d'espace vital à l'est. C'est dans ces régions dépeuplées manu militari qu'une nouvelle agriculture allait fleurir. Chose curieuse, l'électorat outre-Moselle applaudissait à l'idée de culture agricole du Führer, tandis qu'il manifestait une frousse bleue devant le Plan Morgentau, qui prévoyait la transformation de l'Allemagne en pays agricole. Mais nous sommes très loin de la crise de 1929 et du New Deal.

Pour l'après-crise de 2008, certains responsables nous promettent des aménagements, des réorientations, d'autres nous suggèrent des réformes plus ou moins profondes. Malheureusement, les vapeurs de Delphe n'inspirent plus les jeunes et belles pythies. Cassandre est contraire à mon tempérament optimiste. Qu'est-ce qu'on peut prévoir, qu'est-ce qu'on peut espérer?

L'Etat Providence, plus que jamais, sera une nécessité. Espérons que la fourchette des revenus entre certains nantis et le «vulgum pecus» se rétrécira à un niveau acceptable. Souhaitons que la société de consommation se rétrécisse à des dimensions humaines et sérieuses et que les montagnes de déchets inutiles se réduisent à un minimum inévitable. Si la crise actuelle mettait fin aux excès inhérents à l'imposture, à la négligence et à la paresse, elle aurait servi le progrès.

N'avons-nous pas intérêt à revenir à nous-mêmes, à retrouver notre identité? Nous avons réalisé des installations culturelles et autres pharaoniques. Avec la publicité adéquate elles attirent des touristes. Une foule grégaire trouve cela magnifique, pourtant l'étalage de notre opulence créera des envieux, sentiment qui se transforme en mépris. L'observateur attentif se rend déjà compte que l'estime dont nous disposons ailleurs est en train de s'éclipser. Les vrais touristes désirent connaître notre pays, nous connaître. «Mir wollen Ierch ons Heemecht weisen». Allons voir la Tour Eiffel à Paris, écouter Wagner à Bayreuth et Mozart à Salzbourg.

Combien d'Anciens de l'Athénée se trouvent actuellement à des postes-clef, en situation de responsabilité? A eux, mais aussi à nous tous de réorienter notre société. Réfléchissons, choisissons la bonne direction, mais surtout agissons.

Lisons avec recueillement la poésie suivante de Tucholsky. Elle a été publiée en 1930, mais elle semble être écrite pour la crise que nous vivons pour le moment! Tucholsky a très bien anticipé le scénario tel qu'il se déroule pour le moment.

Jos Merersch

Gedicht

Wenn die Börsenkurse fallen,
regt sich Kummer fast bei allen,
aber manche blühen auf:
Ihr Rezept heißt Leerverkauf.

Keck verhöckern diese Knaben
Dinge, die sie gar nicht haben,
treten selbst den Absturz los,
den sie brauchen - echt famos!

Leichter noch bei solchen Taten
tun sie sich mit Derivaten:
Wenn Papier den Wert frisiert,
wird die Wirkung potenziert.

Wenn in Folge Banken krachen,
haben Sparer nichts zu lachen,
und die Hypothek aufs Haus
heißt, Bewohner müssen raus.

Trifft's hingegen große Banken,
kommt die ganze Welt ins Wanken –
auch die Spekulant Brut
zittert jetzt um Hab und Gut!

Soll man das System gefährden?
Da muss eingeschritten werden:
Der Gewinn, der bleibt privat,
die Verluste kauft der Staat.

Dazu braucht der Staat Kredite,
und das bringt erneut Profite,
hat man doch in jenem Land
die Regierung in der Hand.

Für die Zechen dieser Frechen
hat der Kleine Mann zu blechen
und - das ist das Feine ja –
nicht nur in Amerika!

Und wenn Kurse wieder steigen,
fängt von vorne an der Reigen –
ist halt Umverteilung pur,
stets in eine Richtung nur.

Aber sollten sich die Massen
das mal nimmer bieten lassen,
ist der Ausweg längst bedacht:
Dann wird bisschen Krieg gemacht.

Kurt Tucholsky, 1930, veröffentlicht in "Die Weltbühne"





Fußballspieler der VII^e C des "Gymnase", anno 1918/19.

Unser Fußballplatz war das Plateau Bourbon, an der Stelle, wo jetzt das Verwaltungsgebäude der Arbed steht. Auf der einen Seite ein Baum, auf der anderen einige Steine mit abgelegten Jacken darüber, das stellte das "Tor" dar. Viele spielten mit Kragen und Schlips. Von Sportdreß und Brausen ging keine Rede und in verschwitzten Kleidern ging es eiligst zurück zum Klassensaal. Die Bälle mußten die Schüler selber kaufen. Fußball aber wurde vorgezogen, vor allem dem Dauerlauf in der Petruß oder den Übungen im Turnsaale. Mit unserem damaligen Turnlehrer, Hrn. Victor Kremer, hat schon der vierte Teil der hier Abgebildeten das Zeitliche gesegnet.

Revue 1964

Die Namen der Schüler der VII^e C:

Bischoff Max, Bofferding Robert, Cajot Marcel, Collart Hubert, Colling Léon, Donven Jos, Droessart Norbert, Fischer Jean-Pierre, Flick Thibaut, Fournelle Norbert, Gehlen Jules, Gielen Léon, Gretsche August, Grosber René, Herriges Anton, Heves Camille, Hohn Edouard, Jacoby Albert, Jacoby Joseph, Jander Jos, Jungfleisch Arthur, Kies Jean, Kipgen Félix, Klees Rodolphe, Kohll Léon, Konsbruck Jean-Pierre, Loob Maurice, Ludovicy Guido, Mackel Jean, Majerus Paul, Martiny Pierre, Mathieu Jacques, Mergen Charles, Metzler Pierre, Montbrun Charles, Muller Paul, Pier Arthur, Prum Aloyse, Rockenbrod Gust, Schneider Nic, Scholer Jules, Soissons Marcel, Thill Mathias, Thorn Maurice, Trausch Jean-Pierre, Ulveling Etienne, Vax Jules, Welfring Eugène, Weydert Norbert, Wies Nic, Winckell Christian



Seilziehen war ein beliebter «Zeitvertreib» während der Turnstunden!



Un Ancien hors norme

François d'HUART

né le 13-02-1915, décédé le 29-07-1970

Dans mon article sur le docteur Christophe Mouton j'ai raconté cet épisode ahurissant où, au début des années vingt du siècle dernier, Mouton, sur le point de s'installer comme chirurgien, alla se présenter aux trois confrères qui formaient l'ensemble des «Hommes au bistouri» du Grand-Duché. L'un d'entre eux voulant dissuader Mouton d'avoir pignon sur rue, lui conseilla de s'exiler en Chine: si au Luxembourg, avec trois chirurgiens, il y avait pléthore, en Chine les hommes de l'art manquaient encore cruellement.

Mouton voyait les choses différemment. Pendant et tout de suite après la Seconde Guerre Mondiale, il s'entoura de trois jeunes médecins intéressés par le «travail médical manuel», la chirurgie. C'étaient Marcel Ferron, François d'Huart et René Juncker, tous les trois Anciens de l'Athénée. Le Chef les prit sous sa coupe et pour parfaire leur formation, il les envoya à Mulhouse, école dont il était sorti lui-même.

Avec les trois, il entretenait une amitié paternelle qu'ils lui payaient de retour par un attachement filial. Dès les premiers mois de mon activité à Sainte-Thérèse, je remarquai qu'entre le docteur Mouton et François d'Huart existait une relation particulière de respect et d'estime réciproque.

Et pourtant, on ne peut imaginer deux personnages plus différents: Mouton, homme trapu, enveloppé, extraverti, parfois volubile, bon vivant, un tantinet coléreux, mais facilement amical, paternel même. D'Huart, mince, maigre, discret, mesurant son verbe, peut-être un peu ascète, cachant facilement ses émotions et ses sentiments.

Qui était-il, François, dit «Bitz», d'Huart? Au fil des années une amitié féconde et sincère allait nous lier.

François était le quatrième des cinq enfants de la famille d'Huart-Schertzler. Son père, Emile d'Huart, né le 21 mai 1861, était professeur de chimie à l'Athénée. Il est mort en 1918, âgé seulement de 57 ans. C'est en 1935 que «Bitz» passa son baccalauréat et ensuite l'examen des Cours Supérieurs, Section Sciences Naturelles préparatoires aux Etudes Médicales. Son succès fut agrémenté de la mention «avec distinction».

La dure réalité de la Seconde Guerre Mondiale obligea les étudiants à une sorte de tourisme universitaire. Nous trouvons «Bitz» d'Huart à Fribourg-en-Brisgau, à Munich, à Strasbourg, puis comme l'université de Strasbourg avait été évacuée à Clermont-Ferrand, il séjourna dans cette ville. L'étape suivante était Bonn. Son diplôme de fin d'études médicales date du 09-08-1941. Il repassa cet examen pour validation à Luxembourg le 08-02-1945.

Le jeune docteur en médecine fit ses premières armes chez le docteur Mouton à la Clinique Sainte-Thérèse. Pour parfaire sa formation, le Chef l'envoya à Mulhouse, fief du Professeur Fontaine, qui fit les beaux jours de la Chirurgie à Strasbourg pendant les années cinquante et soixante du XX^e siècle. Mais «Bitz» était attiré par le haut de gamme, il alla se perfectionner encore au Service du Professeur Moulonguet à l'Hôpital de la Salpêtrière à Paris.

Entre-temps, le 29 janvier 1941 François d'Huart avait uni son destin à celui de Mademoiselle Loulou Fischer, fille du Dr Eugène Fischer, médecin très connu à Luxembourg. De leur mariage sont nés trois enfants:



Françoise avec son père
[1967]

Françoise, née le 19-01-1944, professeur de français dans un lycée, Danièle, née le 14-11-1947, décédée tragiquement. Charles, né le 16-08-1950, a embrassé la carrière médicale.

Le 19 juin 1947, le jeune docteur ouvrit son cabinet de consultation rue du Nord et il commença son activité de chirurgien à la Clinique Sainte-Thérèse. Déjà en 1949, il fut nommé médecin de la Cour Grand-Ducale.

Je fis la connaissance du docteur François d'Huart après mon installation au printemps de 1955 en le rencontrant à la Clinique. Ma première impression était celle d'un homme distant. N'était-il pas un tantinet hautain? Sa situation de médecin de la Cour Grand-Ducale ne lui avait-elle pas fait une grosse tête? Il paraissait intouchable. Pendant longtemps je n'eus que de rares et brefs échanges de politesse et de langue. Avec les autres confrères le contact se fit plus facilement: Marcel Ferron avait le verbe haut mais amical, avec René Juncker j'avais des échanges terre-à-terre; Armand

Olinger, tout sourire, connaissait un tas de gens, il m'interrogeait sur ceux qu'il savait ou pensait appartenir au cercle que je fréquentais. René Kerschen était jeune assistant à la Clinique d'Esch lors de mon séjour pendant la guerre. Albert Kongs, originaire d'Itzig, était la jovialité faite homme. D'Huart restait énigmatique.

Une ou deux années passèrent. Un jour, il s'ouvrit. Par quel biais? A ce qu'il paraît, il avait appris que pendant mes études j'avais eu une veine scientifique et que je continuais à m'activer dans ce sens. Soit dit entre parenthèses, les circonstances aidant, je me rendais compte que je devais en faire mon deuil. Suivirent des entretiens prolongés, lumineux dans la pièce de repos attenante aux salles d'opération ou dans un couloir de la clinique le soir lors de la contre-visite.

Entre-temps j'avais observé son style au travail chirurgical. Il était à l'opposé de celui du docteur Mouton, dont le geste était sûr, spontané, d'une adresse surprenante. La technique de «Bitz» faisait montre de minutie, son travail était appliqué, ses gestes calculés, étudiés. Son style était le contraire de celui de l'opérateur brillant, spectaculaire de l'époque héroïque de la chirurgie, qui a valu à cette spécialité sa renommée.

François d'Huart était un «homme de tête». Sa mémoire se révélait être prodigieuse et fidèle, son savoir immense et précis. Son besoin d'aller toujours plus loin dans l'étude des mécanismes biologiques du corps humain était permanent, en même temps son dévouement pour ses malades était sincère. La synthèse de ces deux aspects de son caractère l'amenait à peser de tout son poids dans la collaboration avec ses confrères et amis.

Un jour le docteur Eicher, cardiologue très consciencieux, m'adressa une jeune personne enceinte ayant souffert d'une malformation cardiaque congénitale très grave. Encore enfant, elle avait été opérée à Paris par un des pionniers de la chirurgie cardio-vasculaire. Elle était une des premières réussites opératoires de l'homme de l'art. Sur proposition de François d'Huart, l'opérateur lui-même vint à Luxembourg et devant un aréopage de médecins médusés par les nouvelles techniques, il décrivit les progrès de cette chirurgie d'avant-garde. La petite miraculée se tenait pendant la conférence à côté du professeur, un beau ruban noué dans ses cheveux.

Mais quelle serait la ligne de conduite obstétricale à suivre après l'opération d'une tétralogie de Fallot? A la Faculté on nous avait appris la «Loi de Peter», obstétricien renommé de la vieille école: - Cardiaque pas de mariage, mariée pas d'enfant. - En l'occurrence, la loi de Peter n'était plus d'actualité, d'abord la personne était enceinte et elle avait bénéficié de la cure chirurgicale inconnue du temps de Peter. Je demandai donc conseil à mes maîtres qui me répondirent qu'ils n'avaient aucune expérience dans ce cas particulier. Même réponse aux demandes que le docteur Eicher lança de son côté. Tous nous souhaitaient «Bonne chance». Je m'en ouvris à d'Huart, qui d'ailleurs avait eu connaissance du cas clinique. Sans hésiter et rapidement il écrivit au professeur qui avait opéré la petite, à d'autres coryphées parisiens et américains, il s'adressa à des bibliothèques spécialisées de renommée pour obtenir de la littérature dans ce sens. De partout, il reçut la même réponse: «Nous ne savons pas, nous manquons d'expérience, bonne chance.» «Bitz» aussi me souhaita bonne chance, mais exigea d'être tenu au courant de l'évolution de ce cas passionnant.

Je suppose que nos lecteurs aimeraient connaître la suite. Le moment fatidique arriva très tôt un dimanche matin. La parturiente était entrée en travail au cours de la

nuît. Je la vis à la clinique et je pris toutes les dispositions utiles et possibles. Par comble de malheur, le cardiologue était introuvable, sa présence aurait été utile et surtout rassurante. L'accouchement se déroula de la façon la plus simple du monde. Je le terminais par une application de forceps de Pajot pour épargner à la parturiente cardiaque tout effort expulsif. Le nouveau-né était magnifique, le pédiatre le trouva en parfaite santé. Dans son lit, la jeune femme était radieuse et fière d'être maman. Après un petit roupillon bien mérité, elle vit arriver le cardiologue en trombe, essoufflé et inquiet et elle le rassura. D'habitude, c'est au médecin de rassurer le malade!

Le lendemain, je racontai l'événement en long et en large à d'Huart. Il m'écoula attentivement, posa des questions pertinentes. «Il faut que tu publies le cas, ça rendra service à d'autres dans la même situation. N'oublie pas. Je vais en référer à nos amis parisiens.»

Dans son désir de perfectionnement, d'apprendre toujours plus, François d'Huart se rendit en 1952 à Rochester pour suivre un stage à la fameuse Mayo Clinic. Entre 1957 et 1959, il profita de l'enseignement du Professeur Moulonguet à l'Hôpital de la Salpêtrière à Paris, et de 1959 à 1961 de celui du Professeur Gosset.



«Bitz» rêvait de passer le concours de l'agrégation en chirurgie et d'être promu professeur à titre d'Etranger. Malencontreusement, cette possibilité fut abolie, l'agrégation fut remplacée par une Maîtrise ès Sciences Médicales, concours qu'il passa avec succès et brio le 29 juin 1961.

D'Huart cherchait la perfection dans tous les domaines. Il nous inscrivit à «Défense de la Langue Française», association créée par Jean Dutour. Son but était de donner à ses publications médicales une qualité de style et de syntaxe excellente. Depuis une quarantaine d'années, je reçois régulièrement le fascicule édité par l'association. A part la défense d'une langue pure, des règles grammaticales qui me dépassent, j'y découvre des études d'étymologie et l'évolution d'expressions au cours des siècles passionnantes.

Lorsque j'entreprenais une intervention chirurgicale dont l'enjeu était particulier ou qu'une modification, une amélioration d'une technique chirurgicale s'avérait utile, j'en réfèrais à «Bitz», qui sans rechigner, sans hésiter, avec un plaisir apparent était à mes côtés.

Une femme enceinte vint me trouver. Elle avait perdu trois enfants à la naissance, chaque fois assistée par des confrères compétents et réputés. Lorsqu'elle me raconta son histoire, je me rendis compte, qu'il s'agissait d'un syndrome extrêmement rare, «de grossesse prolongée à terme.» La ligne de conduite évidente, logique était de pratiquer une opération césarienne à deux semaines du terme prévu de la grossesse. Je m'en ouvris à «Bitz», qui m'offrit spontanément de venir m'assister lors de l'intervention. Ce qu'il fit. La venue du médecin de la Cour Grand-Ducale fit merveille chez la parturiente, humble épouse d'un ouvrier. Etait-ce le diagnostic correct ou le fait que

l'abbé Jost lisait une Sainte Messe à l'intention de notre entreprise à la chapelle de la Maternité ou les deux, qui fit que la dame donna naissance à un garçon plein de vitalité, qui d'ailleurs allait porter mon prénom.

Malgré son jeune âge, François d'Huart avait accumulé nombre de titres honorifiques et il était membre de sociétés médicales de haut niveau:

1954 Fellow of the International College of Surgeons.

1954 Fellow of the American College of Surgeons.

1960 Fellow of the Royal Society of Medicine

1964 Lauréat du Prix des Sciences à Luxembourg

Un nombre appréciable de publications scientifiques médicales ont paru sous la signature du docteur d'Huart dans le Bulletin de la Société des Sciences Médicales du Grand-Duché de Luxembourg, mais aussi dans des revues étrangères, notamment françaises.

François d'Huart avait rassemblé autour de lui plusieurs confrères avec qui il aimait discuter, échanger des idées, travailler, le tout sur une base amicale. C'étaient notamment le cardiologue Richard Eicher, l'interniste Raymond Schaus, le chirurgien Fernand Risch et moi-même. Nos entretiens étaient occasionnels, improvisés, spontanés, surtout stimulants, féconds et fructueux.

Personne d'entre nous ne pensait que brusquement «Bitz» tomberait malade. Pendant longtemps il ne sortit plus de chez lui. En lui rendant visite, je rencontrais un homme toujours jovial, assis tranquillement, apparemment inactif. Il fut transféré à Paris où on lui implanta une valvule de Star à l'orifice aortique du cœur. Cette méthode à l'époque était d'avant-garde, surtout astucieuse. A la place des valvules, il y avait une petite boule, sous l'effet de la systole cardiaque elle était soulevée et laissait passer le sang, à la diastole elle retombait et bouchait l'orifice aortique.

L'opération fut un succès. Après un temps de récupération assez bref, François d'Huart reprit son travail comme si de rien n'était. Sa clientèle lui revint, son programme opératoire devint de nouveau très fourni. Je me souviens qu'un jour, à la sortie d'une urgence, Sœur Pascaline m'interpella en disant: «Le docteur d'Huart me fait des soucis, il travaille comme avant. Ne devrait-il pas s'accorder plus de repos? Après une matinée opératoire stressante, il avale une tasse de café, deux bâtons de chocolat et il fonce pour reprendre sa consultation. Vous devriez lui glisser un mot.» Je ne me rappelle plus si j'ai obtempéré à la suggestion de la Sœur.

Le 29 juillet 1970, Fernand Risch m'appela au téléphone, son émotion était perceptible, sa voix traduisait sa résignation. Il me raconta qu'en fin de matinée, «Bitz» avait fait un malaise en salle d'opération, ce malaise s'était aggravé progressivement. Le cardiologue appelé d'urgence opina que la valvule de Star s'était détachée. «Alors tu vas la refixer?» «Avec les moyens actuels de la chirurgie cardiaque, c'est impossible. Je suis à côté de lui pour le consoler et lui mentir. C'est la seule chose que je peux faire pour lui.» De l'ancien adage des fils d'Esculape «Opium et mentiri», il ne restait à Fernand que le «mentiri».

Le décès de François d'Huart nous a assommés. Sa disparition était pour nous tous une perte irremplaçable, elle a laissé un vide impossible à combler. Il était notre ami, mais aussi un guide.

Comme Molière il est mort sur la scène en pleine représentation.

Joseph Mersch

Im Jahre tausend neun hundert und fünfzehn, den *13. Februar*, um *halb elf Uhr* mittags ist vor Uns
 des Königs *Charles*, *Präsident* des *Reichs* *Beamteten* des *Zivilstandes*
 der *Gemeinde Luxemburg*, im *Kanton Luxemburg*, *Großherzogtum Luxemburg*,
 erschienen *Emile d'Huart*,
 alt *fünfzig* Jahre, *Professor* zu *Luxemburg*
 wohnhaft zu *Luxemburg* welcher Uns ein *Kind* *geboren*
 Geschlechts *vor* stellt hat, geboren zu *Luxemburg* am *13. Februar* *1915* *Uhr*
halb elf mittags, im *Hause* Nr. *24* *Quersiedel* *Gasse*,
 erzeugt von *Honorine Schwertzer*, alt *fünfzig* Jahre,
 und welchem die *Vornamen* *François Joseph Fernand Marie*
 geben zu wollen erklärt hat.
 Diese Erklärung und Vorstellung sind geschehen in Gegenwart des *Johann*
Kalmes, alt *fünfzig* Jahre, *Bürger* *geboren*
 wohnhaft zu *Luxemburg* und des *Ludwig* *Reichte*
Reichte, alt *sechzig* Jahre,
 wohnhaft zu *Luxemburg* und haben die Komparenten diese Urkunde,
 nachdem sie ihnen vorgelesen worden, mit Uns unterschrieben.
 Somit *François d'Huart* *Reichte* *J. Kalmes*
R. Reichte

François-Joseph-Fernand-Marie d'Huart *13.2.1915 als Sohn des Professors der Chemie Emile d'Huart und dessen Gattin Honorine Schwertzer. 1935 Abitur in Luxemburg, dann Cours supérieurs.

«Prüfungserfolge: Herr François d'Huart aus Luxemburg hat die Prüfung für die Kandidatur in der Medizin mit Auszeichnung bestanden» [L.W. vom 14.10.1938].

Nach dem Cours Supérieur in Luxemburg folgte ein Medizinstudium in Freiburg/Brsg, dann München, gefolgt 1939 von Strassburg. Als die med. Fakultät nach Clermont-Ferrand umzieht, macht auch d'Huart den Umzug mit. Im Mai 1940 kehrt er nach Luxemburg zurück, Abschluss der Studien in Bonn - eine Zwangswahl unter deutscher Knute.

Luxemburger Diplom 9.8.1941 resp. 8.2.1945. Nach dem Krieg bildete sich d'Huart in Frankreich zum Chirurgen weiter im Centre Hospitalier von Mulhouse (Prof. Fontaine) und in Paris bei Prof. Moulouguet. Er ließ sich als Allgemeinchirurg in Luxemburg nieder. Am 10.6.1947 annoncierte er im L.W.:

Dr. François d'Huart
 médecin-chirurgien
 Luxembourg
 21 r. du Nord (Place du Théâtre)
 à partir du 16 juin

1949 wurde er Hofarzt, 1954 wurde er auf dem Chirurgenkongress in Atlantic City zum «Fellow of the International College of Surgeons» ernannt. 1954 «Fellow of

the American College of Surgeons», 1960 «Fellow of the Royal Society of Medicine, London», 1962 «Maître ès Sciences Médicales de la Faculté de Paris», 1967 «Membre de l'Académie de Chirurgie de Paris», 1964 «Lauréat du Prix des Sciences» in Luxemburg. Regelmässig bildete er sich weiter: 1952 in Rochester/USA, wo er die Mayo-Klinik besuchte; Boston. Später bildete er sich regelmässig in Frankreich fort: 1957-59 in der Salpêtrière (Prof. Moulonguet), 1959-61 im Hôpital Saint-Antoine (Prof. Gosset).

"Le 29 juin dernier le Dr. François d'Huart a été proposé par un vote unanime du Conseil de la Faculté de Médecine de Paris pour le titre de Maître ès sciences médicales (Bull. soc. sc. méd. Lux n°3 octobre 1961, S. 598).

Dr Henri Kugener: [Ärzte und Apotheker in Luxemburg]



[Dans le bloc opératoire de la Clinique Ste Thérèse]

François d'Huart

Le 29 juillet 1970, le Dr. François d'Huart nous a quittés inopinément, terrassé par une maladie dont il semblait avoir déjoué les conséquences. En effet, dans un sursaut de volonté il avait fait face, vaincu l'adversité, repris son poste au premier rang de la médecine de notre pays. Sa mort fut à l'image de sa vie: le soleil ne s'était pas encore couché ce jour-là, quand il rendit l'âme, hospitalisé d'urgence à quelques pas des malades qu'il avait opérés le matin même.

Avec sa famille, ses malades et ses confrères, la Société des Sciences Médicales - il faisait partie de notre Conseil d'Administration depuis le 19 novembre 1967 - est en deuil.

La curiosité toujours en éveil du défunt, son infatigable aspiration à une culture générale, à un savoir médical, à une technique chirurgicale sans cesse approfondie et affinée conféraient à sa personnalité un rare profil, stimulant pour ceux qui l'approchaient dans des échanges d'idées et d'informations fréquents, toujours fructueux. Sa disparition nous appauvrit singulièrement.

Tout chirurgien qu'il était, et cela corps et âme, il éprouvait aussi une attirance peu commune pour la médecine interne, se sentant sans doute tenté par la séduction d'une universalité qu'il savait inaccessible, mais dont il nourrissait la quête avec ténacité, aux sources de l'exigence et de l'effervescence intellectuelles. Une nécessité intérieure le poussait à l'étude, et à laisser autour de lui de nombreuses marques de la fécondité de son esprit.

Son dévouement à l'égard des malades était exemplaire.

Sans accepter de compromis avec le destin, le Dr. d'Huart aura suivi jusqu'à son dernier souffle la voie qu'il s'était tracée. Elle s'arrête brusquement au milieu du paysage commun, alors que tant de chemins restaient à parcourir ensemble, tant de régions à explorer ...

Raymond Schaus [Institut Grand-Ducal /Section des Sciences]



[1966]

Le Docteur François d'Huart écrivain

Le docteur François d'Huart a été un fervent ami de la langue française. Bien que ses travaux professionnels lui aient demandé la plus grande attention, il a su se tenir au courant des problèmes linguistiques et il a été un de ceux qui ont introduit dans notre pays la revue «Défense de la langue française». Le docteur d'Huart a suivi avec un intérêt très vif les travaux de cette société; il lui a cherché et trouvé des adhérents chez nous; il a contribué à faire connaître les activités visant à la «défense de la langue française» parmi la jeunesse luxembourgeoise. Je me souviens qu'il a mis à ma disposition un grand nombre d'exemplaires de la revue «Défense de la langue française» pour les élèves du Lycée de jeunes filles de Luxembourg.

La clarté de l'expression et l'élégance, la souplesse du style caractérisent souvent l'auteur qui se consacre à des travaux scientifiques. Des hommes tels Claude Bernard et Henri Poincaré ou, actuellement, Jacques Monod, allient au savoir qu'ils ont acquis dans une discipline particulière le don de la phrase claire et lucide, la faculté de nous parler avec une aisance nourrie de substance intellectuelle, pourvue toutefois d'harmonie et de cette beauté que - comme nous l'a rappelé le physicien Werner Heisenberg lors de son séjour à Luxembourg en 1970 - les anciens ont rapprochée de la Vérité et du Bien. Il existe aussi dans la littérature française une sorte de tradition, qui nous vient de Descartes, de Pascal, et qui comprend un nombre important de penseurs, de savants qui ont été des écrivains fort remarquables.

Dans «La valeur de la science», Henri Poincaré a écrit les lignes suivantes «La recherche de la vérité doit être le but de notre activité; c'est la seule fin qui soit digne d'elle.» Quand une telle pensée préside à une activité d'écrivain, nous pouvons nous attendre à nous trouver en présence d'ouvrages lumineux où la raison et le savoir s'unissent à la clarté et à la vérité.

Le docteur François d'Huart a collaboré à de nombreuses revues médicales. Le Bulletin de la Société des Sciences Médicales du Grand-Duché de Luxembourg, le Journal de Chirurgie, la Semaine des Hôpitaux, les Annales de Chirurgie, les Mémoires de l'Académie de Chirurgie ont publié un certain nombre de contributions dues au docteur d'Huart, contributions dans lesquelles il étudiait des cas spéciaux qu'il avait pu examiner et observer en exerçant sa profession de chirurgien. Mais à la connaissance personnelle qu'il devait à l'expérience immédiate, il ajoutait un savoir étendu et approfondi qu'il avait puisé dans la lecture des ouvrages parus dans différents pays et traitant des mêmes questions.

Parmi les publications du docteur d'Huart, plusieurs études plus importantes suscitent particulièrement l'intérêt du lecteur qui dirige son attention à la fois sur l'information scientifique et les notions d'expression et de forme. En 1961, le docteur François d'Huart a publié à Paris un ouvrage s'intitulant «Contribution à l'étude des avitaminoses B12 consécutives à des troubles du transit digestif», à Bruxelles a paru un autre travail remarquable : «Le traitement des collapsus post-opératoires». C'est dans ces deux publications que nous apprécions peut-être le mieux la structure logique de la recherche et de la pensée, le souci du détail et de l'ensemble, l'aisance de l'exposé, la conscience professionnelle rejoignant le désir de bien dire, de s'exprimer avec clarté et avec précision.

Si tel auteur moderne, au moyen de descriptions obsédantes, obsessionnelles, par un rythme monotone et inquiétant, nous fascine, si nous nous laissons prendre quelquefois au piège de l'éloquence d'un Bergson ou d'un Teilhard de Chardin, si enfin les incantations de la poésie nous charment ou nous ravissent peut-être, le langage humain pourtant atteint un sommet quand il exprime, avec le plus de clarté possible et d'une façon tout adéquate, la pensée intelligente de l'homme à la recherche de la vérité. Et c'est cette voie-là, me semble-t-il, que le docteur François d'Huart avait choisie; c'est dans ce domaine qu'il s'est distingué comme savant et comme écrivain. La Société des Ecrivains luxembourgeois de langue française a perdu en lui un de ses membres les plus dignes d'estime et d'admiration.

Rosemarie KIEFFER



La famille en vacances [1960]

Dr François d'HUART

1915-1970

François d'HUART naquit à Luxembourg le 13 février 1915 comme sixième enfant du professeur de chimie Emile d'Huart. Ayant terminé ses études secondaires en 1935, et après une année de Cours Supérieurs à Luxembourg, il commence sa médecine à Fribourg-en-Brisgau, la continue à Munich et s'inscrit en 1939 à la Faculté de Médecine de Strasbourg, qu'il suivra lorsqu'elle se repliera à Clermont-Ferrand au début de la seconde guerre mondiale. Rentré en mai 1940 à Luxembourg, il y est surpris par l'invasion allemande et va terminer ses études à Bonn. Son diplôme luxembourgeois de «docteur en médecine, chirurgie et accouchements» porte la date du 9 août 1941.

Il se destine à la chirurgie, obtient le titre de médecin-spécialiste dans cette branche, et après la libération, sa formation se poursuit en France : Centre Hospitalier de Mulhouse rattaché à la Faculté de Médecine de Strasbourg; service du Professeur Fontaine à Strasbourg; services du Professeur d'Allaines et du Professeur Banzet à Paris.

En 1952, il séjourne pendant trois mois aux USA, visitant la Mayo Clinic de Rochester et différents services de Boston.

Plus tard, de nombreux voyages le conduiront à Paris fréquenter de 1957 à 1959 le service du Professeur Moulonguet à la Salpêtrière; et de 1959 à 1961, le service du Professeur Gosset à l'Hôpital Saint Antoine.

Il devient membre de plusieurs sociétés savantes étrangères : membre de l'Association française de Chirurgie et membre titulaire de la Société internationale de Chirurgie dès 1947; Fellow of the International College of Surgeons en 1953; Fellow of the American College of Surgeons en 1954; Fellow of the Royal Society of Medicine de Londres en 1956.

Sur proposition unanime du Conseil de la Faculté de Médecine de Paris, le titre de «Maître ès Sciences Médicales» lui est attribué par l'arrêté du 16 janvier 1962, publié dans le «Journal Officiel de la République Française».

En 1970, il fait partie du jury du «Prix Européen Professeur D. Ganassini».

A Luxembourg, François d'Huart est lauréat du Prix des Sciences 1962; membre du Conseil d'administration de la Société des Sciences Médicales en 1967; membre correspondant de la Section des Sciences de l'Institut grand-ducal en 1969.

De nombreuses décorations, tant luxembourgeoises qu'étrangères, lui sont décernées : Grand Officier de l'Ordre du Mérite Civil et Militaire d'Adolphe de Nassau, Chevalier de l'Ordre du Mérite du Grand-Duché de Luxembourg, Officier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Belgique, Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Noire du Bénin, Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Thaïlande, Commandeur de l'Ordre de St. Olav, Commandeur de l'Ordre de la République Tunisienne.

En 1949, il est nommé Médecin de la Cour grand-ducale.

André Gide a dit «Il est bon que chacun suive sa pente, pourvu que ce soit en montant».

C'est précisément ce qu'a fait le Dr d'Huart. Dans le domaine professionnel, aucun effort ne lui était de trop pour se tenir au courant de l'évolution de la médecine.



L'Ambassadeur de France remet les insignes d'officier de la Légion d'Honneur au Dr François d'Huart en présence de Madame Loulou d'Huart, du Maréchal de la cour Alfred Loesch et de la Ministre Madeleine Frieden.

Il savait que la médecine est une science dont les imperfections ne se surmontent qu'avec beaucoup d'art, et un art qu'il serait trop dangereux de cultiver sans beaucoup de science. Il lisait énormément, fréquentait les réunions de formation continue, à Luxembourg, à Paris, à Nancy, il réfléchissait en amalgamant les fruits de cet enseignement et ceux de sa propre expérience. De nombreuses publications

témoignent de la fécondité de son esprit : elles paraissaient régulièrement tant dans notre Bulletin de la Société des Sciences Médicales que dans des revues françaises.

Sa bouillonnante activité de chirurgien ne lui fut pas prétexte à étouffer ses aspirations d'humaniste. Je n'en citerai pour preuve que son appartenance à la Ligue de la Défense de la Langue Française et sa qualité de membre effectif de la Société des Ecrivains luxembourgeois de Langue Française.

En janvier 1968, François d'Huart tombe gravement malade. D'abord un moment au bord du désespoir devant de sombres perspectives, il fait vite face et on peut dire qu'il remporte une éclatante victoire contre la maladie. Avec beaucoup de panache, il reprend ses activités professionnelles en octobre de la même année. Et c'est de nouveau à corps perdu qu'il se lance dans sa tâche combien ardue. Un an plus tard, en octobre 1969, il prend part au 55e Congrès de l'American College of Surgeons, à San Francisco. Une photo le représente, rayonnant de joie, aux côtés du Dr Starr qui a donné son nom à l'opération à laquelle le Dr d'Huart doit d'être là, parmi ses pairs, sous le soleil californien.

En juillet 1970 c'est le tragique dénouement, seul la mort ayant pu avoir raison de cette volonté, de cette ambition de toujours et jusqu'au bout assumer ses responsabilités d'homme et de médecin.



1969: Lors du congrès de Cardiologie à San Francisco (USA) avec l'inventeur de la valve cardiaque qu'il porta depuis l'opération à Paris en mai 1968

Et c'est ainsi que sa famille a perdu François d'Huart, que nous l'avons perdu, nous, ses confrères, ses amis, ses malades; nous, ses collègues de la Section des Sciences Naturelles de l'Institut Grand-Ducal. Sa mémoire survit dans la fidélité de notre pensée.

par le Dr Raymond Schaus [Bulletin de la Société des sciences médicales]

Docteur François d'Huart

«Le juste, même s'il meurt avant l'âge, trouvera le repos. La vieillesse honorable ne se mesure pas au nombre d'années; c'est un âge avancé qu'une vie sans tache. Devenu parfait en peu de temps, il a fourni une longue carrière. Les foules voient la fin du sage, mais sans comprendre les desseins de Dieu sur lui, ni pourquoi le Seigneur l'a mis en sûreté.»

Ces paroles vieilles de plus de 2000 ans ont été choisies par Monseigneur Jules Jost pour définir le destin de François d'Huart qui nous quitte.

Les souvenirs font marche arrière et je retrouve nos discussions passionnées au cours d'interminables promenades. Mon ami venait de perdre sa mère; le mystère de la mort et de l'au-delà le hantait. Braunshausen et Frieden avaient secoué notre insouciance; Aristote, St. Thomas, Kant et Bergson et d'autres s'en étaient mêlés. Epris de clarté et de vérité, d'Huart n'a pas cessé depuis lors de chercher l'«être», se méfiant par-dessus tout du «paraître» et de ses mensonges. Son style de vie, son écriture, sa parole n'ont jamais démenti cette droiture d'esprit.

Il était servi dans cette recherche, qui n'était pas aisée, par une logique implacable, une mémoire prodigieuse, une énergie et une endurance à tout casser. C'était un scientifique-né, incapable de s'installer dans un système, une espère de fusée avide des dimensions de l'inconnu. Les titres universitaires et les titres honorifiques qu'il a récoltés en cours de route, loin d'être des jalons, étaient des «plumes» laissées sur son passage vers une plus grande connaissance.

Comparée au train des 40 ou 48 heures (qu'une préoccupation dite sociale veut nous imposer), rythme incompatible avec la mission d'un médecin, la vie de François d'Huart a rempli des siècles. Opérant de l'aube jusqu'à une, deux ou quatre heures de l'après-midi, il avait juste le temps de se précipiter à la consultation qui n'était jamais bâclée et qui durait jusque tard dans la soirée.

La nuit, si le chirurgien n'était pas appelé à la clinique, était consacrée à l'étude des derniers articles médicaux ou à la rédaction de travaux qui devaient paraître dans le français le plus pur.

Rompant de temps en temps ce travail forcené, le docteur d'Huart consacrait ses loisirs à sa charmante épouse et à ses enfants qu'il adorait, redevenant enfant lui-même sans négliger cependant cette recherche permanente, ce qui a fait de lui un être exceptionnel.

Etre son ami était un privilège; encore fallait-il respecter certaines règles notamment celle de la sincérité qui pouvait être blessante, celle de la connaissance de la limite des compétences et du respect de la conscience de chacun; s'il accordait une fois sa confiance, il le faisait intégralement. Ainsi s'expliquent ses amitiés avec des sommités médicales du monde entier.

L'épreuve de la maladie, sa science et son savoir-faire en face des cas les plus désespérés qui lui étaient adressés lui ont permis de toucher du doigt le Grand Partenaire qui n'a cessé de le fasciner et qui lui a enfin ouvert les portes de Son Mystère.

Même disparu et regretté, François d'Huart est.

C.E. Wort [8/8/1970]

Ackermann	Raymond	Kockelschiet	Ingénieur	Luxembourg
Atandt	Ernest	Rodange	Avocat-avoué	Luxembourg
Beinger	Maurice	Colmar-Berg	Vicaire	Streisel
Dostert	Nicolas	Wasselbillig	Vicaire	Kayl
Edinger	Henri	Rumelange	Plumacien	Luxembourg
Einering	René	Sandweiler	Employé privé	Sandweiler
Eininger	Eugène	Arch(Bavière)	Attaché au Ministère des Affaires Economiques	Luxembourg
Geiglet	Marcel	Obercorn	Commiss-rédacteur aux Assurances sociales (sect. Agricole et forestière)	Luxembourg
Goertz	Fernand	Dudelange	Ingénieur	Voelklingen (Sarre)
Grégoire	Victor	Vachten	Chef de gare	Dippach
Greisch	Raymond	Rumelange	Employé aux Arbed	Esch-sur-Alzette
Güll	Pierre	Esch-sur-Alzette	Docteur en droit/Conseiller de Gouvernement	Luxembourg
Hein	Jean	Luxembourg	Médecin-chef de service adjoint à la Maison de Santé	Ettelbruck
Hennes	René	Tétange	Secrétaire adjoint au cabinet judiciaire	Luxembourg
Henzen	Ernest	Wellenstein	Vicaire	Remich
Hoffmann	Jacques	Luxembourg	Professeur au Lycée de jeunes filles	Esch-sur-Alzette
D'Huart	François	Luxembourg	Médecin	Luxembourg
Kaels	François	Rodange	Cuiv	Huldaige
Kipgen	Aloyse	Hosengen	Pharmacien	Rédange-sur-Attert
Kipgen	Georges	Esch-sur-Alzette	Docteur en Droit/Industriel	Luxembourg
Knaff	Pierre	Luxembourg	Directeur de la Croix Rouge	Luxembourg
Kolberg	André	Stadtbredimus	Employé privé	Luxembourg
Jager	Nicolas	Gavemmacher	Employé privé	Luxembourg
Jungels	Albert	Dudelange	Vicaire	Luxembourg-Bonnevoie
Konz	Nicolas	Mersch	Fonctionnaire des P.T.T.	Luxembourg (fusillé à Hinzert sept. 1942)
Lauer	Edouard	Filsdorf	Professeur au Lycée de garçons	Luxembourg

Lerk	Elmar	Stoberg (Allem.)	Docteur en Droit/ Attaché au Ministère de la Justice	Luxembourg
Lies	Aloyse	Mantemach	Vicaire	Pétange
Linpach	Robert	Itzig	Médecin-dentiste	Luxembourg
Maroldt	Robert	Berchem	Vicaire	Gievenmacher
Martiny	Nicolas	Pétange	Employé pavé	Luxembourg
Meres	Alphonse	Hollerich	Médecin-dentiste	Luxembourg
Michels	Marcel	Differdange	Professeur au Lycée de jeunes filles	Luxembourg
Mousel	Edouard	Heisdorf	Greffier du Tribunal	Luxembourg
Muller	Emile	Luxembourg		
Muller	Robert	Donneldange	Industriel	Luxembourg
Neiens	Raymond	Kayl	Médecin	Esch-sur-Alzette
Olinger	Robert	Beaufort	Vicaire	Luxembourg
Peiffer	Florien	Dulange	Médecin au Sanatorium	Vianen
Pier	Emile	Niedercom	Professeur au Lycée de garçons	Esch-sur-Alzette
Reuland	Joseph	Echternach	Médecin	Gievenmacher
Rischar	Charles	Hollerich	Médecin	Luxembourg
Schartz	Bernard	Bettembourg	Chef de gare	Diekirch
Speller	Albert	Luxembourg	Pharmacien	Luxembourg
Stofels	Ernest	Itzig	Cuif	Alzange
Strommenger	Fernand	Pétange	Hôtelier	Pétange
Uden	Charles	Luxembourg	Expert-comptable	Luxembourg
Wagner	Eugène	Hespérange	Sous-chef de bureau	Luxembourg
Weinich	Aloyse	Gostingen	Avocat-avoué	Luxembourg
Weinich	Claus	Dusseldorf	Architecte	Allemagne
Weis	Camille	Mantemach	Directeur des Laiteries	Ettelbruck
Wester	René	Huncheville	Docteur en sciences agronomiques	Fennange
Witton	Edmond	Echternach	Avocat-avoué	Luxembourg

Promotion 1935

«Saint Pierre de Luxembourg» !

Récemment, un ami m'offrit une bouteille de «Châteauneuf du Pape» qui était munie d'une curieuse étiquette attachée au col de la bouteille par un fin fil métallique.

Cette étiquette faisait l'éloge d'un grand personnage à la cour pontificale d'Avignon et patron des vignobles de la région: Saint Pierre de Luxembourg.



Comme les saints sont rares dans notre pays, mon ami croyait en avoir découvert un, et de taille! J'ai dû malheureusement lui dire qu'il n'en était rien.

Pierre n'était ni saint, ni de Luxembourg (considéré comme lieu de naissance). Il était issu d'une branche cadette de l'ancienne maison comtale de Luxembourg remontant au Comte Henri V, successeur d'Ermesinde. Des deux fils de Henri V, l'aîné (Henri VI) était destiné à recueillir le Comté de Luxembourg alors que le plus jeune (Valerand) reçut comme apanage le comté de Ligny en Barrois (aujourd'hui l'arrondissement de Bar-le-Duc). Pierre était le fils de Guy de Luxembourg, comte de Ligny, qui était à Mahaut de

Chatellon, né en 1369.

Jeune clerc français, Pierre, très instruit et très dévot, avait suivi le Pape Clément VI dans sa résidence d'Avignon et s'était mis à son service.

Le Pape l'a récompensé de sa fidélité en le créant Cardinal à un âge très jeune, et nommé Evêque de Metz. Pourtant, les Messins lui ont fermé les portes de la ville parce qu'ils reconnaissaient l'autorité d'un autre Pape.

Pierre de Luxembourg, très intelligent et doué d'une foi intrépide, a été la victime de la grave crise traversée par l'Eglise au cours du 14^e siècle et que les historiens appellent le grand Schisme d'Occident.

Toutes ces curieuses nominations, dont Pierre était la victime plutôt que l'agent, s'expliquent par la crise profonde que l'Eglise a traversée au cours du XIV^e siècle, et que les historiens appellent le Grand Schisme d'Occident.

Pierre mourut très jeune à la suite de mortifications excessives auxquelles il croyait devoir se soumettre. Sur sa tombe, dit-on, des miracles se seraient passés. Peu de temps après son décès, le Pape a procédé à sa béatification qui lui valut la qualité de «bienheureux» (selig). C'est ainsi qu'il a figuré pendant de longues années dans le «Luxemburger Marienkalender» sous le nom de «der Selige Peter von Luxemburg».





Fallait-il qu'un négociant, pour lancer un de ses produits, fut-ce du vin, s'emparât de la personne d'un jeune homme intelligent et dévot qui n'a jamais cherché les honneurs dont il a été comblé et même d'en altérer la personnalité?

Jos Goedert

Une cave de vin de Châteauneuf-du-Pape porte même le nom de «Caves Saint-Pierre» et, elle se situe d'ailleurs dans l'avenue Pierre-de-Luxembourg. Nous voyons donc que les propriétaires de la cave n'ont pas renoncé à la «sainteté», mais omettent la référence à «Luxembourg».

Le renvoi au nom de «Saint-Pierre» est très fréquent; en illustration l'étiquette ci-dessous pour un vin de Bordeaux.

Précisons que les St. Pierre ne sont pas tenus à payer ces publicités!



Les responsables de la Fondation Pescatore font éditer un petit fascicule de liaison distribué dans leur maison. La contribution ci-dessus est extraite de cette «Pensionärenzeitung»; outre les informations concernant la vie intérieure de la Fondation, elle propose des réflexions intéressantes, malicieuses des pensionnaires.

Darwins Evolutionstheorie

im Spiegel von Wissenschaft, Philosophie und Religion

Konferenz vom 29. Oktober 2009, gehalten im Rahmen der
Veranstaltungen der **Association des Anciens de l'Athénée**



Dr. phil. René Kayser

Zuerst ein Vorwort in eigener Sache:

Es war meine ursprüngliche Absicht, dieses Referat zu beschränken auf die Beziehungen zwischen Darwinismus einerseits und Philosophie und Religion andererseits. Im Laufe der Vorbereitungen wurde mir jedoch immer klarer, dass -angesichts der heutigen Diskussionslage - eine scharfe Trennung zwischen Wissenschaft und den daraus resultierenden Ideologien unmöglich war. Dies besonders, weil die Vertreter der einen wie der anderen nicht selten ihre Domäne dilettantisch überschreiten, was oft zu Mixturen mit verheerenden Kollateralschäden führt. So werde ich versuchen, so weit es in meinen Möglichkeiten liegt, auch den rein wissenschaftlichen Aspekt zu berücksichtigen. Von etwaigen Zuhörerinnen und Zuhörern aus der Branche Biologie lasse ich mich für eventuelle Unzulänglichkeiten gerne und dankend belehren sowie korrigieren. Auch hoffe ich, bei der Darstellung und Kritik der verschiedenen Theorien das rechte Mittelmaß gefunden zu haben, denn: Ein Zuwenig führt ins Obskure, ein Zuviel verliert sich in Details oder mündet in Redundanz. Dies verhindert jedoch nicht, dass vielleicht verschiedene Aspekte überbetont bzw. aus einer allzu sehr persönlichen Perspektive gesehen werden.

Einleitung: Der Rückzug des Anthropozentrismus

Seit Beginn der Neuzeit haben drei naturwissenschaftliche Revolutionen das Weltbild eines selbstverständlichen und nicht unberechtigten Anthropozentrismus bzw. kollektiven Narzissmus der Spezies »Mensch« arg ins Wanken gebracht.

- In der Astronomie wurde das heliozentrische Modell durch **Nikolaus Kopernikus** bewiesen und die Erde - als privilegierter Weltkörper, da hier die Erlösung durch Christus vollzogen wurde - aus dem Mittelpunkt des damals bekannten Universums verdrängt.

- Einige Jahrhunderte später entdeckte **Charles Darwin**, dass der Mensch als organisches Wesen keine Sonderstellung im Tier- und Pflanzenreich für sich beanspruchen kann. Nach ihm ist er nur eines der unzähligen Glieder in der langen Kette der animalisch-vegetativen Biosysteme.

- Und zuletzt wies **Sigmund Freud** darauf hin, dass das **psychische Leben** des Menschen nicht von Verstand und Vernunft überwiegend beherrscht werde, sondern von den irrationalen Trieben und Emotionen des Unbewussten ; dass, wie der Begründer der Psychoanalyse behauptet, das Ego nicht mehr Herr im eigenen Hause sei.



Nicolaus Kopernikus



Anaximander/Milet

Das Jahr 2009 liefert gleich den Anlass für drei Jubiläen: 1809 erschien **Lamarcks** «*Philosophie zoologique*», die erste kohärente Evolutionstheorie. In demselben Jahre wurde Charles Darwin geboren, und 1859 erschien dessen Hauptwerk «*On the origin of species by means of natural selection*». Beide Forscher rückten den bis dahin kaum beachteten bzw. unterdrückten Entwicklungsgedanken in den Vordergrund ihres wissenschaftlichen Interesses.

1. Das Monopol des Kreationismus

Im zweiten Schöpfungsbericht der Bibel¹ lesen wir, dass Gott am dritten, bzw. am fünften und sechsten Tage des Entstehens der Welt die verschiedenen Arten von **Pflanzen und Tieren**, die wir heute auf der Erde antreffen, in dieser ihrer Form erschuf. Und vor allem - durch einen speziellen Schöpfungsakt am letzten Tage - habe er noch ein anderes Wesen ins Leben gerufen, nämlich den **Menschen**². Diesen grenzte er vom Tierreich ab und verlieh ihm eine Sonderstellung innerhalb der Natur, indem er ihn nach seinem Ebenbilde formte und ihm eine spezielle Rolle und Aufgabe in seinem Plane anvertraute.

Nachdem das Christentum sich in Europa zur dominierenden und alleinigen Religion etabliert hatte, wurde dieser Bericht von den Theologen wortwörtlich aufgefasst und praktisch zu dem **Dogma des Kreationismus** erhoben. Dieses erhob auch für die Naturwissenschaft den Anspruch auf absolute Gültigkeit. Kein Philosoph oder Naturalist hätte es gewagt, diese religiös untermauerte Lehre, welche noch durch die unangefochtene Autorität des Aristoteles bestärkt wurde, in Zweifel zu ziehen, zumindest in öffentlichen Reden oder Schriften. Später wurde sie als «**Fixismus**» oder «**Theorie der Artenkonstanz**» bezeichnet.

¹ Beide Fassungen in: *Erstes Buch Mose 1 u. 2.* (Merian Bibel, S.7 u. 8)

² Auch nach der modernen Biologie erscheint dieser als Angehöriger einer der zuletzt auftretenden Arten.

Andererseits, und dies soll auch hervorgehoben werden, wäre es vom wissenschaftlichen Standpunkte aus gesehen wohl kaum möglich gewesen, eine **entgegengesetzte Hypothese** zu formulieren, da das paläontologische Material, welches dazu berechtigt hätte, so gut wie keine empirische Ausgangsbasis lieferte.

2. Antike Theorien über Ursprung und Entwicklung der Lebewesen

Bereits im 6. Jhd. v. Chr. hatte der griechische Philosoph **Anaximander** von Milet aufgrund fossiler Funde eine rudimentäre evolutionistische Deszendenztheorie der Lebewesen inklusive des Menschen aufgestellt. Aber diese sowohl den Zeitgenossen als auch der Nachwelt zu abstrus scheinende Spekulation war kaum beachtet worden und in Vergessenheit geraten. Von Anaximander wird berichtet, er habe gelehrt «...im Feuchten seien die **ersten Lebewesen** entstanden, die von stacheligen Rinden umgeben waren ; im weiteren Verlauf seien sie dann auf das Trockene ausgewandert und hätten, nachdem die Rinde von ihnen abfiel, noch für kurze Zeit auf andere Weise (d. h. an Land) ihr Leben geführt» und «der **Mensch** sei ursprünglich einem anderen Lebewesen, d. h. dem Fische ähnlich gewesen.»³ Was den Kern der Sache betrifft, so lehrt eigentlich - bei genauer Betrachtung - die zeitgenössische Wissenschaft nichts anderes, wenn sie annimmt, alles tierische und pflanzliche Leben sei in einem Urmeere, verstanden als eine Art chemische Ursuppe⁴, entstanden und von da aus progressiv aufs Land gewandert.

Die Mechanismen einer brutalen und chaotischen Transformationstheorie - da diese das Verschwinden zahlreicher missgestalteter und lebensunfähiger Lebewesen annimmt, während besser ausgerüstete überleben - beschreiben in der Antike auch die Philosophen **Empedokles** (ca. 495-435 v. Chr.)⁵ und vor allem **Lukrez** (ca. 95-55 v. Chr.)⁶. Der Evolutionsgedanke - streng genommen - ist also bereits von griechischen und römischen Denkern konzipiert worden. Und bereits 1878 schrieb der Lukrez-Kommentator W. H. Mallock: «*This theory of the origin of species is in one of its main features identical with the Darwinian. It attributes exactly the same results to the struggle for existence.*»⁷



Empedokles



Titus Lukrez



Giordano Bruno

³ H. Diels-W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker* (Berlin 1903-06), 12 A 30 u. 11

⁴ In der sich die Amino-Säuren, Proto-Bausteine des Lebens, unter der Einwirkung der Sonne aus rein anorganischen Gasgemischen bildeten (Experimente des amerikanischen Chemikers St. Miller, 1953). Hierzu cf. *Science et Vie* (Hors série, déc. 2008)

⁵ Cf. W. Kranz, *Empedokles. Antike Gestalt und romantische Neuschöpfung* (Zürich 1949), S. 147 u. 148

⁶ *De rerum natura* V, 772-924

⁷ *Lucretius*. S. 49

3. Moderne Wegbereiter des Transformismus

Erst zur Zeit der Spät-Renaissance greift der italienische Dominikaner, Philosoph und Ketzer **Giordano Bruno** (1548-1600) den Entwicklungsgedanken wieder auf und antizipiert in ihren Hauptlinien sowohl die Evolutionstheorie (Darwin) als auch das »biogenetische Grundgesetz« (Haeckel):

«Es hindert nichts anzunehmen, dass...die unteren Organisationen stufenweise zu den höheren berufen werden resp. die unteren Stufen durch Mittelglieder hindurch in die höheren übergehen.

...Die Natur deutet jede species zuerst an, bevor sie dieselbe ins Leben treten lässt. So bildet immer die eine Gattung den Ausgangspunkt der anderen, wie denn von der Gestalt eines Embryo aus ein ununterbrochener Übergang sowohl zu der Gattung Mensch, als zu der Gattung Tier gegeben ist.»⁸

Trotzdem, noch gegen Ende des 18. Jhds. haben die berühmten Naturalisten, **K. v. Linné** (1707-1778) und **G. L. Buffon** (1707-1788), trotz gegenteiliger Vorahnungen, im Endeffekt an der Fixismus-Theorie oder Artenkonstanz festgehalten. Dagegen glaubte der Paläontologe **G. Cuvier** (1769-1832), um verschiedene fossile Funde zu erklären, eine Art Kompromisslösung aufstellen zu müssen, indem er folgendes behauptete: Durch gewaltige geologische Erdumwälzungen («Kataklysmen»), welche sukzessiv und diskontinuierlich stattfanden, sowie durch mehrfache übernatürliche Eingriffe verursacht wurden («**Katastrophentheorie**»), sind jeweils eine bestimmte Fauna und Flora, von denen wir heute Spuren entdecken, vernichtet worden und eine neue trat an ihre Stelle. Die letzte dieser «Katastrophen» war die Sintflut, die heute bestehenden Arten sind die vom biblischen Schöpfungsbericht beschriebenen. Sie sind - wie die vorhergehenden - **von Gott geschaffen** und von **Anfang an unveränderlich**. Trotzdem soll hervorgehoben werden, dass die eben erwähnten Wissenschaftler in irgendeiner Form, meistens indirekt und ungewollt (?), zur Bildung des Evolutionsgedankens ihren Beitrag geleistet haben.

Bei **P.-L. de Maupertuis** (1698-1759) findet sich dann zuerst eine evolutionistische Vision der gesamten organischen Natur. In seinem *Système de la nature* (1751) formuliert er folgende Hypothese: Die erblichen Variationen, die zufällig in den Arten auftreten, könnten für diese die Quelle unbestimmbarer Modifikationen und Diversifikationen sein:



Georges Louis Buffon



Carl v. Linné



Georges Cuvier

⁸ In: DTMM (*passim*). Zitiert in: Karlheinz Deschner, *Das Christentum im Urteil seiner Gegner* (Wiesbaden 1969), S. 58



Pierre Louis de Maupertuis



Charles Bonnet



Jean Baptiste Lamarck

«Ne pourrait-on pas expliquer par là comment de deux seuls individus la multiplication des espèces les plus dissemblables aurait pu s'ensuivre? Elles n'auraient dû leur première origine qu'à **quelques productions fortuites**, dans lesquelles les parties élémentaires n'auraient pas retenu l'ordre qu'elles tenaient dans les animaux pères et mères: chaque degré d'erreur aurait fait une **nouvelle espèce**; et à force d'écarts répétés serait venue la **diversité infinie** des animaux que nous voyons aujourd'hui; qui s'accroîtra peut-être encore avec le temps, mais à laquelle peut-être la suite des siècles n'apporte que des accroissements **imperceptibles**.»⁹

Für die damalige Zeit sind diese Sätze äußerst erstaunlich. Sie scheinen jedoch eher einer philosophischen Intuition als einer wissenschaftlichen Beweisführung entsprungen zu sein. Trotzdem könnten sie, *mutatis mutandis*, aus Darwins Feder stammen.

Auch der Genfer Naturalist und Philosoph **Ch. Bonnet** (1720-1793) deutete eine Art «Stufenleiter» oder kontinuierliche Evolution an:

«Die Natur leidet keinen Sprung; alles geht in ihr stufenweise, und gleichsam durch Schattierungen. Wenn zwischen zwey Dingen irgend ein Leeres wäre, was hätte wohl der Übergang des einen zum andern für einen Grund? Es ist daher kein Wesen vorhanden, das nicht über oder unter sich andre hätte, welche sich ihm durch einige Charaktere näherten, oder durch andre von ihm entfernten. Von diesen Charakteren, welche die Dinge unterscheiden, entdecken wir nun die mehr oder weniger allgemeinen. Daraus entstehen unsre Eintheilungen in **Klassen**, in **Geschlechter**, in **Arten**.

Diese Eintheilungen lassen sich inzwischen nicht trennen. Denn es finden sich allemal zwischen zwey Klassen, oder zwischen zwey angränzenden Geschlechtern, einige **mittlere** Naturstücke, die weder zu einem, noch zum andern gehören, sondern sie nur zu verbinden scheinen. Der Polype verbindet das Gewächs mit dem Thiere; das **fliegende Eichhorn** verknüpft den Vogel mit dem vierfüßigen Thiere; und der **Affe** hat vieles vom vierfüßigen Thiere und vom **Menschen** an sich^{10,11}

⁹ Zitiert nach *Dossier pour la science:» L'évolution, rien ne l'arrête»* (N° 63, avril-juin 2009), p. 12

¹⁰ Hier könnte man durchaus folgendes herauslesen: Wenn der Affe am Menschen teilhat, dann hat auch umgekehrt der Mensch am Affen teil. Verkappte Andeutung?

¹¹ *Betrachtung über die Natur. Mit den Zusätzen der italienischen Uebersetzung des Herrn Abt Spallanzani und einigen eigenen Anmerkungen herausgegeben von J. D. Titius* (Leipzig 1772), S. 28 u. 29
Französische Erstausgabe: *Contemplation de la nature* (1764)

4. Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829):

Evolution durch aktives Sich-Anpassen

Eine resolut transformistische Theorie, wissenschaftlich und philosophisch untermauert, lieferte zuerst **J.-B. de Lamarck** in seinem Hauptwerk, der Philosophie Zoologique. Mit Hilfe von verschiedenen biologischen¹² Spezialwissenschaften, der Paläontologie, der Embryologie und der vergleichenden Anatomie, bewies er schrittweise, dass die Theorie von der Konstanz der Arten nicht aufrecht zu erhalten war. Besonders die Fossilien der Fauna und Flora lieferten unwiderlegbare Fakten. Für Lamarck stand fest: Vor ganz langer Zeit gab es auf unserem Planeten Tiere und Pflanzen, welche wesentlich anders aussahen als die, die wir heute vorfinden. Sie sind im Laufe der Erdgeschichte verschwunden und andere haben ihren Platz eingenommen. Bei diesem Umwandlungsprozess zeigte sich, dass die meisten Lebensformen sich nach «oben» (durch Gewinn), andere jedoch sich nach «unten» (durch Verlust) umgeändert haben. Es findet also sowohl eine **progressive** als auch eine **regressive Evolution** statt.

Die große Frage war jedoch die: Wie stehen die verschiedenen Generationen innerhalb ein und derselben Art miteinander in Verbindung und **welche Wirkursachen liegen der Bildung einer neuen Art zugrunde?** Hierauf antwortet Lamarck mit folgenden Thesen:

(1) Die Individuen einer bestimmten Art oder Spezies leben in einem **bestimmten äußeren Milieu**.

(2) Dessen Bedingungen wollen sie sich (bewusst oder unbewusst) **so gut wie möglich anpassen**. Es findet also zuerst eine **aktive psychische (innere) Adaptation** statt, welche eine **funktionelle Adaptation an die Außenwelt** nach sich zieht, d. h. verschiedene Organe werden mehr gebraucht, andere weniger oder gar nicht mehr. Die ersten entwickeln sich immer stärker (quantitativer Aspekt) bzw. führen zur Schaffung ganz neuer Organe (qualitativer Aspekt), die zweiten verkümmern oder verschwinden gänzlich¹³.

(3) Von den Eltern werden die **so erworbenen Eigenschaften** den **Nachkommen vererbt**, es kommt allmählich zu größeren Organveränderungen, welche schließlich zur **Bildung einer ganz neuen Art** führen¹⁴.

In diesem Kontext taucht natürlich eine für die damalige Zeit äußerst heikle Frage auf: Und wie steht es denn mit dem **Menschen**, der ja auch einen Körper mit verschiedenen Organen besitzt? Haben sich diese auf dieselbe Art und Weise wie bei den Tieren und Pflanzen allmählich herausgebildet? Oder drastischer formuliert: Hat sich die Spezies Mensch, taxonomisch bezeichnet als «homo sapiens», zu dem, was sie ist, allmählich aus der Tierwelt durch Anpassung herausentwickelt? Hierauf antwortet Lamarck in etwas umständlicher Formulierung¹⁵:

¹² Lamarck ist übrigens der Schöpfer des Wortes «Biologie»

¹³ Z. B. Verkümmern der Flügel beim Huhn und beim Vogelstrauß, der Augen beim Maulwurf oder bei verschiedenen Fischen in Höhlengewässern.

¹⁴ *Philosophie Zoologique* (Paris 1968, coll. 10/18), S. 193-225

¹⁵ «Lamarck est le premier qui ait osé croire à la parenté de l'homme et de l'animal, car l'on ne saurait être dupe du prudent artifice qui lui fait user du conditionnel.» Jean Rostand, *Esquisse d'une histoire de la biologie* (Paris 1945), S. 106

«Si l'homme ne s'était distingué des animaux que relativement à son organisation, il serait aisé de montrer que les caractères d'organisation dont on se sert pour en former, avec ses variétés, une famille à part, sont tous le produit d'anciens changements dans ses actions, et des habitudes qu'il a prises et qui sont devenues particulières aux individus de son espèce.»¹⁶

Oder auch noch: *«Telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme, considéré ici comme la race prééminente en question, n'était distingué des animaux que par les caractères de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur.»¹⁷*

Aus diesen Antworten kann man schließen, dass Lamarck - trotz seiner wissenschaftlichen Evolutionstheorie, die zu ganz anderen Schlüssen in Bezug auf den Menschen hätte führen können - ein Verfechter von dessen **Sonderstellung** und **Doppelnatur** (im Sinne von Descartes) blieb: Als **Körper** unterliegt der Mensch denselben Evolutionsgesetzen wie alle anderen lebenden Organismen, als **Träger des Geistes** jedoch hat er noch eine andere Dimension, sodass letzten Endes das **Wesen des ganzen Menschen** qualitativ verschieden ist von dem der Tiere und Pflanzen.



Henri Bergson



Teilhard de Chardin



E. Geoffroy St. Hilaire

Lamarck hatte also die Fundamente eines wissenschaftlichen Transformismus, unter der Form eines kontinuierlich fortschreitenden Evolutionismus, gelegt. Der Titel seines Werkes, in dem das Wort **«Philosophie»** vorkommt, beweist jedoch, dass er sich auch als Philosoph betrachtete: *«Toute science doit avoir sa philosophie, ce n'est que par cette voie qu'elle fait des progrès réels.»¹⁸* Obschon er sehr großen Wert auf exakte Beobachtungen legte, so griff er doch zuweilen, um eine bestimmte Theorie zu beweisen, auf logische Vernunftschlüsse und geniale Intuitionen zurück. Vor allem versuchte er, eine allgemeine, philosophisch inspirierte Theorie der Entwicklung des Lebens aufzustellen und sie - wie später dies H. **Bergson** und **Teilhard de Chardin** taten - zu einer Art «Weltanschauung» auszubauen. Hierbei zeigte sich, dass er - obschon als Biologe meistens «mechanistisch» in seinen Einzelerklärungen vorgehend - als Philosoph **«finalistisch»** (die Evolution ist zielorientiert, auf immer größere Perfektion ausgerichtet) und **«spiritualistisch»** (der Mensch besitzt eine Doppelnatur) eingestellt war.

¹⁶ *Op. cit.*, S. 295

¹⁷ *Op. cit.*, S. 301

¹⁸ In *op. cit.* mehrmals wiederholte Behauptung (besonders S. 56 u. 62)

Einer der ersten Naturalisten, welche die Abstammungslehre Lamarcks übernahmen, war **E. Geoffroy St. Hilaire** (1772-1844). In einer berühmten Kontroversdiskussion (19. 07. 1830), die er in der Pariser Akademie mit seinem ehemaligen Freund und hartnäckigen Fixisten **Cuvier** führte, verteidigte er vehement die lamarckistische Position. Der alternde **Goethe**, sehr interessiert an allen naturwissenschaftlichen Forschungen seiner Zeit, verfolgte von Weimar aus diese anhaltende Auseinandersetzung mit dem allergrößten Interesse und ergriff Partei für Geoffroy St. Hilaire.

Und schließlich: Selbst wenn man annimmt, dass Lamarcks Versuch, die Evolution ursächlich zu erklären, in allen Hauptpunkten in die Irre ging, so muß man doch den - revolutionären - heuristischen Wert der Evolutions-Idee selbst anerkennen: Welch ungeheure Bedeutung hatte dieses **radikal neue Denkmodell (Paradigma)**, wenn auch nicht unmittelbar, so doch später für den Sieg der dynamisch-genetischen Betrachtung der organischen Natur über das Dogma von der Unveränderlichkeit! Und vor allem: Er war der erste Naturforscher, in der Neuzeit, der sich nicht, wie seine Vorläufer, mit Andeutungen und Vermutungen begnügte, sondern ein in sich geschlossenes und kohärentes System der Evolution vorlegte.



Johan Wolfgang Goethe



Charles Darwin



William Paley

5. Charles Darwin (1809-1882):

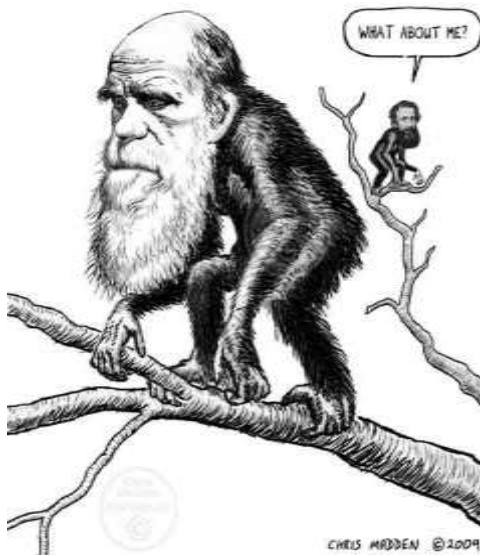
Evolution durch natürliche Selektion und Variation

In demselben Jahre, in dem Lamarcks Philosophie zoologique erschien, wurde in Shrewsbury ein Mann geboren (12. 02. 1809), Charles Darwin, der fünfzig Jahre später in seinem Hauptwerk «*On the origin of species by means of natural selection, or The preservation of favoured races in the struggle for life*» den Evolutionsgedanken wiederaufgriff, neu durchdachte und extrem radikalisierte. Die allgemeinen Voraussetzungen und die Methode, mit denen er an die verschiedenen Probleme der **Phylogenetik** (Wissenschaft von der Artenbildung)¹⁹ herantrat, unterschieden sich grundlegend von denjenigen Lamarcks. Er ist durch und durch **mechanistisch** und **materialistisch** eingestellt. Für ihn zählten nur die empirisch konstaterbaren Fakten, die ihm die **Paläontologie** sowie die **künstliche Zuchtwahl** (z. B. von Tauben, Hunden, Pferden und Pflanzen) verschafften. Von diesen ausgehend, **induzierte** er seine evolutionistischen Theorien, wobei nicht jedes der einzelnen Indizien **absolute Beweiskraft** besaß, sondern erst deren Gesamtheit die sog. «**kumulative Evidenz**» lieferte.

¹⁹ Im Gegensatz zur **Ontogenetik** = Wissenschaft von der Entwicklung des Individuums

Diese Methode der Argumentation, sowie wichtige Anregungen und Konzepte, übernahm er vom hochgeschätzten Theologen **W. Paley**²⁰. Doch während dieser sie zum Nachweis der Gültigkeit des Christentums angewandt hatte²¹, setzte Darwin sie für seine eigenen Zwecke ein und erkannte, in seiner Autobiographie, dankbar an: *«Das genaue Studium dieser Werke [sc. Paleys] war der einzige Teil des akademischen Studienganges [in Cambridge], der überhaupt zur Schulung meines Denkens beitrug ; das meinte ich damals, und daran halte ich heute noch fest.»*²²

Darwin selbst, in seiner Autobiographie und den Notizbüchern, berief sich wiederholt auf das wissenschaftliche Prinzip, man müsse induktiv von Tatsachen ausgehen. Doch es scheint, dass er zur Formulierung seiner Evolutionstheorie auch eine **hypothetisch-deduktive** Methode anwandte: d. h. seine Resultate beruhten nicht exklusiv auf einer reinen Datensammlung, sondern ebenso auf seiner Fähigkeit, Hypothesen zu entwerfen, um sie (und ihre Implikate) dann später zu überprüfen, zu bestätigen, bzw. ganz oder partiell zu korrigieren. Seine Vorgehensweise entspräche also im Kern dem heute (meistens) akzeptierten **Falsifikationskriterium** von **K. R. Popper** (1902-1994), welches seriöses Forschen von Pseudowissenschaft unterscheidet: *«Ich habe mich immer strebend bemüht, meinen Geist freizubalten, so dass ich jede Hypothese wieder aufgeben kann, auch wenn sie mir noch so gefällt (...), sobald Tatsachen auftauchen, die sie widerlegen.»*²³



Doch vor allem, in der kapitalen **Frage nach der Abstammung des Menschen**, führte Darwin die Evolutionstheorie radikal bis zu ihren letzten Konsequenzen durch. Seine Position wird oft mit der (von ihm nicht gebrauchten) provokativen Formel zitiert: **«Der Mensch stammt vom Affen ab»**.

Fürs erste ist es jedoch interessant, kennenzulernen, wie er allgemein die Evolution sieht. In der Einleitung seines berühmten Werkes - das am 24. November 1859 erschien und dessen 1250 Exemplare innerhalb desselben Tages ausverkauft wurden - schreibt er in klarer und präziser Fachsprache:

²⁰ Hauptwerk: *Natural Theology or Evidences of the Existence and Attributes of the Deity collected from the Appearances of Nature* (London 1802)

²¹ Bereits die Theologen des Mittelalters hatten versucht, Gott auch durch Vernunft zu beweisen und zu erkennen, sowie im «Buch der Natur» zu lesen, wie es der Apostel Paulus empfahl. Diese Tradition führten die sog. Naturtheologen bis ins 19. Jhd. fort. Dass alle Lebewesen offenkundig an ihre jeweilige Umwelt angepasst waren, erschien ihnen als deutlicher **Beweis für das Wirken eines Schöpfers** und für dessen **Weisheit**.

²² Ch. Darwin, *Mein Leben* (Frankfurt/Main 2008), S. 67 u. 68

²³ *Autobiographie*. S. 153

«Mag auch vieles dunkel sein und noch lange unaufgeklärt bleiben: auf Grund meiner sorgsamsten Studien und des unbefangenen Urteils, dessen ich fähig bin, halte ich trotzdem die Meinung für irrig, der bis vor kurzem die meisten Naturforscher anhängen (wie auch ich selber in früheren Jahren), dass nämlich jede Art selbständig erschaffen sein soll. Ich bin fest überzeugt, dass die **Arten nicht unveränderlich**, sondern dass die zu einer **Gattung** gehörenden die Nachkommen anderer, meist schon erloschener Arten, und dass die anerkannten **Varietäten einer bestimmten Art** Nachkommen dieser sind. Und ebenso fest bin ich überzeugt, dass die **natürliche Zuchtwahl** [oder **Auslese, Selektion**] das wichtigste, wenn auch nicht einzige Mittel der Abänderung der Lebensformen gewesen ist,»²⁴

Die **Idee der Transmutation** oder **Evolution**²⁵ hatte Darwin von seiner Weltreise auf dem Dreimaster H. M. S. Beagle (1831-1836), besonders von seinen Forschungen in Südamerika²⁶ und auf den Galapagos-Inseln²⁷ nach England mitgebracht. Die ursächlichen Mechanismen oder Antriebsmotoren derselben stellte er später auf. Dabei kombinierte er eigene, schon vorher skizzierte originelle Entwürfe mit Analogie-Schlüssen aus dem Essay on the Principles of Population (1798) des National-ökonom **Th. R. Malthus** (1766-1834), Chef-Ideologe des **Manchester-Kapitalismus**.

Nach Malthus erfolgt die Bevölkerungszunahme in einer **geometrischen Progression** (1, 2, 4, 8, 16, etc.), die Zunahme der Subsistenzmittel (wie Nahrung, Kleidung, usw.) hingegen in einer **arithmetischen Progression** (1, 2, 3, 4, 5, etc.). Hieraus ergibt sich: Aus dem Kampf um das (begrenzte) Ressourcenangebot geht der Stärkere hervor. Nur Elend, Krankheit, Krieg und eine aktive Geburtenkontrolle könnten eine steigende Überbevölkerung verhindern. Staatliche Hilfe für die sozial Schwachen sei ein Irrtum. Wer kein Geld hat, der soll auch keinen Sex haben und Babys produzieren. Nur die ökonomisch Erfolgreichen haben das Recht auf Nachkommenschaft. Diese **«live and let die»-Ideologie** war eine äußerst perverse Variante des Kapitalismus. Unter der Form des sog. **Manchester-Liberalismus** sah sie die Welt als globalen Handelsplatz, wo dem Stärkeren alles erlaubt sei. Der **Imperialismus** war geboren.

Das **Prinzip** der **«Selektionstheorie»** (oder «natürlichen Zuchtwahl») formuliert Darwin wie folgt:

*«Da viel mehr Einzelwesen jeder Art geboren werden, als leben können, und da infolgedessen der **Kampf ums Dasein** dauernd besteht, so muss jedes Wesen, das irgendwie vorteilhaft von den anderen abweicht, unter denselben komplizierten und oft sehr wechselnden Lebensbedingungen bessere Aussicht für das Fortbestehen haben und also von der Natur zur Zucht ausgewählt werden.*

²⁴ S. 4 der (mit Zusätzen und Korrekturen versehenen) 6. Auflage (1872, reprint bei J. Murray, London 1901). Übersetzung von Carl W. Neumann, S. 29 (Hamburg 2004) und J. Viktor Carus, S. 25 (Stuttgart 1899)

²⁵ Der *terminus technicus* «Evolution» kommt übrigens in der *Origin* nicht vor. Stattdessen redet er von **«Transmutation»**.

²⁶ Entdeckung von Fossilien riesiger Beuteltiere, Landverschiebungen während des von ihm erlebten Erdbebens von Valparaiso

²⁷ «Darwin-Finken»: Die verschiedenen Finkenvarietäten der Galapagos-Inseln, so folgerte Darwin, hatten alle einen gemeinsamen Ahnen. Ihre Verschiedenartigkeit war für ihn der Beweis, dass sich die Arten im Laufe der Zeit an ihre speziellen Lebensräume anpassen.

Nach dem Prinzip der Vererbung hat dann jede durch Zuchtwahl entstandene Varietät die Neigung, ihre neue veränderte Form fortzupflanzen.»²⁸

Darwins Evolutionslehre, so wie sie sich im Verlaufe seines Werkes entfaltet, läßt sich zusammenfassend auf **fünf Einzeltheorien** reduzieren:

(1) Wie bei Lamarck leben die verschiedenen Individuen ein und derselben Art in einem bestimmten, sie umgebenden **äußeren Milieu**; doch - so fügt Darwin hinzu - es herrschen hier **Überbevölkerung** und daher **Nahrungsknappheit** sowie **Mangel an Lebensraum**. Diese Umstände bewirken, dass ein Großteil der Artgenossen zum Untergang verurteilt ist.

(2) Aus dem daraufhin einsetzenden Kampf um die nackte Existenz sowie um einen Paarungspartner ergibt sich eine **«natürliche Auslese»**, d. h. nur die am besten (an ihre Lebensumwelt) angepassten (= physisch stärksten oder/und cleversten) Individuen können sich siegreich behaupten.

(3) Mit der Fortpflanzung wird diese Überlegenheit auf die Nachkommen übertragen. Doch: Von einer Generation zur anderen finden beständig, zwischen den einzelnen Individuen, **«zufällige»** (= **planlose**, nicht beabsichtigte, unvorhersehbare) und **unmerkliche** «Variationen» statt, sog. **Mikromutationen**²⁹. Diese sind ebenfalls erblich und haben zur Folge, dass bei den Mutanten wiederum neue, lebenswichtige Differenzen (vorteilhaft oder nicht) entstehen, sodass in jeder Generation der Prozess der Selektion im Kampf fürs Überleben von neuem anläuft.

(4) Die vorgegebenen Existenzbedingungen sowie die im Lebensprozess mechanistisch agierenden Faktoren führen zu **zwei Konsequenzen: Einerseits** verschwinden allmählich, innerhalb ein und derselben Art, die schwächeren Individuen zugunsten der stärkeren (**Individualesektion**) und überlegenere Arten vernichten unterlegenere (**Gruppenselektion**)³⁰. **Andererseits** entwickeln sich, durch Auslese der fortschreitend besser angepassten Varianten - und dies **innerhalb sehr langer Zeiträume - graduell**³¹, kontinuierlich und unaufhörlich ganz oder partiell neue Formen und Gruppen von Lebewesen, d. h. «Arten» («Spezies»), bz. «Varietäten» («Unterarten»)³².

(5) Alle Lebewesen haben einen **gemeinsamen Ursprung** und im **Laufe der Zeit wächst die Lebensvielfalt**, wie die Verästelungen eines Korallengewächses,

²⁸ Übersetzung von Carl W. Neumann (Hamburg 2004), S. 28 u. 29

²⁹ «Zufällig» bedeutet hier **nicht «ursachlos»**, sondern bezeichnet alle diejenigen Ereignisse, deren gesetzmäßige Abhängigkeit von einem vorhergehenden Ereignis wir noch nicht zu erkennen vermögen.

³⁰ Bei Darwin war letztere nur ein relativ wenig beachteter Nebenaspekt.

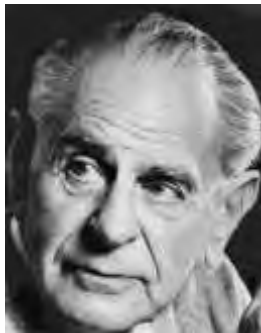
³¹ Darwins graduelle Evolution (**Gradualismus**) steht im Gegensatz zur sprunghaften Evolution (**Saltationismus**), derzufolge plötzliche große Variationen die Bildung neuer Arten auslösen.

³² Darwin selbst lieferte keine genauen Definitionen dieser beiden Begriffe. Eine **Art**, so kann man annehmen, ist durch ihre spezifische Anatomie und vor allem die Interfertilität ihrer Mitglieder gekennzeichnet. (Ernst Mayr, *Systematics and the Origin of Species*, 1942). Eine **Varietät** ist eine lokale Modifikation der Art. Man kann Varietäten kreuzen, jedoch nicht Arten. Bonnet und Spallanzani - im Gefolge von Hume's Nominalismus, nach dem nur das Individuum, nicht die Art, real ist - hatten erfolglos versucht, Hunde mit Katzen und Katzen mit Kaninchen zu kreuzen.

bei dem die unteren Glieder abgestorben sind, während die oberen weiterwuchern. Das Bild stammt aus Darwins B-Notizbuch (1837-38).

Mit dem Erscheinen von Darwins Evolutionstheorie - die übrigens nicht nur für die Fauna, sondern auch für die Flora gilt - stand für die meisten Hauptvertreter der damaligen Biowissenschaften - allen voran, **T. H. Huxley** (1825-1895) und **E. Haeckel** (1834-1919)³³ - bald endgültig fest: Die heute vorkommenden Organismen und Arten haben sich in einem Millionen Jahre andauernden Entwicklungsprozess progressiv und graduell aus andersgestalteten und ausgestorbenen Vorgängern entwickelt. Eine Ausnahme bildete der bekannte Heidelberger Paläontologe und Zoologe **H. G. Bronn** (1800-1862), der erste Übersetzer Darwins (1860)³⁴. Er schrieb sehr nüanciert:

«Die Darwin'sche Theorie wird wohl nicht mehr ganz untergehen! Aber ungeachtet der ausgezeichneten Leistungen derselben stehen ihr noch so wesentliche Gründe entgegen, dass wir vorerst nicht vermögen sie anzunehmen, obwohl uns eingewendet werden kann, auch die gewöhnliche Schöpfungs-Theorie lasse Einreden und zwar noch gewichtigere, aber freilich von ganz anderer Beschaffenheit zu. Denn, unnatürlich an sich, braucht die Theorie der Schöpfung nicht mit natürlichen Erklärungen zu antworten. Sie kennt nur Wunder! Daher scheint es uns wenigstens konsequenter, auf dem alten naturwissenschaftlich haltlosen Standpunkte zu verharren in der Erwartung, dass eben infolge des Streites der Meinungen sich eine haltbare Theorie entwickle, klare und reife; - obwohl wir voraussehen, dass ein Theil unserer Naturforscher (und eine noch grössere Anzahl Nichtnaturforscher) der Darwin'schen Theorie, auch so wie sie ist, alsbald zufallen werden. Nur aus dem Widerstreite der Meinungen wird die Wahrheit hervorgehen und der Urheber dieser Theorie selbst zweifelsohne noch die grosse Befriedigung erleben, der Naturforschung einen neuen Weg geöffnet zu haben.»³⁵



Karl Popper



Thomas Robert Malthus



Thomas Henri Huxley

³³ Außerdem schlossen sich in aller Welt bedeutende Gelehrte dem Darwinismus an, so z. B. in Amerika der Botaniker **Asa Gray**, der jedoch weiterhin einen Schöpfergott voraussetzte. Ein unversöhnlicher Gegner der Evolutionstheorie blieb dagegen der Geologe **Louis Agassiz**.

³⁴ Es folgten dann Übersetzungen ins Französische (Clémence-Auguste Royer, 1862, E. Barbier 1876), ins Russische (S. A. Racinskij, 1864), ins Italienische (Giovanni Canestrini u. Leonardo Salimbeni, 1865), ins Dänische (Jens-Peter Jakobsen, 1872)

³⁵ *Über die Entstehung der Arten im Thier- und Pflanzen-Reich durch natürliche Züchtung, oder Erhaltung der vervollkommenen Rassen im Kampfe um's Dasein* (Stuttgart 1860), S. 519 u. 520.

6. Darwin und Wallace

Am 18. Juni 1858 erhielt Darwin von dem jungen Naturalisten **A. R. Wallace** (1823-1913), ein fast mittelloser Autodidakt, der sich damals auf einer Forschungsreise im malayischen Archipel befand, einen Brief, der in zusammengefasst Form die gleichen Grundgedanken vertrat wie er selbst. *«Hätte Wallace, so meinte Darwin, mein Manuskript von 1842 zur Hand gehabt, er hätte keinen besseren Auszug daraus machen können... Selbst seine Begriffsformulierungen stehen als Überschriften über meinen Kapiteln.»* Es war unverkennbar, dass die Gedanken von Wallace in dieselbe Richtung liefen wie diejenigen Darwins, wenn auch ohne dessen Vielfalt und Beweiskraft an empirischen Belegen.

Die Freunde **Lyell** und **Hooker** regten nun an, man solle die Abhandlung von Wallace und Auszüge aus Darwins noch nicht veröffentlichter Monographie (begonnen seit 1856) gleichzeitig herausbringen, zusammen mit einem Brief von diesem an **Asa Gray** (geschrieben 1857), in dem Darwin seine Grunderkenntnisse bereits skizzierte hatte. Alles zusammen bildete die Veröffentlichung in dem Journal of the proceedings of the Linnean Society unter dem Titel *«On the Tendency of Species to form Varietys; and on the Perpetuation of Varietys and Species by Natural Means of Selection. By Charles Darwin, Esq. and Alfred R. Wallace, Esq.; Communicated by Sir Charles Lyell and J. D. Hooker, Esq.»* (London 1858).

Als Wallace von dieser Veröffentlichung erfuhr, die übrigens im damaligen «scientific establishment» so gut wie kein Echo hervorrief, sprach er sich sofort für **Darwins zeitliche und wissenschaftliche Priorität** aus. Doch bleibt in Bezug auf diese Vorkommnisse ein gewisses Unbehagen gegenüber Darwin, dessen Namen die Geschichte allein zurückbehalten hat. Ohne dessen unbestreitbares Verdienst sowie seinen Vorrang irgendwie in Frage zu stellen, soll - anhand folgenden Kurztexes von Wallace - jeder selbst urteilen, inwieweit dieser als eigenständiger Mitbegründer der neuen Evolutionstheorie bezeichnet werden kann:



Ernst Haeckel



Heinrich Georg Bronn



Alfred Russel Wallace

*«Das Leben wilder Thiere ist ein **Kampf ums Dasein**. Die volle Anspannung aller ihrer Fähigkeiten und aller ihrer Kräfte ist erforderlich, um für ihre **eigene Fortdauer** einzustehen und für **diejenige ihrer Abkömmlinge** Sorge zu tragen. Die Möglichkeit, sich während der wenigst günstigen Jahreszeiten Nahrung zu verschaffen und den Angriffen ihrer gefährlichen Feinde zu entgehen, das sind die in erster Linie stehenden Bedingungen, welche die Existenz sowohl der Individuen als auch der ganzen Art bestimmen. Diese Bedingungen werden ebenfalls die Individuen-*

zahl einer Art bestimmen ; und eine sorgsame Betrachtung aller Umstände setzt uns vielleicht in den Stand, das, was beim ersten Anblick so unerklärlich scheint, zu verstehen und bis zu einem gewissen Grade zu erklären -: die ausserordentliche Menge von Individuen bei einigen Arten, während andere, ihnen nah' verwandte, nur in sehr geringer Anzahl vorhanden sind.»³⁶

Von Darwin distanzierte sich Wallace - der übrigens der Schöpfer des Ausdrucks **Darwinismus**³⁷ ist - eklatant im Jahre 1869: **Das komplexe Gehirn des Menschen**, so behauptete er, könne nicht unter der alleinigen Wirkung der natürlichen Auslese entstanden sein, sondern es benötige hierfür einer «**höheren Kraft** oder **Intelligenz**». Da die Selektion - nach dem **Sparsamkeitsprinzip** - nur das Nützliche und Vorteilhaftes zurückbehalte, reiche ihr Beweispotential nicht aus, die Entwicklung eines Gehirns zu rechtfertigen, wie es sich im primitiven Urmenschen ausgebildet habe. Denn dessen Struktur ermögliche eine **Leistungsfähigkeit**, die eindeutig weit über das hinausgehe, was die tatsächlichen Lebensbedürfnisse erforderten. Also: Kein beständiges und lenkendes Eingreifen des Schöpfers in die Evolution, sondern der menschliche Geist ist von ihm als Ziel von Anfang an teleologisch geplant worden.

Wallace war zu dieser Zeit Anhänger des **Spiritismus** geworden, was uns jedoch nicht davon entbindet, ernsthaft über seine Argumentation nachzudenken. Denn: Braucht die Spezies Mensch, von Darwin nur als eine **Lebensform wie jede andere** aufgefasst, eine komplizierte Wissenschaft und Technik, Nachgrübeln über philosophische und religiöse Probleme, um rein biologisch zu überleben? Sind diese intellektuellen Betätigungen etwa rein zufällige und überflüssige Epiphänomene, Zusatzererscheinungen der Evolution? Rein darwinistisch gesprochen: Zu seiner individuellen und generellen Selbsterhaltung benötigt der Mensch nur Essen, Trinken, Schlafen, warme Kleidung und Fortpflanzung. Alles übrige - z. B. Auswirkungen von Naturkatastrophen, Epidemien, Nahrungsknappheit, usw. - erledigen Adaptation und Selektion der Stärkeren.

7. Das Giraffen-Paradigma bei Lamarck, Darwin und Wallace



- **Lamarck** veranschaulichte seine Theorie an der Entwicklung der Giraffen (*camelo pardalis*). Deren Urahnen seien kurzbeinig gewesen, hätten sich aber ein Leben lang bemüht, und **dies gewollt**, die saftigen Blätter höherstehender Bäume zu erreichen. Dadurch seien ihre vorderen Beine länger geworden als die hinteren, und durch das ständige Strecken des Halses sei dieser immer länger geworden. Diese Eigenschaften vererbten die Individuen auf ihre Nachkommen. Auf diese

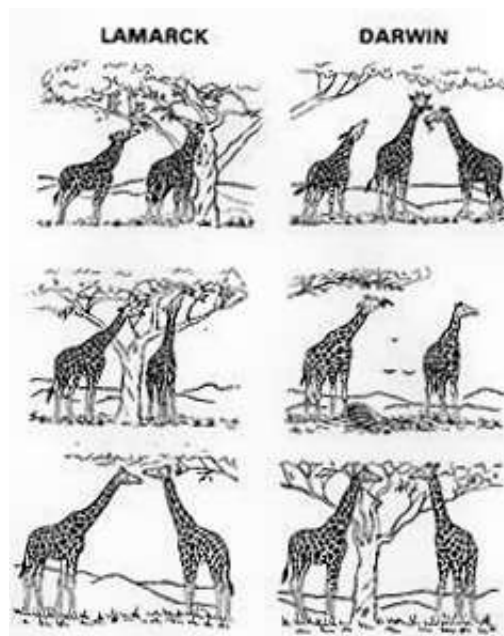
³⁶ *Über das Gesetz, welches die Einführung neuer Arten reguliert hat* (1858). In: *Beiträge zur Theorie der natürlichen Zuchtwahl. Eine Reihe von Essays*. Dt. Von A. B. Meyer (Erlangen 1870), S. 32-33

³⁷ *Darwinism* (London 1889), dt. *Der Darwinismus. Eine Darlegung der Lehre von der natürlichen Zuchtwahl und einiger ihrer Anwendungen* (Braunschweig 1891)

Weise sei, durch Generationen hindurch, kontinuierlich der heutige lange Giraffenhals entstanden: «... son col s'est tellement allongé que la girafe, sans se dresser sur ses jambes de derrière, élève sa tête et atteint à six mètres de hauteur.»³⁸ Mag auch das Giraffen-Beispiel zutreffen oder nicht, heutzutage häufen sich Beobachtungen und Experimente, die zeigen, dass Lamarck nicht völlig Unrecht hatte: Erworbene Eigenschaften können vererbt werden, auch wenn noch nicht völlig klar ist, wie.

- **Darwin** und (ähnlich) **Wallace** hingegen waren der Überzeugung, dass solche Merkmale das Ergebnis von Mutation und natürlicher Selektion sind. Demnach waren einzelne Giraffen «zufällig» länger gestreckt und hatten gegenüber ihren Artgenossen den Vorteil, an bisher unerreichbare Futterquellen heranzukommen. Diese «Laune der Natur» vererbten die Tiere an ihre Nachkommen, die ihrerseits Hungerperioden besser überstehen konnten. Nach und nach konnten sich so die langhalsigen Giraffen durchsetzen.

Laut Wallace (Zitat): «Die mächtigen retractilen Krallen der Falken- und der Katzen-Stämme sind nicht durch das Wollen jener Thiere hervorgerufen oder vergrößert worden, sondern unter den verschiedenen Varietäten, welche unter den früheren und weniger hoch organisierten Formen dieser Gruppen vorkamen, überlebten stets jene am längsten, welche die grössten Vorteile zur Ergreifung ihrer Beute besaßen. Auch erlangte die Giraffe ihren langen Hals nicht in Folge des Wunsches, das Laub der höheren Sträucher zu erreichen, oder dadurch, dass sie beständig ihren Hals zu diesem Zwecke ausstreckte, sondern weil irgend welche Varietäten unter ihren Vorfahren mit einem längeren Halse als gewöhnlich sich sofort einen neuen Weidefleck an denselben Orten wie ihre kurzhalsigen Gefährten sicherten und bei der nächsten Nahrungsnoth dadurch befähigt wurden, sie zu überleben.»³⁹



³⁸ *Philosophie zoologique*, S. 217

³⁹ *Op. cit.* in Anm. 35, S. 47-48

8. Die Abstammung des Menschen

Kommen wir nun auf die speziell **anthropologische Problematik** der Abstammungslehre Darwins zu sprechen. Am Schluss seines Werkes schreibt er in Bezug auf die Evolution des Menschen: «*Much light will be thrown on the origin of man and his history.*»⁴⁰ Zwar hatte er mit diesem Satz nicht explizit ausgesagt, oder doch schon, welche Konsequenzen sich für die Abstammung, Entwicklung und Natur des Menschen ergaben. Ein Großteil seiner Leser zog jedenfalls diese Konsequenzen, und schon bald nach Erscheinen der «Origin» gab es fanatische Darwinisten sowie Anti-Darwinisten.

In diesem Zusammenhang sei erinnert an das berühmte **Streitgespräch** zwischen dem anglikanischen Bischof **Samuel Wilberforce** und dem Naturalisten **T. H. Huxley** (genannt «Darwins Bulldogge»). Es fand statt am 30. Juni 1860 in einem überfüllten Saale der Oxford University, und Darwin nahm daran nicht teil. Wie leidenschaftlich hier die Atmosphäre geladen war, beweisen die vielen intellektuellen Tiefschläge, die von beiden Seiten *ad rem* und besonders *ad hominem* ausgeteilt wurden.

Nach Augenzeugenberichten erreichte die Auseinandersetzung ihren polemischen Höhepunkt, als der scharfzüngige Wilberforce sich provokativ an Huxley wandte und ihn fragte, ob er meine, väterlicher- oder mütterlicherseits von einem Affen abzustammen. Daraufhin erhob sich dieser und entgegnete mit Selbstbeherrschung: *«Ich würde in derselben Lage sein wie eure Lordschaft... Wenn die Frage an mich gerichtet würde, ob ich lieber einen miserablen Affen zum Großvater haben möchte oder einen durch die Natur hochbegabten Mann von großer Bedeutung und großem Einfluss, der aber diese Fähigkeiten und den Einfluss nur dazu benutzt, um Lächerlichkeit in eine ernste wissenschaftliche Diskussion hineinzutragen, dann würde ich ohne Zögern meine Vorliebe für den Affen bekräftigen.»*⁴¹



Charles Lyell



Joseph Dalton Hooker



Samuel Wilberforce

Bischof Wilberforce war alles andere als ein Dummkopf. In England war er der brillianteste Kirchenvertreter seiner Zeit. Zwar hatte er mit seinem Vater William, Parlamentsabgeordneter, eine breitangelegte Kampagne eingeleitet für die Abschaffung der Sklaverei in den Kolonien. Doch er war ein Exponent der privilegierten upper class, in der die Interessen von Kirche, Politik und Wirtschaft eng durchdrungen waren. Und so war er sich, so glaube ich, sehr wohl bewusst, dass in dieser Angelegenheit weit mehr auf dem Spiele stand als nur Darwins Evolutionslehre.

⁴⁰ *Op. cit.*, S. 402

⁴¹ J. Hemleben, *Darwin*, S. 118

Denn: Stammt der Mensch von einem affenähnlichen Tiere ab und ist er ein Produkt des blinden Zufalls, dann hat er auch keine unsterbliche Seele. Folgerichtig würde sich die ausgebeutete Arbeiterklasse nicht mehr mit ihrem miserablen Los durch den Hinweis auf ein besseres Leben nach dem Tode trösten lassen. Oder sich zufriedengeben mit den Alibi-Wohltätigkeitskollekten gelangweilter und frömmelnder Ladys während des Nachmittagstees in ihren Plüschsalons. Die Säulen der gesamten Sozialstruktur des viktorianischen Englands drohten hier an ihrer Basis erschüttert zu werden.

Diese revolutionären Begleiterscheinungen seiner Theorie **hatte auch der sozial konservativ eingestellte Darwin gewiss nicht beabsichtigt**: Zeit seines Lebens empfand er es als selbstverständlich, von seiner Abstammung her mit Geld und Privilegien jedweder Art begünstigt zu sein. Wohl gemerkt: Dies schmälert in keinsten Weise die Größe seiner wissenschaftlichen Leistung, und um die geht es ja hier.

Dieser öffentliche Disput war die **erste vehemente Konfrontation zwischen Kreationismus und Darwinismus**. Wilberforce vermittelte hier eher das Image eines veralteten Prälaten, der mit seiner aggressiven und emphatischen Rhetorik doch nur Rückzugsgefechte liefern konnte. Und besonders beim jüngeren Klerus, zu dem die meisten wissenschaftlich Gebildeten gehörten, fand er kaum Anklang.

Später hat Darwin dann einen speziellen Traktat über den Ursprung des Menschen geschrieben: **«The descent of Man, and selection in relation to sex.»** (1871). Hier wurden nicht nur die körperlichen Organe des Menschen, sondern auch seine geistigen Fähigkeiten wie **Gefühle, Sprache** und der **moralische Sinn** durch Evolution und Selektion erklärt. Das **dualistische Geist/Körper-Weltbild des Descartes** sollte durch Darwins Werk zum ersten Male ernsthaft in Frage gestellt werden. Der Mensch hatte keine Sonderstellung mehr in der Natur, er war nicht mehr radikal unterschieden von den anderen Lebewesen. Seine sogenannte Spezialnatur, die ihn angeblich zur Krönung der Schöpfung machte, hatte sich allem Anschein nach als unhaltbare metaphysische Spekulation erwiesen.

9. Darwinismus und Genetik

Eine kapitale Schwierigkeit für den Darwinismus warf z. B. folgende Frage auf: **Können die vom Individuum erworbenen Merkmale an seine Nachkommen vererbt werden, und wie?** Darwin selbst, in Unkenntnis der Mendelschen Vererbungsgesetze⁴², konnte hierzu keine plausible Antwort liefern und entwickelte provisorisch die Hypothese der **«Pangenesis»**⁴³: Die im ganzen Körper verteilten **«gemmulae»**, winzige Partikel, welche repräsentativ für den gesamten Organismus sind, wandern vom Körpergewebe zu den Fortpflanzungszellen und sammeln sich hier graduell an. Mit der Verschmelzung von Sperma und Ovum werden dann erworbene Merkmale an die Nachkommen übertragen⁴⁴. Nach und nach, mit der

⁴² Dass ein unaufgeschnittenes Exemplar von Mendels Werk (cf. Anm. 45) in Darwins Nachlass gefunden wurde, scheint eher eine *urban legend* zu sein.

⁴³ *Variation of Animals and Plants under Domestication* (London 1868)

⁴⁴ «Allentstehung»: Eine Theorie, die bereits **Demokrit**, der Begründer der antiken Atomistik, aufgestellt hatte (DK 68 A 141, 142, 143). Sie fand ihren Niederschlag auch in Teilen des

neo-darwinistischen New Synthesis-Theorie⁴⁵ haben **Genetik, Biometrie** und **Molekularbiologie** für die meisten der strittigen Punkte in diesem Bereich - wie auch in anderen – zufriedenstellende und ergänzende Lösungen gefunden oder zu finden geglaubt.

Auf die facettenreiche Entwicklung der **Vererbungslehre (im Zusammenhang mit der Evolution)** kann hier nur mit den Nachteilen der Oberflächlichkeit einer schematischen und resümierenden Darstellung eingegangen werden:

- Nach **Gregor Mendel** (1822-1884) verlaufen die Vererbungsprozesse streng nach **logischen Strukturen** und können mit den Regeln der **mathematischen Kombinatorik** genau erfasst werden⁴⁶. Die genetischen Faktoren verhalten sich so, als wären sie unteilbare Partikel, die sich nicht untereinander vermischen im Laufe der Paarungen. Das Gegenteil hatte **Fleeming Jenkin** 1867 gegen Darwin behauptet: Nach ihm würde eine günstige Variation sich bald auflösen (disperse), wenn die stärkeren Mitglieder einer Population sich mit den schwächeren kreuzten (*interbreed*).



Gregor Mendel



Fleeming Jenkin



August Weismann

- **August Weismann** (1834-1914) bewies anhand von Experimenten mit Mäusen, dass die Vererbung erworbener Merkmale biologisch unmöglich ist. Daher postulierte er eine strikte Trennung zwischen **Körperzellen (Soma)** und **Geschlechtszellen (Germen)**. Letztere bestehen unverändert weiter, quasi ewig, während ihre temporären Ableger, die einzelnen Individuen, vergänglich sind. **Demzufolge musste die Selektion im Bereich der Gene stattfinden**⁴⁷.

- **T. H. Morgan** (1866-1945): Eine Generation nach Darwin bewiesen Fortschritte in der Chemie und Mikroskopie, dass man die Zelle, die kleinste Grundeinheit alles Lebens, besser verstehen konnte. Bei der **Zellteilung** ließen sich

Corpus Hippocraticum. Cf. P.-M. Morel, *Démocratie et la recherche des causes* (Paris 1996), S. 162-167

⁴⁵ Synthese zwischen den Darwin'schen und den Mendel'schen Erkenntnissen
Hauptvertreter sind der Genetiker **Th. Dobzhansky** (1900-1975), der Zoologe **E. Mayr** (1904-2005), der Paläontologe **G. E. Simpson** (1902-1984) und der Biologe **J. Huxley** (1887-1975, *Evolution, the modern Synthesis*, 1942). Von Dobzhansky stammt der berühmte Ausspruch: «Nichts in der Biologie ergibt einen Sinn, außer man betrachtet es im Lichte der Evolution.

⁴⁶ *Versuche über Pflanzenhybriden* (Brünn 1866, 1870)

⁴⁷ *Über die Berechtigung der Darwin'schen Theorie* (Leipzig 1868) ; *Die Continuität des Keimplasmas als Grundlage einer Theorie der Vererbung* (Jena 1885)

kleine **fadenförmige Körper** beobachten, die sich verdoppeln und dann zu den jeweiligen Tochterzellen wandern. Diese **Chromosome** wurden um 1860 entdeckt. Ihre Funktion blieb allerdings weitgehend unbekannt. Später erkannte T. H. Morgan, dass sie **Träger der genetischen Informationen** oder «**Vererbungs-atome**», d. h. der **Gene**, sind. Ausgehend von den Arbeiten des Botanikers **H. de Vries** (1848-1935)⁴⁸ bewies er anhand von Experimenten mit der Taufliege (*Drosophila melanogaster*) das Auftreten von plötzlichen und sprunghaften Veränderungen (**Makromutationen**). Er bestätigte Mendels dritte Vererbungsregel, dass **dominante (herrschende) Gene** gegenüber **rezessiven (unterdrückten)** Genen in einem Verhältnis von 3:1 auftreten⁴⁹.

- **Francis Crick** (1916-2004) u. **James Watson** (*1928) entdecken den **genetischen Code**, d. h. die **Struktur der Desoxyribonukleinsäure (DNS)**. Eine **Doppelhelix** oder **Doppelspirale** (bestehend aus zwei sich windenden Rampen der Phosphat-Ribose-Zucker-Säure) verbindet abwechselnd zwei zu zwei vier **Basen** (**Adenin** immer mit **Thymin**, **Guanin** immer mit **Cytosin**). Die DNS entsendet als **Exekutantin** ihres genetischen Programms die **RNS (Ribonukleinsäure)** welche anhand von **Aminosäuren** die **Proteine** bildet. Die ersten sind **chemische Voraussetzungen** allen Lebens, die zweiten **Urbestandteile der Zelle**⁵⁰. Auf dieser Grundlage errichtete Crick dann später die Theorie des **Central Dogma**⁵¹.



Thomas Hunt Morgan



Hugo de Vries



Francis Crick

- **Richard Dawkins** (*1941) begrenzt das Wirken der natürlichen Auslese **allein auf die Gene** und beschreibt die Evolution einseitig als das Resultat des **Wetteiferns** zwischen diesen DNS-Teilchen. Das «**egoistische**» **Gen** hat als einziges «**Ziel**», **sich zu replizieren und zu bewähren**, ohne Rücksicht auf seinen Trägerorganismus. Das einzelne Individuum wird hier exklusiv als «**Genen-Sack**» aufgefasst, dessen Untergang unwichtig ist, wenn dieser es ermöglicht, dass mehrere Kopien des Gens bei den Nachkommen überleben. Dies erkläre auch, dass verschiedene Individuen sich aus **unlogischem Altruismus** für andere opferten.

⁴⁸ *Die Mutationstheorie* (1900-1903)

⁴⁹ *The Mechanism of Mendelian Heredity* (1915)

⁵⁰ *Molecular structure of nucleic acids*, in der Zeitschrift *Nature* (1953)

⁵¹ In: *Nature* (1970)

Die Evolution ist das **Produkt des reinen Zufalls** und die **Natur ein «blinder Uhrmacher»**. Folglich ist der **Atheismus** die einzig rationale Weltanschauung⁵².

Und zusammen mit einem anderen Radikaldarwinisten, dem amerikanischen Philosophen **Daniel Dennett** (* 1942)⁵³, sieht Dawkins in der Evolutionstheorie die **universale Schöpfungs- oder Weltformel**. Was die Gene für den Körper sind, könnten sog. «**Meme**» für den Geist darstellen. Letztere bestehen aus kulturellen Informationseinheiten, die durch Imitation, Gerüchte, Nacherzählungen, etc., selektiv und mutierend weitergegeben werden, wie z. B. eine Melodie, ein Witz, ein Gerücht, ...das Hirngespinnst vom Glauben an Gott. Wird hier nicht Darwins Originallehre ihrer ureigenen Domäne, nämlich der akribisch-seriösen Erklärung des organischen Lebens, abusiv entrissen und possenhaft trivialisiert, letztlich bis zur Sinnlosigkeit überstrapaziert?

Gegen Dawkins' - sowohl aus philosophischer wie auch aus wissenschaftlicher Sicht - heftig umstrittene Thesen wendet sich **Joachim Bauer**, indem er mit gewichtigen Gründen «**das kooperative Gen**» vorschlägt⁵⁴. Einer der schärfsten Kritiker Dawkins' ist auch **Keith Ward** (*Why There Almost Certainly Is a God*, London 2008). Er greift dessen Argumente einzeln auf, analysiert sie genau und hebt die ihnen inhärenten Selbstwidersprüche hervor. Schließlich folgert er, es sei nicht so einfach, wie Dawkins dies glaubt, die Absurdität der Gott-Hypothese zu beweisen. In diesem Sinne schreibt auch **John Gray** (*The Atheist Delusion*, in: *The Guardian*, 15. 03. 08) und rechnet mit Dawkins antireligiöser Blindwütere ab.



James Watson



Richard Dawkins



Daniel Dennett

10. Abschied vom klassischen Darwinismus

- **Darwins historische Leistung** ist und bleibt auch weiterhin unbestritten: Alles Lebendige ist durch gemeinsame Abstammung verbunden; die Vielfalt des Lebens hat sich aus einfachen Anfängen entwickelt; die Arten - hauptsächlich unter Einwirkung von Mutation und Selektion - wandeln sich und haben das auch früher getan. All dies zieht heute kein vernünftiger und gebildeter Mensch in Zweifel. Eine Welt ohne Evolution ist für uns nicht denkbar. Und es ist keinesfalls ungereimt, Darwin mit den genialen Topgrößen der europäischen Wissenschaft wie Archimedes,

⁵² *The Selfish Gene* (1976) und *The God Delusion* (2006). Zumindest kann man gegen Dawkins, den Satz aus Euklids *Elementen der Geometrie* anführen: »Was ohne zwingende Beweise behauptet wird, kann ebenso gut ohne zwingende Beweise verneint werden.«

⁵³ *Darwin's Dangerous Idea: Evolution and the Meanings of Life* (New York 1995)

⁵⁴ *Das kooperative Gen. Abschied vom Darwinismus* (Hamburg 2008)

Kopernikus, Kepler, Galilei, Newton und Einstein zu vergleichen. Doch es ist an der Zeit, den Darwinismus, bzw. den Neo-Darwinismus, in seiner Reinform zu verabschieden und Darwin zu nehmen als das, was er ist und bleibt: ein grandioser Naturforscher des 19. Jhds., der ohne Wissen von Genetik und Biochemie die Grundlagen der Evolutionstheorie legte.

- **Zu revidierende Dogmen der Evolutionstheorie:** Darwins **Evolutions-Theorie** wurde bis jetzt in ihren Hauptpunkten nicht widerlegt, und so wird es auch bleiben. Sie muss jedoch, was die absolute Gültigkeit des **Prinzips vom blinden Zufall** und des **kontinuierlichen Gradualismus** betrifft, neu überdacht und korrigiert werden. Auch seine Annahme, der evolutionäre Prozess reduziere sich auf eine statistische Bewährungsprobe der jeweils bestangepassten Varianten, **nicht** in Richtung **immer höherer Komplexitätsformen von Organismen**, scheint mir **wissenschaftlich** unhaltbar. Aber vor allem: seine exzessive Biologisierung des Menschenbildes kann ich aus **philosophischer** Sicht nicht akzeptieren. Denn: der Mensch ist ein biologisches und ökonomisches Wesen, er betreibt Wissenschaft, Philosophie und Kunst, grübelt nach über Religion. Mag auch die eine oder andere dieser Komponenten bei den einzelnen Individuen jeweils dominant sein, so wäre es doch allzu simplistisch, den ganzen Menschen auf eine von diesen zu reduzieren.



Joachim Bauer



Keith Ward



John Gray

- **Die Krise als Antrieb zur Entwicklung:** Das Magazin Natur+Kosmos (02/2009, S. 30) liefert uns «*Erste Umriss einer neuen Theorie der Evolution*»:

* Das Hauptwerkzeug der Evolution sind nicht **zufällige Mutationen** der Gene, sondern **komplexe Interaktionen** zwischen der Zelle und dem Genom.

* Die Zelle verfügt über ein Arsenal an Werkzeugen, um ihr **Erbgut zu organisieren**: Sie kann Gene an- oder abschalten, reparieren, umbauen und vor Beschädigung schützen.

* Diese Werkzeuge sind zum größten Teil **neben den Genen** im Erbgut erhalten. Sie bilden beim Menschen sogar die Hauptmasse der DNS, nämlich 98 Prozent; die Gene machen nur zwei Prozent aus. Die Gene sind machtlos, wenn sie nicht aktiviert werden.

* **Eine wichtige Rolle spielt die RNS**; sie dient keineswegs nur dazu, die Gensequenzen der DNS in Proteine zu übersetzen, sondern hat vielfältige Aufgaben und wirkt auch auf die Gene zurück. Auch zwischen den Proteinen (z. B. Enzymen) und der RNA sowie der DNA gibt es vielfältige Rückkopplungen.

* Bei den **Eingriffen der Zelle** ins Erbgut erhalten Bereiche, bei denen eine gewisse Flexibilität sinnvoll ist, einen gewissen Spielraum. Bereiche dagegen, in denen Änderungen schädlich wären, werden aktiv geschützt.

** Evolution geschieht **nicht kontinuierlich**, sondern in **Entwicklungsschüben**, meist ausgelöst durch **krishafte Veränderungen der Umwelt**. Daher können manche Arten viele Millionen Jahre lang unverändert bleiben, während andere sich sehr schnell wandeln.*

** Änderungen am Erbgut, die als Reaktion auf veränderte Umweltbedingungen vorgenommen wurden, **können an die Nachkommen weitergegeben werden**. Solche Veränderungen schlagen sich nicht in den Genen selbst nieder, sondern **«epigenetisch»** in den **Steuermechanismen der Gene**.*

** Lebewesen sind **nicht dem blinden Zufall** ausgeliefert, sondern gestalten ihre eigene Evolution **aktiv** mit – allerdings **nicht bewusst**, sondern **einzig mit dem Ziel zu überleben**.*

- Die Evolution als Ko-Existenz polyrhythmischer Orchester: Die **Epigenetik** spielt also eine entscheidende Rolle in der Evolution. Stellen wir uns vor, jeder einzelne Organismus einer bestimmten Spezies sei wie ein Musiker, der in einem Orchester an einer Symphonie mitspielt. Dann ist die **DNS** die Partitur und das **Epigenom** deren **Interpretation**. Diese bestimmt die Art und Weise, wie die Symphonie von dem Orchester gespielt wird und dies, trotz individueller Abweichungen der verschiedenen Musiker, mit mehr oder weniger Harmonie.

Da aber die Natur **viele Spezies** zählt⁵⁵, also **viele Orchester** mit eigenen Partituren, Interpretationen und Rhythmen, so gibt es auch verschiedene Entwicklungen der verschiedenen Spezies. **Chefdirigent** der gesamten Evolution wäre die **allen Organismen innewohnende schöpferische Lebenskraft**, der **élan vital**.

Auf Anhieb scheint es unvorstellbar, welche Partituren dieser **élan vital** den einzelnen Orchestern noch vorschreiben wird zu spielen. Doch in der Evolution gibt es auch so was wie **Refrains**. Die Natur kann sie leicht verändern und an den unterschiedlichsten Stellen einbauen, d. h. sie sucht nach Lösungen, die sich bereits bewährt haben. Aber der Beobachter wird das **Grundmuster** (d.h. die Überlebens-Eigenschaften) immer wieder erkennen, egal ob es sich um einen Menschen, einen Delphin oder ein anderes Lebewesen handelt. Das macht die Evolutionstheorie teilweise zu einer **vorhersagenden Wissenschaft**.



Assa Gray



Louis Agassiz



Francis Galton

- **Back to the past with Dawkins?** Das Leben hat - besonders in Krisen- und Grenzsituationen - nur ein **einziges erkennbares Ziel**: zu überleben. Aber ist deshalb (oder: gerade deshalb **nicht**?) die gesamte Evolution als solche ein blindes Herumtappen, ein - nach menschlichem Ermessen - sinnloser Prozess? Dies ist

⁵⁵ 1,8 Millionen bekannte Arten.

zweifelsohne der Fall, wenn man sie weiterhin, wie der **Palaeo-Darwinist Dawkins** dies tut, eigentlich mit den Kategorien der klassischen Mechanik interpretiert: Das evolutionäre Geschehen verlief demnach wie das sich dehnende Federwerk einer Wanduhr aus Opas Zeiten (cf. Der blinde Uhrmacher, 1987). Heute stehen uns jedoch komplexere und effizientere Denkmodelle zur Verfügung, wie **Dynamik, Flexibilität, Interaktion, Rückkoppelung, Allo- und Autoregulierung**. Zusammengefasst fällt dies alles, für mich persönlich, *mutatis mutandis* unter die Kategorie der **Spontaneität**.

11. Monismus und Eugenik

Am 19. September 1863 sprach **Ernst Haeckel** auf der «Ersten allgemeinen Sitzung der 38. Versammlung deutscher Naturforscher und Ärzte» in Stettin zum Thema: «**Über die Entwicklungstheorie Darwins**». Diese programmatische Rede war ein Meisterstück polemischer Rhetorik, klar und zielstrebig aufgebaut, für Gelehrte wie für gebildete Laien gleichgut verständlich, durchsetzt mit zahlreichen Attacken auf die Gegner. In der Einleitung gelang es ihm, den Zuhörern die Lehren Darwins in wenigen Worten prägnant zusammenzufassen⁵⁶:

«Alle verschiedenen Tiere und Pflanzen, die heute noch leben, sowie alle Organismen, die überhaupt jemals auf der Erde gelebt haben, sind nicht, wie wir anzunehmen von früher Jugend gewohnt sind, jeder für sich selbständig erschaffen worden, sondern haben sich trotz ihrer außerordentlichen Mannigfaltigkeit und Verschiedenheit im Lauf vieler Millionen Jahre aus einigen wenigen, vielleicht sogar aus einer einzigen Stammform, einem höchst einfachen Urorganismus, allmählich entwickelt.»

Und Haeckel ging, zu diesem Zeitpunkt, sogar noch über Darwin hinaus: «Was uns Menschen selbst betrifft, so hätten wir also konsequenterweise, als die höchst organisierten Wirbeltiere, unsere uralten gemeinsamen Vorfahren in affenähnlichen Säugetieren, weiterhin in känguruhartigen Beuteltieren, noch weiter hinauf in der sogenannten Sekundärperiode in eidechsenartigen Reptilien, und endlich in noch früherer Zeit, in der Primärperiode, in niedrig organisierten Fischen zu suchen.»

Im Verlauf der Jahre baute Haeckel die Darwinsche Entwicklungstheorie in breit angelegten Werken wissenschaftlich weiter aus. Die wichtigsten von ihnen sind: «**Generelle Morphologie der Organismen**» (1866), «**Natürliche Schöpfungsgeschichte**» (1868), «**Die Weltwunder**» (1899) und «**Die Lebenswunder**» (1903-4). Bekannt ist er durch die Entdeckung des «**Biogenetischen Grundgesetzes**»: Die Ontogenese (Entwicklung des Individuums) ist eine kurze und schnelle, durch die Gesetze der Vererbung und Anpassung bedingte Wiederholung und Rekapitulation der Phylogenese (Entwicklung der Art)⁵⁷.

Heute hat die **EVO-DEVO** («evolutionary developmental biology») diese Problematik wiederaufgegriffen und setzt sich ein doppeltes Ziel: Erforschung der Zusammenhänge zwischen Ontogenese und Phylogenese zwecks neuer Erkenntnisse betreffend die im Evolutionsgeschehen tätigen Wirkursachen; Besserer Zugang zu den noch weitgehend unbekannten Wechsel-Beziehungen zwischen Erbgut (**Genotyp**) eines Lebewesens und seiner effektiven Körperbeschaffung (**Phänotyp**).

⁵⁶ In: E. Haeckel, *Gemeinverständliche Werke Bd. V* (Leipzig/Berlin 1924), S. 3 u. 4

⁵⁷ *Generelle Morphologie* (Bd. II, S. 110-147)

Dabei interessieren sowohl der **vertikale Genen-Transfer** (von Eltern auf Kinder) als auch (im Einzelindividuum) der **horizontale Austausch** von Informationen zwischen Genom und restlichen Körperzellen.

Zudem hat die Genetik in den vergangenen Jahren eine revolutionäre Entdeckung gemacht: Der **laterale Genentransfer**. Ohne Fortpflanzung und ohne eigenständige Variation tauchen im Erbgut Eigenschaften auf, die nur von anderen Organismen stammen können. Es können sich bestimmte Viren im Organismus einklinken, welche Fremd-DNS einschleusen und weitertragen. Ich vereinfache anhand eines Beispiels: Wenn sich zwei Menschen küssen und dabei Viren übertragen werden, so wandern diese unter Umständen ins Erbgut und werden weitervererbt. In Biologie und Medizin wird noch gestritten, unter welchen Bedingungen solch ein virales Erbgut latent bleibt oder aktiviert wird.

Am 11. Januar 1906 wurde unter der Leitung Haeckels der **«Monistenbund»** gegründet. Anfangs behauptete dieser programmatisch die Einheit von Gott und Welt, von Körper und Geist, von Materie und Energie. Alles lebt, auch die Atome sind beseelt. Das Substanzgesetz von der Erhaltung des Stoffes und der Kraft ist das Hauptgesetz. Das organische Leben ist durch Urzeugung entstanden. Der Mensch entstammt einem affenartigen Säugetier. Die Psychologie ist ein Teil der Physiologie. Unser Wille ist streng determiniert. Alle Dogmen der positiven (d.h. christlichen) Religion sind als rückständiger Aberglaube radikal abzulehnen.

Doch mit den Jahren propagierte der Monistenbund in seinen Lehrinhalten eigentlich keinen echten «Monismus» (Einheitstheorie) mehr, sondern eher einen, aus ganz unterschiedlichen Gedankengebäuden, lose zusammengewürfelten **«Eklektizismus»**. Dieser bestand - auf der Grundbasis eines heroisiert dargestellten sowie hagiographisch verklärten Darwinismus - aus Elementen des **Pantheismus, Energetismus, Materialismus, Naturalismus**, usw.). Ziel der virulent antikirchlich polemisierenden ⁵⁸ Monistenbewegung war es, die *«monistische Religion der Vernunft und ihre Harmonie mit der Wissenschaft»* ⁵⁹ auf Ethik, Kunst, Erziehung, Staat, usw. auszudehnen. Zugleich sollte der neue «Glaube» - mit quasi-missionarischem Eifer - für breitere Volksschichten zugänglich gemacht werden. Dabei scheute man sich nicht, äußerlich als eine Art kirchlicher Genossenschaft aufzutreten und das (oftmals) pseudo-wissenschaftliche «Diesseits-Evangelium» in religiöse Formen einzukleiden (wie Bekenntnisse, Breviere, Sonntagspredigten, Kalender).

Zitiert sei in diesem Kontext eine Episode, die ich nur mit Kopfschütteln als grotesk-scurrile Inszenierung bezeichnen kann: Während des **Internationalen Freidenkerkongresses in Rom** (September 1904) proklamierte sich Häckel - bei einem Frühstück im Colosseum vor 2000 Teilnehmern (150 m entfernt vom Vatikan) - feierlich und provokativ zum läizistischen **Gegenpapst**. Hierbei fällt mir die Randbemerkung ein, die mein hochgeschätzter Deutschprofessor Leopold Hoffmann zuweilen am Rande einer Dissertation anbrachte: Stil von plümpster Plümpe!

⁵⁸ So wurden z. B. der Austritt aus der Kirche gefördert und die Trennung von Kirche und Staat sowie die Trennung von Kirche und Schule gefordert, was wohl auch aus der intellektuellen und sozialen Machtposition des damaligen Klerus zu erklären ist.

⁵⁹ E. Haeckel, *Die Welträtsel. Das Glaubensbekenntnis der reinen Vernunft* (Volksausgabe, Leipzig 1908), S. 152

Zu einer Art Apotheose der monistischen Weltanschauung gestaltete sich «**Der erste internationale Monisten-Kongreß**» (Hamburg 8.-11. September 1911), an dem fast alle namhaften Anhänger und Sympathisanten teilnahmen. Hier verlas H. Schmidt-Jena, unter stürmischem und langanhaltendem Beifall «*das geistige Testament unseres allverehrten Meisters*» (i.e. Häckels). Es trägt den Titel: «**Die Fundamente des Monismus**»⁶⁰.

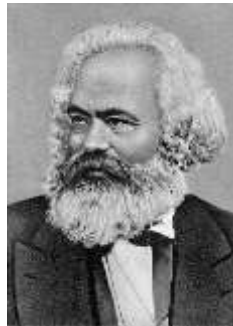
Aus diesem programmatischen Manifest ergibt sich klar und deutlich: In dem Begriff und der Bezeichnung «Darwinismus» liegt eine nicht zu verkennende **Doppeldeutigkeit**:

Einerseits - im engeren Sinne - ist darunter die streng wissenschaftliche Erklärung Darwins von der Entwicklung der Arten und der Abstammung des Menschen zu verstehen.

Andererseits handelt es sich um - mehr oder weniger nebulöse und unausgegrenzte - weltanschauliche Theorien, die sich auf Darwin berufen, wie dies z. B. beim dilettantisch und simplistisch philosophierenden Häckel der Fall ist. Der Berliner Philosoph **F. Paulsen** schrieb über Haeckels Hauptwerk (i.e. Die Welträtsel) folgendes: «*Ich habe mit brennender Scham dieses Buch gelesen, mit Scham über den Stand der allgemeinen Bildung und der philosophischen Bildung unseres Volkes. Dass ein solches Buch möglich war, dass es geschrieben, gedruckt, gekauft, gelesen, bewundert, geglaubt werden konnte bei dem Volk, das einen Kant, einen Goethe, einen Schopenhauer besitzt, das ist schmerzlich.*»⁶¹



Peter Kropotkin



Karl Marx



Iwan Mitschurin

Schließlich setzte sich Haeckel für **Eugenik** und **Rassenhygiene** ein: Die Tötung missgestalteter bzw. geistesbehinderter Neugeborener könne nicht als Mord bezeichnet werden, sondern lediglich als notwendige und sinnvolle Vernichtung arbeitsunfähiger und daher überflüssiger Ballastexistenzen oder Sozialschmarotzer. **Nur ein falsch verstandener Humanismus** plädiere dafür, diese Verlierer der «natürlichen Auslese» künstlich am Leben zu halten⁶². Würde man dies tun, so wäre es ohne jeden Nutzen für sie selbst und für die Gesamtheit. Heute hat die Eugenik andere Formen angenommen: z.B. ist es biologisch sinnvoll und ökonomisch vertretbar,

⁶⁰ In: *Der erste internationale Monisten-Kongreß* (Leipzig 1912), S. 59-60

⁶¹ In: *Preußische Jahrbücher*. Zitiert nach H. Schmidt-Jena, *Ernst Haeckel. Leben und Werke* (Berlin 1926), S. 426

⁶² In dem Kruppschen Preisausschreiben (um 1900) mit dem Thema: *Welches sind die Zusammenhänge zwischen Deszendenztheorie und Ökonomie?*

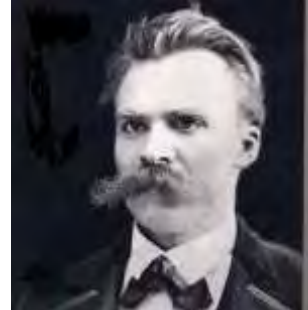
einem Menschen über siebenzig Jahre eine neue Hüfte einzupflanzen? Hier, so meine ich, werden ganz fatale Denkspiele durchgeübt. Im Klartext: Wird man wieder zwischen lebenswerten und lebensunwerten Existenzen unterscheiden? Die ethischen Grundlagen unseres Menschenbildes und unserer Demokratie wären grundlegend unterminiert.



Friedrich Paulsen



Trofim Lyssenko



Friedrich Nietzsche

Fazit aus alldem: Soziale Ideologien sind umso gefährlicher, als sie glauben, *à la carte* die Autorität der exakten Wissenschaften für ihre besonderen Zwecke in Anspruch nehmen zu können. Und so steht für **André Pichot** fest: *«C'est Darwin qui a fait entrer en biologie et a donné une caution scientifique à ce qui n'était jusqu'alors qu'une fable philosophique.»*⁶³ Ich vermute, dass Pichot hier anspielt auf die elitären Philosophen-Könige in Platons utopischer» Republik» oder auf Nietzsches imaginären Übermenschen.

Bereits zuvor hatte **Francis Galton** (1822-1911), Darwins Cousin zweiten Grades, Psychologe, Statistiker und Kriminalist, sich für das Studium der Erbfaktoren interessiert. Als begeisterter Anhänger der Evolutionstheorie entwickelte er, von der natürlichen Selektion ausgehend, ab 1865 die **Eugenik** ⁶⁴. Nach ihm behindere die Zivilisation das freie Spiel der natürlichen Auslese, indem sie das Überleben und die Fortpflanzung der Schwachen und Mittelmäßigen zulasse. Eine **positive künstliche Auslese**, zugunsten der Stärksten und Begabtesten, müsse deshalb die Paarung von Idioten und *crétins* kompensieren. Doch mit **Häckel** und seinen Anhängern wurde diese zur **negativen Eliminierung** von Krüppeln, Aussätzigen, Krebskranken, Altersschwachen und sog. rassistisch Minderwertigen.

Im 5. Kapitel von Teil I ⁶⁵ der» Abstammung des Menschen» (1871) bespricht Darwin ausführlich diese Interpretationen seiner Lehre. Ich zitiere:

*«Bei **Wilden** werden die an Geist und Körper Schwachen bald beseitigt, und die, welche leben bleiben, zeigen gewöhnlich einen Zustand kräftiger Gesundheit. Auf der anderen Seite thun **wir civilisierte Menschen** alles nur Mögliche, um den Process dieser Beseitigung aufzubalten. Wir bauen Zufluchtsstätten für die Schwachsinnigen, für die Krüppel und die Kranken; wir erlassen Armengesetze, und unsere Ärzte strengen die größte Geschicklichkeit an, das Leben eines Jeden bis zum letzten Moment noch zu erhalten. Es ist Grund vorhanden, anzunehmen, dass die Impfung*

⁶³ André Pichot in: *Sciences humaines* (202), S. 52

⁶⁴ Hauptwerk: *Human Faculty* (1883), in dem er den Ausdruck» Eugenik» prägte

⁶⁵ Übertitelt:» *Natürliche Zuchtwahl in ihrem Einflusse auf zivilisierte Nationen*»

Tausende erhalten hat, welche in Folge ihrer schwachen Constitution früher den Pocken erlegen wären. Hierdurch geschieht es, dass auch die schwächeren Glieder der civilisierten Gesellschaft ihre Art fortpflanzen. Niemand, welcher der Zucht domestizierter Thiere seine Aufmerksamkeit gewidmet hat, wird daran zweifeln, **dass dies für die Rasse des Menschen im höchsten Grade schädlich sein muß.**»⁶⁶

Also: Versucht der Mensch, z. B. durch Medizin oder Sozialfürsorge, in die Gesetze der Natur einzugreifen, dann dekadiert er und ist dem Untergang geweiht. Ich persönlich kann mich bei der Lektüre dieser Passage eines beklemmenden Gefühls nicht erwehren, selbst wenn Darwin - quasi unauffällig - hinterher schreibt: **«Auch könnten wir unsere Sympathie [sc. gegenüber den körperlich und geistig Kranken], wenn sie durch den Verstand hart bedrängt würde, nicht hemmen, ohne den edelsten Teil unserer Natur herabzusetzen.»** Und er fügt anschließend hinzu, es sei zu hoffen, dass die schwächeren und untergeordneteren Glieder der Gesellschaft sich des Heiratens enthalten. Zu diesem heiklen Thema zwei diametral entgegengesetzte Meinungen:

«Darwin n'était ni plus ni moins raciste, esclavagiste et sexiste que ses contemporains. Mais du Darwinisme sont sorties toutes sortes de théories sociologiques et politiques qui ont fait de la concurrence, de la guerre et du massacre les principes explicatifs des sociétés et de leur évolution. Lisez ce qui s'écrivait avant et pendant la guerre de 14-18, et jusque dans les années 30! Darwin n'a jamais protesté contre les idées eugénistes et racistes de son cousin Galton. Et son propre fils, le major Leonard Darwin, a été pendant des années le président de la Fédération internationale des organisations eugénistes.»⁶⁷

«Ces théories [diejenigen von H. Spencer u. F. Galton] convergent vers le principe de l'élimination nécessaire des faibles. Darwin, à l'inverse, voit dans la protection de ces derniers l'indice du degré de «civilisation» et congédie sans appel l'eugénisme de Galton au chapitre 5 de *La filiation de l'homme*.»⁶⁸

Wie dem auch sei: Leserinnen von «*The Descent of Man*» dürften wohl wenig begeistert sein, damals wie heute, wenn Darwin folgendes schreibt:

«Es wird meist zugegeben, dass beim Weibe die Vermögen der Anschauung [oder: Intuition], der schnellen Auffassung und vielleicht der Nachahmung stärker ausgesprochen sind als beim Mann. Aber mindestens einige dieser Fähigkeiten sind für die **niederen Rassen** charakteristisch und daher auch für einen vergangenen und niederen Zustand der Zivilisation.

Der hauptsächlichste Unterschied **in den intellektuellen Kräften** der beiden Geschlechter zeigt sich darin, dass der Mann zu einer größeren Höhe in Allem, was er nur immer anfängt, gelangt, als zu welcher sich die Frau erheben kann, mag es nun tiefes Nachdenken, Vernunft oder Einbildungskraft, oder bloß den Gebrauch der Sinne und der Hände erfordern. Wenn eine Liste mit den ausgezeichnetsten Männern und eine zweite mit den ausgezeichnetsten Frauen in Poesie, Malerei, Skulptur, Musik (mit Einschluss sowohl der Komposition als der Ausführung), der Geschichte, Wissenschaft und Philosophie mit einem halben Dutzend Namen unter jedem Gegenstande angefertigt würde, so würden die beiden Listen keinen Vergleich mit einander aushalten. Wir können auch nach dem Gesetze der Abweichungen vom Durchschnitt⁶⁹, welches

⁶⁶ Die Abstammung des Menschen, S. 148

⁶⁷ André Pichot, in: *Le journal du CNRS*, Tiré à part du no. 227 décembre 2008, S. 10

⁶⁸ Patrick Tort, *ibid.*, S. 10

⁶⁹ Law of the deviation from averages, *The Descent of Man*, S. 858

*Mr. Galton in seinem Buche über erbliches Genie so gut erläutert hat, schließen, dass wenn die Männer einer entschiedenen Überlegenheit über die Frauen in vielen Gegenständen fähig sind, der mittlere Maßstab der geistigen Kraft beim Manne über dem der Frau stehen muß.»*⁷⁰

Gewiss, Darwin war ein Kind seiner Zeit und teilte die damals landläufigen Vorurteile betreffend die Natur und die soziale Stellung der Frau. Doch wäre er in der **Beurteilung beider Geschlechter und ihrer Fähigkeiten** ein so guter Beobachter gewesen, wie z. B. bei den Galapagos-Finken, den Regenwürmern oder Kletterpflanzen, dann hätte er feststellen müssen: Frauen, im Gegensatz zu den meisten Männern, sind in vielem gewandter und können gleichzeitig mehreren Beschäftigungen nachgehen: kochende Töpfe am Herd überwachen, schreiende Kinder besänftigen, lästige Steuererklärungen ausfüllen, etc., während der Ehemann sich damit begnügt, auf dem Sofa die Zeitung zu lesen oder, wie Darwin, monoman persönlichen Interessen nachzugehen. **Sind die sogenannten weiblichen Eigenschaften angeboren oder anerzogen?** Das eine behaupten die Machos, das andere die Emanzen. In meinen Augen ist diese Frage irrelevant, belanglos. Sinnvoll dagegen ist: Tragen diese Eigenschaften positiv zum Wohle beider Geschlechter bei? Und wenn ja, dann sollte man sie beibehalten und fördern. Fest steht auf jeden Fall, und dies krass ausgedrückt: Intelligenz, Talent und Genie sind nicht an einen Phallus oder eine Vagina gebunden. Nebenbei sei hervorgehoben: Darwin war zeitlebens in innigster Liebe mit seiner Frau Emma verbunden; und wie alle knallharten Machos - sprich aufgeblasene Papiertiger - ließ er sich nur allzu gerne von ihr im Alltag bemuttert und, *de facto*, beherrschen.

12. Sozialdarwinismus und Rassismus

Und in diesem ideologischen Umfeld bleibt weiter zu erwähnen der von Darwins Lehren (Kampf ums Dasein, Überleben der Stärksten) abgeleitete **«Sozialdarwinismus»**. Zu diesem hat Darwin selbst sich weder zustimmend noch ablehnend geäußert, sodass für manche eine gewisse Ambivalenz bestehen bleibt.

Als Ideologie entfaltete sich der Sozialdarwinismus, ausgehend von **Herbert Spencer** (1820-1903)⁷¹, in der zweiten Hälfte des 19. Jhds. als eine teils philosophische, teils soziologische Theorie, nach der das Zusammenleben von Individuen, Gruppen, Völkern und Rassen sowie die Entwicklung innerhalb einer Gesellschaft vorrangig auf das **Grundprinzip des Daseinskampfes** zurückzuführen ist.

Dagegen betont der russische Revolutionär und Theoretiker des Anarchismus, **Peter Kropotkin** (1842-1921), dies sei eine allzu einseitige Auslegung der Lehre Darwins: Der Kampf in der Natur beschränke sich meist auf den Kampf zwischen verschiedenen Arten, dagegen sei innerhalb derselben Art **Kooperation und gegenseitige Hilfe** die allgemeine Regel⁷². Auf jeden Fall: Im Kampf ums Dasein ist eine **geordnete Gruppe** kooperierender Mitglieder durchsetzungsfähiger und überlebenstüchtiger als ein **loser Haufen** von individuellen Egoisten. Man denke hier z. B. an einen Extremfall: die **Arbeiterbienen**, welche sich für den Bienenstaat und die

⁷⁰ *Die Abstammung des Menschen*, S. 637-638

⁷¹ Von ihm stammt der Ausdruck »survival of the fittest«.

⁷² In: *Der Darwinismus* (Darmstadt 1981), S. 150-169

Bienenkönigin regelrecht aufopfern. Dieses Phänomen steht natürlich in einer gewissen Opposition zum **Überlebenskampf aller gegen alle**, den Darwin voraussetzte.

Kropotkin ist heute so gut wie vergessen, und die Kooperation/Solidarität innerhalb unserer Gesellschaft bleibt eine Utopie. Sie wird nur dann von oben befohlen, wenn Milliardenbeträge in Privatkanälen versickert sind und dieselben Beträge als Staatsschulden sozialisiert werden.

Von Anfang an war der Sozialdarwinismus gegen den *«bodenlosen Widersinn der sozialistischen Gleichmacherei»* gerichtet und **mit elitäristischen bzw. rassistischen Elementen durchsetzt** (A. de Gobineau ⁷³, H. St. Chamberlain ⁷⁴). Zweifels- ohne stand er im Gegensatz zur gesamten humanistischen Tradition der griechisch- römischen Philosophen und des Christentums. Die Nation wurde nicht mehr als **kulturelle, sondern als rassische Einheit** definiert, der Kampf der Kulturen wurde zum **Kampf der Rassen**, das **Völkerrecht** durch das des von **Natur aus Stärkeren** ersetzt.

Schließlich wurde der Sozialdarwinismus, einer inneren tödlichen Logik folgend, mit den eugenischen und rassistischen Vernichtungsprogrammen des deutschen Nazionalsozialismus konsequent, brutal und absurd ins radikal Unmenschliche degradiert. Fortan umgab ihn, zusammen mit seinem eugenischen Fundament, die sinistre Aura der Menschenverachtung und Massenvernichtung. Jedenfalls: Hier verging der Welt das Lachen über jene Rassenapostel und ideologischen Wirrköpfe, welche **Darwins deskriptive Naturdeutung** zur **normativen Gesellschaftsdeutung des Sozialdarwinismus** verzerrten. Der tiefe Grund all dieser Vorkommnisse liegt wohl darin: Jede wissenschaftliche Neuentdeckung, so objektiv, nüchtern und werteneutral sie auch erscheinen mag, schafft zugleich doch neue Werte und Verhaltensmuster, besonders wenn sie den sensiblen Bereich des Menschen betrifft.

Die «natürliche Auslese» - übertragen als Paradigma auf ökonomische und gesellschaftliche Verhältnisse - schien eine **Art Legitimation** des zu Darwins Epoche wütenden **Manchester-Kapitalismus** zu liefern. Dieser vertrat ein rücksichtsloses Konkurrenzdenken und praktizierte eine unbegrenzte Ausbeutung sowie Verelendung der Arbeitskräfte ⁷⁵. Darwin gehörte zur begüterten Oberschicht, also zu den Gewinnern im Daseinswettbewerb ⁷⁶. Demzufolge war er gewiss *«Malthusianer»*, jedoch **kein erklärter Sozialdarwinist**. In diesen schwer zu durchschauenden Aspekten sei auch hervorgehoben, dass er schon in jungen Jahren, **damals noch tiefgläubiger Christ**, als **entschiedener Gegner der Sklavenhalterei** auftrat. Und obschon er verschiedene ethnische Gruppen Südamerikas als *«minderwertige Rassen»* bezeichnete, war er unumwunden **gegen deren Genozid** durch die europäischen Kolonisatoren, zwecks Gewinnung neuen Lebensraumes.

So wäre es *a fortiori* ein abwegiger Fehlschluss, **Darwin**, auch aufgrund seiner biologischen Theorien, zum Proto-Faschisten zu erklären, ihn für die rauchenden

⁷³ *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-55)

⁷⁴ *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts* (1898), das Vorbild für A. Rosenbergs (nazistischer Parteideologe) *Der Mythos des XX. Jahrhunderts* (1930)

⁷⁵ Er wurde jäh beendet durch den Krach von 1873.

⁷⁶ Er war, über seine Frau Emma Wedgwood, Miterbe des kolossalen Vermögens, welches der Porzellanhersteller Josiah Wedgwood angehäuft hatte.

Schornsteine von Hadamar oder Auschwitz mitverantwortlich zu machen, ebenso wie **Marx** für die stalinistische Terrorherrschaft und den real-existierenden Nicht-Sozialismus, oder die Lehren von **Jesus Christus** für die Inquisition und den Hexenwahn. Die Lehren dieser drei Männer wurden verklärt, verdammt, verkannt. Keine anderen wurden mit so furchtbaren Folgen fehlinterpretiert, keine anderen so oft und so vergeblich totgeschwiegen oder totgesagt.



Herbert Spencer



Arthur de Gobineau



Houston St. Chamberlain

13. Philosophie, Psychoanalyse und Darwinismus

- **Karl Marx** (1818-1883) las die «Origin» im Dezember 1860 und besuchte mit Liebknecht im Herbst 1862 eine sechsteilige Vortragsreihe von Huxley über den Darwinismus. Im Herbst 1873 schickte er dem neun Jahre älteren weltberühmten Mann ein Exemplar der 2. Auflage des «Kapital» mit einer Widmung, in der er sich als *sincere admirer* bezeichnete. Von Darwin kam lediglich eine höfliche, jedoch knappe Eingangsbestätigung, die jedem, der englische Umgangsformen kennt, klar machte: Er wollte weder über das Buch diskutieren noch Umgang mit seinem Verfasser pflegen. Darwin hatte offensichtlich nichts im Sinne mit Marxismus. Bemühungen deutscher Sozialdemokraten, eine Verbindung herzustellen zwischen Sozialismus und seiner Entwicklungslehre, nannte er *foolish*. Darwin hat den ersten Band von «das Kapital» nie gelesen. Das Buch blieb sogar größtenteils unaufgeschnitten.

Anfangs sahen Marx und Engels in der Evolutionstheorie einen flankierenden Beweis ihrer materialistischen Geschichtsauffassung. Erst später wurde ihren Anhängern voll bewusst, welch profunde Analogie zwischen Darwins Selektionslehre und dem inhumanen Kapitalismus à la Malthus bestand.

Worin sehen nun **Mitschurin** und **Lyssenko**, die führenden Biologen marxistisch-leninistischer Prägung zur Zeit Stalins, die Stärken und Schwächen Darwins?

Als **Hauptverdienst** Darwins gilt ihnen seine Lehre von der aufsteigenden Anpassung der Lebewesen sowie die rationale Umdeutung der Teleologie, die er als Resultat der kausal wirkenden Selektion erklärt.

Als Hauptmängel an seiner Theorie werden vor allem zwei Punkte genannt:

- a) Die Übertragung der Lehren von Malthus, der in der Überbevölkerung den Grund für den Existenzkampf sah, auf den Bereich des Biologischen.

b) Sein «platter Evolutionismus», der eines der Hauptgesetze der Dialektik, nämlich das des Umschlagens der Quantität in Qualität, verkennt und nur quantitative, allmähliche Veränderungen gelten läßt sowie Qualitätssprünge in der Natur leugnet (*Natura non facit saltus*).

Allem Anschein nach hat **Friedrich Nietzsche** (1844-1900) Darwins zwei Hauptwerke weder im Urtext noch in deutscher Übersetzung gelesen oder doch nur sehr spärlich. Sicher dagegen ist, dass er seine Kenntnis der Evolutionstheorie aus dem von ihm hochgeschätzten Werke von **F. A. Lange**, Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart (1866), entnommen hat. Nietzsches Auseinandersetzung mit den Begriffen «**Kampf ums Dasein**» und «**Überleben der Stärksten**» findet sich in verschiedenen Kontexten und betrachtet sie aus verschiedenen Perspektiven. Auf sie alle kann ich hier, in diesem begrenzten Rahmen, nicht eingehen.

Nietzsche, in seiner dritten und letzten Schaffensperiode, nämlich der des «**Übermenschen**» und des «**Willens zur Macht**», sieht in der Evolution der Lebewesen **keine Entwicklung zum Höheren**. Wie bei Darwin stellt ihm der Mensch als Gattung keinen Fortschritt dar im Vergleich zu irgendeinem anderen Tiere. Die gesamte Tier- und Pflanzenwelt entwickelt sich **nicht vom Niederen zum Höheren**, sondern **arbiträr alles zugleich und übereinander und durcheinander und gegeneinander**. Die reichsten und komplexesten Formen - denn mehr besagt ja der Ausdruck «**höherer Typus**» nicht - werden selten erreicht. Sie halten sich nur mit Not oben und gehen vielmehr leichter zugrunde. Die niedrigsten Formen dagegen, durch ihre exuberante Fruchtbarkeit, sichern sich eine scheinbare Unvergänglichkeit.

Auch in der **Menschheit** gehen, unter wechselnder Gunst und Ungunst, die höheren Typen, die Glücksfälle der Entwicklung, am leichtesten zugrunde. Sie sind jeder Art von Dekadenz ausgesetzt: sie sind extrem und damit selber schon dekadent. Die kurze Dauer der Schönheit, des Genies, des Cäsar ist «sui generis»: **dergleichen vererbt sich nicht**. Das liegt an keinem besonderen Verhängnis und bösen Willen der Natur, sondern einfach am Begriff «*höherer Typus*»: Dieser stellt eine unvergleichlich höhere Komplexität, eine größere Summe koordinierter Elemente dar; damit wird auch die Degradation wahrscheinlicher. **Das Genie ist die sublimste Maschine, die es gibt – folglich auch die zerbrechlichste**.

So sieht Nietzsche, beim Überblick über die großen Schicksale des Menschen, **das Gegenteil von dem, was Darwin und seine Schule behaupten**: die Selektion zugunsten der Stärkeren, den Fortschritt der Art. Gerade dies, so meint er, sei nicht der Fall: einerseits die Ohnmacht und die Nutzlosigkeit der höher geratenen Typen, andererseits das unvermeidliche Herrwerden der mittleren und niederen Typen. Woran liegt das? Der Grund davon ist, dass die Stärksten und Glücklichen schwach sind, wenn sie organisierte Herdeninstinkte und die Überzahl der Viel-zu-Vielen gegen sich haben.

Liegen die Dinge aber so, wie soll er denn überhaupt **entstehen, der Herren - oder Übermensch**, und worin liegt sein **Wesen**? «*Der Mensch ist etwas, das überwunden werden muß*», sagt Nietzsche – durch den höheren Menschen, den Edlen, den Vornehmen, den freien Geist, der sich über die anderen durch das «*Pathos der Distanz*» erhebt und dessen einzige Tugend der «*Wille zur Macht*» ist, d. h. das unbedingte

Sichdurchsetzen in allen seinen Trieben und Wünschen. Der Übermensch ist der Sinn der Erde, er soll eine neue Kultur schaffen, die der Starken und Weisen. Und er wird nicht mit einer bestimmten Rasse identifiziert.

Vorsichtiges Fazit: **Es gibt keine eindeutige Antwort auf die Frage, wie Nietzsche zum Darwinismus stand.** Sicher ist, dass er **dessen Evolutionismus** übernimmt, ob-schon er in manchen Punkten Darwin, Haeckel und Spencer stark kritisiert, ja sogar verspottet. Er hatte eben die Gewohnheit, alle Leute, von denen er etwas entlehnt hatte, herabzusetzen, so z. B. auch Bismarck und die deutschen Nationalisten. Auf diese ihm eigene Weise deckte er – unbewusst und ungewollt – seine Schulden. **Viel Darwinismus** kann man jedenfalls in folgendem Zitat erkennen: *«Ihr habt den Weg vom Wurm zum Menschen gemacht, und Vieles ist in euch noch Wurm. Einst wart ihr Affen...der Mensch ist ein Seil, geknüpft zwischen Thier und Übermensch.»*⁷⁷ Dagegen ist die **Lehre von der ewigen Wiederkehr aller Dinge** unvereinbar mit der Evolution im Sinne Darwins: Jene verläuft zyklisch und sich wiederholend, diese linear in einer monodromen Zeit.

- Im Herbst 1873 schreibt sich **Sigmund Freud (1856-1939)** an der Wiener Universität ein: *«Die damals aktuelle Lehre Darwins zog mich mächtig an, weil sie eine außerordentliche Förderung des Weltverständnisses versprach, und ich weiß, dass der Vortrag von Goethes schönem Aufsatz «Die Natur in einer populären Vorlesung» kurz vor der Reifeprüfung die Entscheidung gab, dass ich Medizin inskribierte.»*

Darwins Einfluss auf Freuds wissenschaftlichen Werdegang ist wahrscheinlich so dominant gewesen, dass dieser selbst nicht merkte, wieviel er direkt oder indirekt seinem Mentor verdankte ⁷⁸. Fest steht auf jeden Fall, ohne allzu sehr in Details einzugehen, folgendes:

Darwinistische Vorstellungen sind bei Freud in mannigfacher Form vorzufinden:

1. sie durchdrangen damals die im Entstehen sich befindende Disziplin der **Kinderpsychologie** ⁷⁹. Diese macht Freud sich zu eigen und bildete sie weiter aus. Quelle der Inspiration war Darwins Werk: *Der Ausdruck der Gemütsbewegungen beim Menschen und bei den Tieren* (1871).
2. sie wiesen auf die Rolle hin, welche die **Sexualität** für das Verständnis psychischer Phänomene spielt.
3. sie machten Freud und andere aufmerksam auf die mannigfaltigen Potentiale des **historischen Reduktionismus**, d.h. der Erklärung der Gegenwart anhand der Vergangenheit, wie z. B. Neurosen oder Psychosen durch im Kindesalter erlebte und verdrängte Traumata. Wie Darwin der **Archäologe des Lebens** und der Protagonist seiner Historisierung war, so war Freud der **Archäologe der Psyche** und der Exeget ihrer Geschichte.

⁷⁷ *Also sprach Zarathustra*, Vorrede 3-4 und I, 22

⁷⁸ In psychoanalytischer Terminologie: Kryptomnesie: Man glaubt, etwas Neues entdeckt zu haben. In Wirklichkeit ist es aber nur eine nicht bewusste Erinnerung, die aus dem Gedankengut anderer stammt.

⁷⁹ Quelle der Inspiration war Darwins Werk: *Der Ausdruck der Gemütsbewegungen beim Menschen und bei den Tieren* (1872).

4. sie durchdrangen Freuds fundamentale Auffassungen über die **erogenen Zonen des Kindes**, über die verschiedenen **psychosexuellen Etappen** des Menschen, über die **archaische Struktur des Unbewussten**.

5. sie beeinflussten bei Freud die Bildung einer ganzen Reihe von **psychischen Begriffen** (mit biologischen Konnotationen) wie z. B.: Trieb, objektale und narzisstische Libido, genitale Liebe, Harnerotik usw.

6. Sie förderten die Entwicklung von **psycho-somatischen Therapien**: Heilung des Geistes durch den Körper, aber auch Heilung des Körpers durch den Geist.

Gewiss war es auch aus diesen Gründen, dass Freud - den einer seiner besten Exegeten, **Fr. J. Sulloway** als **«Biologist of the mind»** bezeichnet hat - gegen Ende seines Lebens angehenden Psychiatern empfahl, sich in die Evolutionstheorie Darwins einzuarbeiten.



Sigmund Freud



Frank J. Sulloway



Ludwig Büchner

14. Darwin und das Christentum

Ludwig Büchner (1824-1899) - der berühmt-berüchtigte Autor von ***Kraft und Stoff***, einer der Hauptvertreter des sog. **«Vulgärmaterialismus»**⁸⁰ und seit der allerersten Stunde begeisterter Anhänger Darwins⁸¹ - besuchte diesen im **September des Jahres 1881**, also ein halbes Jahr vor dessen Tod, auf seinem Landgut Down House in der Grafschaft Kent. Sein Bericht von diesem Erlebnis⁸² wird - aus welchen Gründen auch immer - so gut wie gar nicht beachtet bzw. zitiert, stellt jedoch für mich ein wertvolles und aufschlussreiches **Dokument für das Verhältnis Darwins zum Christentum** dar.

Vor allem zeigt es seine **Zurückhaltung gegenüber weltanschaulichen Interpretationen** und Annexionen - jedweder Art - seiner Lehren. Er wollte eben «nur» ein exakter, vorsichtiger und erfolgreicher Naturwissenschaftler sein. Darwin war, sogar auf seinem Gebiete, **kein dogmatischer Darwinist**. Dafür sorgten andere, halbwissende Marktschreier und Ideologen, die weniger Skrupel hatten, lauthals zu verkünden, die Wahrheit sei nun endgültig gefunden. Doch nur selten reflektieren diese Dogmatiker die Ansichten und Absichten der Personen, auf deren Namen sie sich berufen. **«Marxismus»** und **«Freudianismus»** sind weitere Beispiele.

⁸⁰ Zusammen mit K. Vogt (*Köhlerglaube und Wissenschaft*, 1854), J. Moleschott, (*Der Kreislauf des Lebens*, 1852) und Heinrich Czolbe (*Neue Darstellung des Sensualismus* 1855)

⁸¹ *Die Darwin'sche Theorie von der Entstehung und Ummwandlung der Lebenswelt* (Leipzig 1868)

⁸² In: *Fremdes und Eigenes* (Stuttgart 1890), S. 381-397

«Darwin empfing uns in dem Vorsaal seines reichen Hauses in der herzlichsten Weise. Seine Gestalt war groß und kräftig, seine Haltung hatte etwas Imponierendes, doch merkte man, dass das Alter an diesem mächtigen Bau mit seinem ehrwürdigen, weißen Haupt und kahlen Vorderschädel bereits zu rütteln begann. Unter einer breiten, geräumigen Stirn mit stark vorspringendem Dach bewegte sich ein ausdrucksvolles Auge, im Gegensatz zu den etwas verwitterten, durch einen in englischer Manier gehaltenen Backenbart eingerahmten Zügen. Das kräftige, glattrasierte Kinn deutete auf Entschlossenheit, während der milde Ernst seiner Züge und der ruhige, maßvolle Ton seiner Stimme den Mann von Charakter und Welterfahrung erkennen ließen.»

Nach Beendigung des Lunch zogen **Darwin, sein Sohn Francis, Dr. E. B. Aveling** ⁸³ und **Büchner** sich in das Arbeitszimmer zurück. Das nun folgende Gespräch lenkte sich auch auf das Thema «Christentum»:

«**Ich gab das Christentum erst auf, als ich 40 Jahre alt war**», sagte Darwin, und auf die Frage, aus welchen Gründen er dasselbe aufgegeben habe, antwortete er: **Es ist nicht durch Beweise unterstützt**.⁸⁴». Und Büchner kommentiert: «Diejenigen, welche seine große Gewissenhaftigkeit inbezug auf wissenschaftliche Beweise kennen und wissen, wie sorgfältig er immer bemüht war, das Für und Wider einer Frage abzuwägen, werden die Bedeutung dieser Antwort zu würdigen wissen... Diese Äußerungen... stimmen doch ziemlich genau mit dem Standpunkt des **Agnostikers** überein, welchen Darwin in unserer geschilderten Unterhaltung uns gegenüber eingenommen hatte, und lassen den Mann erkennen, **der ebensowenig für als gegen die Religion**, welche er für eine **private Angelegenheit jedes einzelnen Menschen** hielt, sprechen oder schreiben und sich nur auf seine wissenschaftlichen Untersuchungen beschränken wollte. Dass diese Untersuchungen und die Folgerungen daraus einen so **scharfen Konflikt zwischen Wissen und Glauben** zur Folge haben würden, und dass sich auf Grund der durch sie wieder zu Ehren gekommenen Entwicklungstheorie in den organischen Naturwissenschaften eine förmliche, mehr oder weniger atheistische Philosophie der Entwicklung herausbilden würde, hat Darwin gewiss nicht vorausgesehen, noch hat er die **Absicht gehabt, einen solchen Konflikt herbeizuführen**; er wollte eben nur die notwendige Aufgabe jeder Wissenschaft erfüllen und die natürliche Verknüpfung zwischen Ursache und Wirkung auf einem mehr oder weniger beschränkten Felde des menschlichen Wissens nachweisen... **Am liebsten würde er es wohl gesehen haben, wenn er niemals genötigt gewesen wäre, sich über seine religiösen Ansichten auszusprechen.**»

⁸³ Dieser englische Arzt und sozialistische Schriftsteller (1851-1898) bekannte sich zum Materialismus und Atheismus. Als enger Intimus und Briefkorrespondent des greisen Darwin war er Herausgeber (unterstützt von Darwin «mit Rat und That bei der Abfassung dieses Werkes») von *The Students' Darwin* (London 1881), sowie von *Die Darwin'sche Theorie* (Stuttgart 1887). Zusammen mit Samuel Moore übersetzte er den ersten Band des «*Kapital*» ins Englische. Seit 1884 war er Lebensgefährtin von Marx' Tochter Eleanor (Tussy). Als diese erfuhr, dass er nach 15 Jahren des Zusammenlebens hinter ihrem Rücken eine junge Schauspielerin geheiratet hatte, nahm sie sich das Leben (1898). Bernard Shaw bescheinigte Aveling «*völlige Gewissenlosigkeit in finanziellen oder sexuellen Angelegenheiten*» (Cf. F. J. Raddatz, *Karl Marx: Der Mensch und seine Lehre* (Hamburg 1975), S. 168). Verstrickt war dieser vielseitige Hochstapler und Profiteur höchstwahrscheinlich auch in pädophile Skandale der viktorianischen Zeit (Cf. Eva Weissweiler, *Tussy Marx. Das Drama der Vaterstochter* (Frankfurt/Main 2004).

⁸⁴ D. h. durch empirisch-experimentelle Belege. Darwin, angehaucht vom Szientismus des 19. Jhds., glaubte an die Allmacht und alleinige Beweiskraft der positiven Wissenschaft, von der man erwartete, sie müsse und könne alle Probleme lösen.

Wir haben nicht den geringsten Grund, an der Wahrhaftigkeit und Exaktheit, mit denen Büchner die Aussagen Darwins wiedergibt, zu zweifeln, denn *a fortiori*: **Einerseits** hätte es der vehemente und polemische Atheist sowie Kirchengegner gewiss allzugerne gehört, wenn Darwin sich - in seinem Sinne - unumwunden geäußert hätte, **andererseits** jedoch kennzeichnete ihn eine profunde intellektuelle Redlichkeit, welche es ihm verbot, Darwin falsche, d. h. von ihm erfundene Aussagen in den Mund zu legen. Man merkt übrigens, dass durch das ganze Gespräch hindurch Büchner und Dr. Aveling versuchen, Darwin dahin zu verleiten, atheistische Folgen aus seiner Lehre zu ziehen oder ihn sogar zu korrigieren. Dieser geht jedoch nicht darauf ein, was eine gewisse Enttäuschung, wenn nicht sogar Irritation, bei seinen Gesprächspartnern hervorruft.

Beider Gemütsregungen sind besonders groß, als ein gewisses Thema angeschnitten wird: »Nun kam die Rede auf jene bekannte, schon erwähnte Stelle in seinem «Ursprung der Arten», worin er bemerkte, dass der **Schöpfer** einer oder einigen anfänglichen Lebensformen das Leben **eingeblassen**⁸⁵ habe, und binzufügt, dass der sich daran anreihende Schluss auf eine einzige Urform hauptsächlich auf Analogie beruhe, und dass es unwesentlich sei, ob man ihn anerkenne oder nicht. Wir erlaubten uns zu bemerken, dass dies in keiner Weise zugegeben werden könne, und dass die ganze Theorie daran gewissermaßen Schiffbruch leide, indem mit Annahme auch nur eines einzigen Schöpfungsaktes alle übrigen *implicite* zugegeben seien, und indem es danach kaum mehr der Mühe verlohne, nach natürlichen Erklärungsweisen für die Entstehung der Lebewesen überhaupt zu suchen... Wir bemerkten, dass er so vieles ohne die Hypothese einer übernatürlichen Dazwischenkunft erklärt habe - warum nicht auch dieses? Auf diese Frage wurde der Befragte etwas still und nachdenklich und antwortete mehr ausweichend... Büchner versucht nun - meiner Meinung nach keineswegs überzeugend - das Beste (für seine eigenen Zwecke) daraus zu machen: »Diese Äußerungen im Zusammenhalt mit dem, was bereits weiter oben über die Zurückhaltung Darwins in späteren Auflagen seiner Schriften mitgeteilt wurde, **lassen wohl schließen**, dass der große Gelehrte seinen **Fehler** bezüglich dieses Punktes in späterer Zeit eingesehen und die notwendige Konsequenz seiner Lehre **stillschweigend zugegeben hat**.«

⁸⁵ Cf. Bronner (1. Auflage), S. 468: Nach dem Prinzip der Natürlichen Züchtung mit Divergenz des Charakters erscheint es auch nicht unglaublich, dass sich einige solche Zwischenformen zwischen Pflanzen und Thieren entwickelt haben müssen. Daher ich annehme, dass wahrscheinlich alle organischen Wesen, die jemals auf dieser Erde gelebt, von irgend einer Urform abstammen, **welcher das Leben zuerst vom Schöpfer eingehaucht worden ist**. Der fettgedruckte Teilsatz ist in der 6. und letzten Ausgabe definitiv weggelassen.

Trotzdem findet sich hier noch an anderer Stelle, unter dem Titel »**Einzelne vermeintliche Schöpfungszentren**« folgendes: »So wären wir denn bei der von Naturforschern sehr ausführlich erörterten Frage angelangt, nämlich, ob Arten je an einer oder an mehreren Stellen der Erdoberfläche **erschaffen worden seien**.« (S. 446)

Unverändert, von der 1. bis zur 6. Auflage, findet sich die Schlussbetrachtung: »Es ist wahrlich eine großartige Ansicht, dass der **Schöpfer** den Keim alles Lebens, das uns umgibt, nur wenigen oder nur einer einzigen Form **eingehaucht** hat, und dass, während unser Planet den strengsten Gesetzen der Schwerkraft folgend sich im Kreise bewegte, aus so einfachem Anfang sich eine endlose Reihe der schönsten und wundervollsten Formen entwickelt hat und noch immer entwickelt.« (S. 583).

15. Christlicher Glaube und Darwinismus:

Bleibt da noch Platz für Gott?

Der Darwinismus vermag nicht alles zu erklären, was wir um uns herum in der Natur sehen, und die Wissenschaft hat auf diesem Gebiete radikal neue Perspektiven eröffnet. Es bleibt jedoch der nicht zu leugnende Nachweis bestehen, dass der Mensch im Laufe einer Evolution, durch Selektionen und Mutationen über millionenlange Zeiträume, sich zu seinem heutigen Organismus entwickelt hat. Erst neulich haben Wissenschaftler in Äthiopien die 4,4 Millionen Jahre alten Knochen eines Vormenschen ausgegraben. Dieser «**Ardipithecus ramidu**» rückt die Menschwerdung in ein neues Licht. Die Ahnen des Homo sapiens⁸⁶ glichen keineswegs den aggressiven Schimpansen. Sie waren vielmehr friedliebende, aufrecht gehende Affen oder, vom Verhalten und der Anatomie her, schon humanoide Wesen.

Zudem: Die **Out of Africa-These** scheint also zu stimmen. Was von manchen so interpretiert wird: Während die Dämmerer unserer gemeinsamen Vorfahren unter der zermürbenden Sonne dieses Kontinents verblieben, wanderten andere, die Gescheiterten und Unternehmenslustigeren über den nahen Osten ins klimatisch freundlichere Europa. Sie entwickelten sich dann zu einem genetisch abgesonderten Menschentypus (**Genetisches Distanz-Prinzip** des Paläoanthropologen **Cavalli-Sforza**).

Bedroht der Darwinismus als naturwissenschaftliche Theorie ernsthaft das christliche Menschenbild? Er wird erst dann, so meine ich, zu einem unlösbaren Problem für die Theologie, wenn man unbeirrbar an einer wortwörtlichen Auslegung - und Wissenschaftlichkeit - des Genesis-Berichtes festhält. Dies ist, vor allem in Amerika, die Doktrin protestantischer Fundamentalisten (**Kreationisten**), welche die Evolution *en bloc* verwerfen.

Auch die Thesen des «**Intelligent Design**» («Intelligenter Entwurf») - einer larvierten, jedoch vordergründig nüancierten Spielart des Kreationismus - führen letzten Endes in eine Sackgasse: Die Vertreter derselben⁸⁷ lassen zwar - so scheint es wenigstens - eine Art Evolution gelten. Sie behaupten jedoch, dass Zellen und Organismen aufgrund ihres **außerordentlichen Komplexitätsgrades** nicht durch das alleinige Wirken physikalisch-chemisch-biologischer Prozesse entstanden sein können. Folglich schon gar nicht unter den Bedingungen der - ziellos fortschreitenden - «*natürlichen Selektion*» Darwins. Ihrem Werden liege ein **intelligenter Plan** zugrunde. Und diesen lenke eine übergeordnete «**Intelligenz**» bzw. «**Absicht**», welche man mit «**Gott**» identifizieren könne. Wenn diese Neo-Kreationisten die «*irreduzible*» Komplexität⁸⁸ biologischer Strukturen als ein Argument gegen Darwins Evolutionstheorie anführen, dann sehe ich darin nur ein **letztes unsinniges und aussichtsloses Verzweiflungsgefecht**.

⁸⁶ Dieser trat vor ungefähr 155000 Jahren in die Naturgeschichte.

⁸⁷ Sie sind, nebenbei bemerkt, durchaus seriöse Wissenschaftler auf ihrem Gebiet, der Biologie.

⁸⁸ Es gebe in Darwins Theorie viele «Grauzonen»: So könnten z.B. verschiedene Organe nicht evolutionär, d.h. kontinuierlich und graduell entstanden sein, sondern nur in einem einzigen Ansatz. Diese These vertritt Michael Behe, der Haupttheoretiker des «*intelligent design*» (*The Edge of Evolution. The Search for the Limits of Darwinism*, New York 2007).



Harun Yahya



Erich Kästner



Gustav Jaeger

Es scheint übrigens, dass in dieser Angelegenheit eine stillschweigende Allianz zwischen den **protestantischen Neo-Kreationisten** und den **islamistischen Fundamentalisten** zustande gekommen ist. Letztere werden angeführt von **Harun Yahya**, Autor des in circa 15 Millionen vertriebenen, großangelegten *«Atlas der Schöpfung»*. Ohne Skrupel wird der Darwinismus vom türkischen Prediger angeklagt, er sei verantwortlich für sämtliche Übel und Greuelthaten des XX. Jahrhunderts, bis hin zu den Terrorakten des 11. Septembers 2002. Aber wie ist dann zu erklären, dass gerade von den Kreisen und Staaten, in denen Darwins Lehre unterdrückt wird, die absurden Aggressionen und Attentate von heute und morgen ausgehen? Siehe Bushs **Dogma von der Achse des Bösen** und Bin Ladens **Verteufelung der sog. Dekadenz des Westens**.

Auch für gläubige Christen ist die Bibel - sieht man ab von rein metaphysischen oder ethischen Aspekten - keineswegs zuständig als Autorität für die **Beurteilung von Ergebnissen der positiven Wissenschaften**. Ihre kosmologischen Darstellungen sind gedacht für die Menschen der damaligen Zeit. Die Bibel erweist sich vielmehr als existenzielle Orientierung auf der Suche nach **Weisheit** und dem **Sinn des Lebens**. Und letzten Endes ist, in dieser Perspektive, wichtig für den Menschen nicht, was **die** Welt, sondern was **seine** Welt im Innersten zusammenhält.

In diesem Kontext noch ein interessanter Aspekt: **Ist der christliche Glaube eine Waffe im Kampf ums Dasein?** Der protestantische Textilgroßfabrikant, Zoologe und Evolutionsforscher, **Gustav Jaeger** (1832-1917), war einer der ersten und enthusiastischen **Anhänger Darwins in Deutschland**⁸⁹. Seine Forschungen zur **Vererbungslehre** nahmen in wesentlichen Stücken die Germen/Soma-Theorie Weismanns vorweg. Im Gegensatz zu Haeckel wagte er den (für die damalige Zeit exzentrischen) Versuch, **die Selektionslehre in Einklang zu bringen mit dem christlichen Glauben**.

Dieser liefere nicht nur dem **Einzelnen**, sondern auch der **Gesellschaft** ein **Arsenal höchstmöglicher Ressourcen** im Kampfe für die Selbsterhaltung bzw. Selbstbehauptung. Denn gerade dieser Religion - im Unterschied zu allen anderen - wohne ein steter Impuls zum Fortschritt, zur beständigen Veränderung und Verbesserung inne. Für den **Einzelnen** bestehe ein gewaltiger Ansporn im Gebot der **Gottesliebe**, welches besonders die zur **Erforschung der Natur** benötigte physische Ausdauer und geistige Gelassenheit fördere. **Andererseits**, der **Glaube an die Unsterblichkeit der Seele** und das Streben nach ewigem Jenseitsleben fördere den moralischen

⁸⁹ *Zoologische Briefe* (1864) ; *Die Darwinsche Theorie und ihre Stellung zu Moral und Religion* (1869).

Fortschritt, vor allem den **Altruismus**. Dieser bewirke den **friedlichen Zusammenhalt** einer gegebenen Gesellschaft und der Spezies Mensch im allgemeinen. Das Christentum biete demnach **optimale Selektionsvorteile im Kampf ums Dasein**.

Jaeger, einer aus der *«großen Schar schwäbischer Originale»*⁹⁰, war nicht nur der erfolgreiche Gründer eines bekannten, heute noch bestehenden Modehauses, sondern auch ein akribischer Analytiker individueller und sozialer **Selektionsvorteile von Glaubenssystemen**, und damit ein Pionier der modernen **Soziobiologie**.

Sieht man nun den Genesis-Bericht in einer kritischen und freien Perspektive (z.B. die **allegorische** oder **symbolische**), dann ergibt sich sehr wohl, widerspruchslös und nach eigenem Ermessen, die Möglichkeit, Gott als schöpferischen Urheber zu betrachten, der den Menschen - mit den evolutionären Potentialitäten, die er vom Big Bang an in seine Schöpfung legte - zu dem werden ließ, was er heute ist. Und dies sogar vermittelt der nicht ernsthaft anzuzweifelnden Evolution im Sinne Darwins (bzw. Gottes).

Eine derartige Auffassung ist auch für **christlich eingestellte Wissenschaftler**⁹¹ **und Philosophen** eine durchaus akzeptable und vertretbare Sicht der Dinge. Doch wird diese Position von manchen ihrer Gegner oftmals dahin grob verdreht, indem sie behaupten, dann könne man Gott - sozusagen als **«Lückenbüßer»** oder als **«refugium ignorantiae»** - für jedwedes zu erklärende Funktionieren dieser Welt in Anspruch nehmen. *Quod absurdum est!* Denn der Mensch kommt mit seiner Geisteskraft - die ihm übrigens, nach christlicher Lehre, von Gott gegeben wurde – vorzüglich damit zurecht beim Versuche, dieses Universum zu erklären. Und schließlich: Müssten eigentlich Atheisten gläubigen Christen nicht empfehlen, jeden Tag zu Gott zu beten, er solle ja keine neuen Entdeckungen⁹² oder Erfindungen⁹³ zulassen, welche seine Existenz in Frage stellen könnten?

Es zeugt bestenfalls von innerer Schwäche, Unsicherheit und Unruhe, wenn man fanatisch - wie der sich allein im Besitze der Wahrheit wahnende Guru Dawkins - alle Andersdenkenden als unzurechnungsfähige Idioten und irrekuperable Wahnsinnige bezeichnet. Insbesondere diejenigen unter den Christen, die mit der Evolutionstheorie eigentlich überhaupt keine Schwierigkeiten haben, jedoch die durchaus berechnete *«Frage nach dem Urgrund allen Seins»* mit *«Gott»* beantworten. Kopernikus, Kepler und Galilei hatten Probleme mit der damaligen Kirche und einer engstirnigen Theologie, nicht aber mit dem christlichen Gott.

Und wenn Christen Probleme mit ihrem Glauben haben, dann liegen diese, so meine ich, auf ganz anderer Ebene als der des Darwinismus. Dies traf auf Darwin selbst zu, der nie den in seinen Augen ungerechten Tod seiner geliebten Tochter Mary überwinden konnte, bzw. religiös rationalisieren konnte.

⁹⁰ *Süddeutsche Zeitung* (19. 06. 1932)

⁹¹ Z. B. der Belgier Christian de Duve

⁹² Wie z. B.: Es gibt irgendwo im Universum noch Lebewesen, welche über Intelligenz verfügen und Spiritualität entwickeln. Der Mensch wäre wiederum seiner vermeintlichen (?) Ausnahmestellung beraubt. Heute redet man sogar ernsthaft von einem «Multiversum» mit «Parallelwelten», die anderen Naturgesetzen unterliegen und die auch bewohnt sein könnten.

⁹³ Vielleicht gelingt es Bio-Ingenieuren eines Tages, aus rein chemischen Bausteinen künstliches Leben höherer Art, sogar einen Menschen, herzustellen. Die so genannten «Peptidnukleinsäuren» (PNS), ein synthetisches Zwitter aus Protein und DNS, könnten die Konstruktion künstlicher Organismen ermöglichen.

16. Und zuletzt: Das Mysterium aller Mysterien:

Was macht den Menschen zum Menschen?

Schimpansen sind die engsten lebenden Verwandten des Menschen. Sie haben quasi 99 Prozent ihrer DNS mit uns gemeinsam. Heute ist es gelungen, diejenigen DNS-Sequenzen einzukreisen, die uns zum Menschen machen. Gesucht wurde nach Abschnitten im menschlichen Genom, die sich am stärksten verändert haben, seit die Abstammungslinien von Menschen und Schimpansen sich trennten. Diese Befunde geben zugleich entscheidende Hinweise, wie Menschen und Schimpansen sich trotz fast identischer DNS-Vorlage grundlegend oder qualitativ unterscheiden.

Gibt es in der außermenschlichen organischen Natur Fälle von Güte, Mitleid, Erbarmen, Solidarität, Sympathie oder gar Empathie? Als Beleg für das lebensbejahende Verhalten bei Tieren wird gern das bekannte Beispiel angeführt, dass Wölfe grundsätzlich keine Jungtiere umbringen und zuweilen sogar menschliche Säuglinge aufgezogen haben, wie die Sage von Romulus und Remus berichtet. **Die Erklärung dafür ist jedoch eine rein biologische, kein Beweis der Güte.** Im Rudel herrscht absolute Tötungshemmung – sonst könnten die jungen Wölfe nicht überleben. Wenn nun ein Säugling nicht gefressen wird, dann reagieren die Wölfe auf das Kind-schema und akzeptieren das Kind gleichzeitig als ein Teil ihres Rudels. Mit **einer übergeordneten Moral**, etwa dass man Kinder nicht umbringen sollte, hat das nichts zu tun. Wölfe töten andererseits hemmungslos neugeborene Tiere, wenn sie im Rudel jagen. Dann nämlich ist das Junge kein Findling, das sich in ihrem sozialen Kontext befindet, sondern entspricht dem **Beuteschema des Jagdverhaltens**.

Und verfällt man nicht wieder in den alten, überwunden geglaubten Anthropozentrismus bzw. Anthropomorphismus, wenn der Mensch allzu rasch ihm spezifische Gefühle und Denkweisen in seine tierischen Verwandten hineinprojiziert. Psychotherapeutisch gesehen: Versucht hier unsere Spezies nicht, die narzisstische Kränkung, die Darwins Evolutionstheorie auslöste, irgendwie zu heilen? Wenn der Mensch schon hinnehmen muß, ein Zufallsprodukt der evolutionär agierenden Natur zu sein, dann soll diese Natur wenigstens in Ansätzen das enthalten, worauf wir Menschen stolz waren und noch sind: die Fähigkeit, neben dem nackten Überlebensinstinkt auch **edlere Eigenschaften** zu entwickeln. Aber dies hat sehr wenig mit den wissenschaftlich gesicherten Fakten zu tun, und man sollte es den Dichtern von Tierfabeln überlassen.

Aus alldem ergibt sich, für mich, eine paradoxe Behauptung: Mensch und Tier sind genau dasselbe, nur eben ganz anders. Der Mensch ist jedenfalls das einzige Naturwesen, das in der Lage ist, durch das *«Genetic Engineering»*, zielstrebig sein eigenes Erbgut und seine eigene Evolution teilweise mitzubestimmen, sowie auch die der Tiere und Pflanzen. Hoffentlich wird er hier die richtigen Entscheidungen treffen, ich meine solche, die sein Selbstbild erhalten. Und er muss sie treffen, denn er ist zur Freiheit verdammt. Alles Denkbare wird einmal gedacht werden. Muss man es deshalb auch in praktische Wirklichkeit umsetzen?



Edward Aveling



Luigi Cavalli-Sforza



Friedrich Lange

Beenden möchte ich dieses Referat mit dem satirischen Gedicht von **Erich Kästner**. Es trägt den Titel: ***Die Entwicklung der Menschheit***

Einst haben die Kerls auf den Bäumen gehockt
Behaart und mit böser Visage.
Dann hat man sie aus dem Urwald gelockt
Und die Welt asphaltiert und aufgestockt,
Bis zur dreißigsten Etage.

Da saßen sie nun, den Flöhen entflohn,
In zentralgeheizten Räumen,
Da sitzen sie nun am Telefon,
Und es herrscht noch genau derselbe Ton
Wie seinerzeit auf den Bäumen.

Sie hören weit. Sie sehen fern.
Sie sind mit dem Weltall in Fühlung.
Sie putzen die Zähne. Sie atmen modern.
Die Erde ist ein gebildeter Stern
Mit sehr viel Wasserspülung.

Sie schießen die Briefschaften durch ein Rohr.
Sie jagen und züchten Mikroben.
Sie versehn die Natur mit allem Komfort.
Sie fliegen steil in den Himmel empor
Und bleiben zwei Wochen oben.

Was ihre Verdauung übrigläßt,
Das verarbeiten sie zu Watte.
Sie spalten Atome. Sie heilen Inzest.
Und sie stellen durch Stiluntersuchung fest,
Dass Cäsar Plattfüße hatte.

So haben sie mit dem Kopf und dem Mund
Den Fortschritt der Menschheit geschaffen.
Doch davon mal abgesehen und
Bei Lichte betrachtet sind sie im Grund
Noch immer die alten Affen.

Ich bedanke mich für Ihre Geduld beim Zuhören.



Ce n'était pas la grande affluence - - - mais un public averti était au rendez-vous!!

(KUERZ-) GESCHICHTEN AUS DEM KOLLEISCH



Propos liminaire

C'est pour moi une tâche agréable de saluer l'heureuse initiative prise par nos professeurs-stagiaires de 3^e année devenus depuis, grâce à leur réussite à l'examen pratique, certains d'obtenir leur nomination.

Cette réussite aura donc probablement la conséquence que nous les verrons partir et j'avoue que cette perspective ne me réjouit nullement, tant il est vrai que l'organisation du concours Jacques Diedenhoven vient couronner un stage à beaucoup d'égards exemplaire. Je félicite chaleureusement les auteurs des oeuvres couronnées et je remercie toutes celles et tous ceux qui ont participé à ce concours; notre école a apporté récemment la preuve que les jeunes savent encore écrire quand ils sont motivés par des enseignants exerçant leur métier avec amour et dévouement.

Mes remerciements vont enfin à tous ceux qui ont fourni un appui matériel à cette initiative et qui nous permettent par conséquent d'affecter à une bonne oeuvre la totalité du produit de la vente de cet opuscule auquel je souhaite un grand succès.

Henri Folmer

Directeur de l'Athénée

L'éphémère concours Jacques Diedenhoven : une expérience pédagogique unique

En septembre 1987, la direction de l'Athénée préparait l'année scolaire à venir et le directeur d'alors, Henri Folmer, convoqua les nouveaux stagiaires pour leur expliquer leurs droits, mais surtout leurs devoirs et les missions dont ils devraient s'acquitter au service de cette vénérable institution.

Cette convocation fut aussi la rencontre d'une équipe de jeunes enseignants, tous stagiaires de deuxième année, titulaires de l'enseignement de l'anglais (Lydie Lamborelle & Jacques Biewer), du français (Simone Flammang), de l'éducation artistique et musicale (Michèle Bonetti & Francis Reitz), des sciences économiques (Karin Pundel) et des mathématiques (Claude Wilmes & Jos Bertemes), une équipe de jeunes enseignants qui allaient passer ensemble à l'Athénée les deux dernières années de leur stage pédagogique.

Pour bien faire comprendre au lecteur les liens qui se nouent entre les stagiaires, il faut préciser que le stage pédagogique peut se comparer à une sorte de rite d'initiation qui dure 3 années, dont les 2 dernières années sont particulièrement éprouvantes. Non seulement fallait-il à l'époque assurer bon nombre de leçons dans les classes que l'on leur avait attribuées, mais en parallèle les stagiaires devaient rédiger au cours de la 2^e année un mémoire scientifique et un rapport pédagogique suivi d'une séance de soutenance devant un jury.

Comme cela ne suffisait pas à combler les rares heures de répit, il fallait que les stagiaires, dans le cadre du stage pédagogique, assurent en plus des cours dispensés dans leurs classes, régulièrement des leçons modèles dans les classes de leurs tuteurs, leçons au terme desquelles le tuteur révélait, avec une certaine délectation pour certains, avec beaucoup d'empathie pour la plupart des autres, les erreurs pédagogiques commises par les enseignants novices.

Et enfin il y avait ces innombrables heures passées au "Ställchen", un local exigu à côté de la conférence des professeurs, refuge des forçats assignés aux basses œuvres pédagogiques du travail de surveillance, cour des miracles peu fréquentée par les anciens. C'est ici que se retrouvaient pendant de nombreuses heures tous les stagiaires de l'Athénée dans l'attente de l'une de ces nombreuses leçons de remplacement qu'ils devaient assurer en cas d'absence de tel ou tel titulaire.

C'est dans cette petite salle que naquit une solidarité momentanée au sein de ce groupe de compagnons d'infortune, solidarité qui leur permit de traverser cette période d'intense labeur, en partageant les moments de joie, mais aussi de peine, surtout après des discussions peu réconfortantes avec les patrons de stage. Ici furent décidées les sorties du weekend (et parfois de milieu de semaine) pour échapper au train-train quotidien, même des vacances en Irlande y furent planifiées.

Et c'est dans le "Ställchen" que naquit l'idée d'organiser l'éphémère concours «Jacques Diedenhoven». En effet, une situation assez rare se produisit: tous les stagiaires de 3^e année réussirent à passer les épreuves finales de l'examen de fin de stage au cours du 1^{er} trimestre de l'année scolaire 1988-1989. Les réjouissances

d'usage passées, libérés de l'obligation de présenter des leçons modèles pour leurs patrons de stage, les stagiaires désœuvrés se posèrent alors la question *"Mais que diable allons-nous bien pouvoir faire pendant le reste de l'année ?"*.

C'est lors de discussions sur l'apprentissage des langues qu'est venue l'idée d'organiser un concours qui avait pour objectif d'insister avant tout sur le caractère imaginaire et ludique de l'écriture créative. L'idée du concours était simple: les élèves avaient 2 mois pour rédiger une histoire courte avec la seule contrainte de ne pas dépasser un certain nombre de mots, l'histoire racontée, le style utilisé, la langue choisie étant au choix de l'élève. Le premier prix était de taille pour l'époque: 15000 francs luxembourgeois avaient été offerts par la banque UCL, les meilleures histoires seraient publiées dans un petit fascicule intitulé «(Kuerz) Geschichten aus dem Kolléisch» dont la recette de la vente était destinée à ATD Quart Monde.

Il fallait encore choisir un nom pour ce concours. Les premiers noms proposés étaient ceux de l'écrivain Batty Weber ou du professeur Léopold Hoffmann, tous ayant un lien avec l'Athénée. Mais le ministère de la Culture auquel on avait demandé une subvention pour l'impression du fascicule, avait «réservé» ces noms pour des prix qu'il allait mettre en place. Il fallait donc chercher un autre célèbre parrain et finalement le personnage de Jacques Diedenhoven, élève à l'Athénée et auteur en langue luxembourgeoise fit son apparition.

Dans la préface du petit recueil on pouvait lire les intentions des responsables du concours, intentions qui se recoupaient avec leurs convictions pédagogiques :

"L'écriture créative présente naturellement plus d'attrait que la simple répétition des idées d'autrui. Elle permet à l'imagination de s'épanouir librement et de jouer avec des idées, des personnages et des situations. Malheureusement, le programme des classes de la division supérieure réserve très peu de place à l'aspect créatif du langage et de la littérature. En effet, l'enseignement des langues étrangères aspire en premier lieu à développer chez les élèves l'assimilation des idées des autres ainsi que l'expression de leur propre pensée sur des sujets imposés par le professeur. De même l'étude des textes littéraires se limite souvent à la compréhension et à l'interprétation; la création littéraire n'est guère encouragée."

L'expérience fut très enrichissante pour les deux parties, autant pour le jury composé des stagiaires que pour les élèves. Parmi la vingtaine d'histoires reçues, 8 furent sélectionnées pour figurer dans le recueil dont la table des matières se lit ainsi :

Vesna ANDONOVIC	Le portrait
Silke GAMPE	Monate der Traurigkeit
Claudie GRISIUS	Die Metamorphose
Marianne HAWKINS	Just for Kicks
Percy LALLEMANG	L'infini
Dominique PETERS	Le rêve de Christophe Colomb
Cléo THOMA	La place de la crème chantilly
Félicie WEYCKER	Déi siwe lescht Deeg vum bloe Planéit

Le lecteur averti remarquera dans la liste des gagnants des noms qui apparaissent à la fois dans le monde des affaires et dans la vie publique, signe tangible que les lauréats d'antan ont fait leur chemin réalisant ainsi la citation de Jules Renard *«Quand un homme a prouvé qu'il a du talent, il lui reste à prouver qu'il sait s'en servir.»*

Jos Bertemes



Les stagiaires de 3^e année de l'Athénée de Luxembourg en 1989 :

Claude Wilmes, Lydie Lamborelle, Jos Bertemes, Simone Flammang, Francis Reitz,
Jacques Biewer, Karin Pundel absente : Michèle Bonetti

Déi Siiwe Lescht Deeg Vum Bloe Planéit.

Tchaikowski - opus 23 (Pianosconcerto a b-moll Nr.1) -wann ech dës Musék lauschteren, kommen mir esou alerlee Gedanken ...

Dag-Dreem, déi sech an der Nuecht munnéchnmol weiderspanen, opblösen wéi e Balléich an zesummefalen wéi eng Seefeblos, duurcherneeën rëselen a fortginn an erëmkommen. Ma eppes bleift ëmmer derbäi: e jonkt Meedchen. Et gläicht mir, an dach ass esou villes anescht ronderëm. Ech gesi Biller vrun den Aen, Szenen fir mat der Hand ze gräiifen, Persounen, déi ech nët kennen an déi ech dach mat engem Numm ruffen.

Dag-Dreem an Nuetsdreem vun enger anerer, friémer Welt

Ech sëtzen an enger Bibliothék. Et ass e risegrousse Sall - aus engem Fiels gehaen - mat immense Gesteller voller Bicher. Ech lise vill, alles wat mir an de Grapp fällt. Besonnesch gieren al Bicher, an denen ët Biller vu Saache gët, déi ech nach ni gesinn

hun. Planzen, d'Mir, Déieren, Buedem ? Ech kenne nëmme Sand, e Mir vu Sand virum groussen Ausgang vun onser Stad. Well mir wunnen an enger Stad ënnert dem Erdbuedem. Mäi Papp seet ëmmer: «wéi t'Maulëppen». Ech hu nach kee lie-wéchen Maulep gesinn. Déi si scho laang dout, sot mäi Papp. An déi aner Déieren och. No engem Krich mat chemesche Waffen. De verbrannten a vergëfte Buedem huet keng Planz méi bruecht, d'Déieren sinn erhéngert oder vergëft gestuerwen, den Iwerrescht vu Menschen huet sech ënnert d'Fielsen verkroch. Mir si nëmme méi e Grapp voll, e puer honnert Leit.

Mäi Papp wor Politiker, set en. An hien hätt ons ënnertiirdesch Stad scho laang geplangt gehat, ir se ausgeschafft gouf. Esou Stied gouf et anscheinend och schons a ganz aler Zeit, a Länner, déi Tiirkei an Indien geheescht hun. Virwat haten déi se dann gebraucht? Si hate jo keng Bomben a keng chemesch Waffen. Oder dach?

Op déi Froen kann och den Zentral-Computer mir keng Äntwert ginn. Meng Mamm schafft hallef Deeg an engem Raum, wou nëmme Computer a Moniteuren an nach soss esou Apparater stinn. Mir Kanner a jonk Lett léieren domatter emgoen, zënter mir an d'Schoul ginn.

Iwerhaupt gët et an onser Stad nach munnéich esou grouss Reim, wou Apparater stinn: si moossen d'Fiichtéckheet, d'Lofthtemperatur, d'Hëtzt iwert dem Erdbuedem, d'Stärkt vum Wand an och wat e mat séch dréit.

Eigentlech ass et verbueden, aus der Stad erauszegoen. Ma ech si schon emol eng oder déi aner Kéier duurch d'Päertche geschloff. Am Dag ass et onméiglech erausze-goen, d'Sonn dréckt esou onbaarmhärzech, datt et ouni den Asbest-Kostüm nët auszehalen ass. Tëscht Dag an Nuecht, dann ass et auszehalen. Nuets gët et äiskal.

Mäi Papp huet mir verzielt, datt onse gréisste Problem d'Waasser ass. Et gi wuel Zetären, déi d'Reewasser opfänken (wann et reent, wat sielen ass, dann dauscht et aus der Luucht erof wéi... ja, wéi wat ? ... wéi déi Waasserfäll, déi se fréier NIAGARA genannt hunn?) an et gët och Pétzer, déi d'Grondwaasser ophuelen, dat ugebuert gouf. Ee Liter op de Kapp, pro Dag! An nëmme eemol d'Woch duschen. T'ass nët grad flott. Et muss dach Freed sin, am Waasser, a vill, vill Waasser ze puddelen, dran ze sprangen, een deen aneren ze netzen.

Ech hunn an deem ale Buch geliés, dat schons méi wi 2000 Joer al ass, et heescht BIBEL. Do dran gët gesot, datt dee Mann, GOTT, am grousse Waasser Fësch schwam-me gelooss huet, an op dem Erdbuedem gouf et allerlee Déieren. Déi grouss Fësch hunn déi kleng gefriess, d'Déieren hu Planze gefriess, an d'Raubdéieren déi aner Béischten. Dovunner ass näischt méi bliwen. Nëmme nach de Mënsch, an Dag a Nuecht.

"Die Erde war wüst und leer", sou steet et do geschriwwen.

Méng Mamm huet fir d'Iessen geruff. Um Dësch steet eng Schësselche mat klengen, farwéchen Krëllen a méi décke, ronne Bullen. De Papp nennt onst Iessen all Dag anescht, obschons et eigentlech ëmmer t'nemlécht ausgesäit. Emol seet e "Pizza" an èn anertmol "Bouneschlupp" oder "Caviar" - an dobäi schneit en e ganz gelungent Gesiicht. D'Mamm reagiert schons nët méi drop: fir si ass dee Witz al, ural, mat engem laange Baart.

Ech hu beim Moschteren am Kicheschaf, wou nach allerhand Geschir steet, dat kee Mënsch je méi brauch, eng brong Tiitchen fond. Mat ganz klengen, schwaarzen Krellen dran. Ob dei fir z'iessen sinn?

Si sinn nët fir z'iessen . . . D'Mamm koum grad eran, wéi ech se wollt probéieren. Si sot, dat wir nach Som vu Blummen.

Ech hunn emol genee stodéiert, wat op derTiitche steet. D'Schrëft ass schons e bëssen verblatzt, ma ech hun et ower verstanen. Et brauch e Blummendéppen a Buedem.

En iirdent Déppchen hunn ech fond, am Kicheschaf. Mam Buedem gët et schons méi schwéier. De Sand dobaussen daacht näischt. Ech gin op d'Sich, an där kuurzer Zäit téscht Dag an Nuecht. An enger Splëck vum Fiels fannen ech, wat ech brauch, e Gräppchen Buedem, matt enger Grimmel Gréngs derbäi: Moos!

De Som ass am Buedem. Ech hun en ugefiicht mat 2 Leffelen Waasser. D'Déppchen steet elo ënnert ménger Bürosluucht.

Ech hun erëm an deem décke Buch gelies, dat BIBEL heescht. Dee GOTT do huet de 4. Dag Stären, Mound a Sonn gemat. Dat muss jo bal stëmmen, well déi sinn nach ëmmer do. Nëmme mir gesinn se sielen, well mir wéi Maulëppen ënnert dem Erdbue-dem liewen. D'Sonn ass nët méi zou onser Freed do, si bedeit Dout fir ons, esou wéi si duurch déi futtis Ozonlo brennt.

Ech ginn all Dag, ir ech schlofe gin, 2 Leffele Waasser an d'Déppche mam Blummesom.

Erënneronge bleiwen - och wann se heiansdo verblatzen. Biller vun enger Stad, déi ech kannt hun. Vun engem Haus, an deem ech matt ménger Famill gewunnt hun. Mir hunn enges Daags stënterlech eraus missen, d'Sirenen hu gehault, an de Papp ass mam Auto gerannt wéi e Wëllen. Op d'Fielsen zou, an dene mir elo hausen. Ech vermessen esou munnéches, mäin egent Zëmmer - méng Spillsaachen - mäi Mupp, dee weder bäi nach no war, wéi mir fortgerannt sin. Waarscheinlech ass en dout, vläicht nodeems e nach vill gelidden huet. Wann ech drun denken, muss ech kräischen. Ech war esou frou matt him. Vu ménger ganzer Schoulklass ass een eenzégt Meedchen hei; fréier hunn ech mech nët esou gudd mat em verstanen, ma elo hänken mir ëmmer zesummen. Mir gi jo och hei an d'Schoul: an «d'Computerschoul», wéi mir se nennen.

Gët op dës Manéier de "neie Mënsch" gemat, vun deem ee fréier gehéiert huet, ouni datt et engem esou sëlliche vill gesot huet ? Ass en eigentlech esou vill aneschters ginn? Eppes bleift: wann e stierft, dann ass een dout. Richtég dout. Ech mengen, fréier, wéi mir dobausse gelieft hun, gouf et Kiirféchter mat Griewer, mat Stëng a poléierte Placken, wou de Numm an Datumer drop stongen. Elo gët et dat nët méi. Déi Leit, déi stierwen, gi «mit Rauch gegen Himmel», wéi mäi Bopa ëmmer sot. Si gi verbrannt, fir datt keng Krankheeten opkommen Et bleift also näischt méi vun engem, deen emol e Mensch op deser Ierd wor. Eng Grimmel Äschen ... T'ass eigentlech bal dat selwécht, wéi de Grapp Buedem, wann de Kierper zerfall wor fréier. Aus Buedem hat de GOTT jo de Mënsch **gemat**, **nët** aus Sand. Haat ën e ze liicht gebaak, oder hat ën e verbrannt ? Wahrscheinlech ze liicht gebaak, an dofir gi mir elo gebrannt . . . Dobäi sollt dëse Mensch d'Krénung vum ganzen erschafene Wierk sin !

Fennef Deeg näetzen ech elo de Som a méngem Dëppchen, dat ënnert der kënnschtlécher Sonn vu ménger Luucht steet. Ass eppes geschitt? Jo, eng butzég Spëtzt ass aus dem Buedem lusse komm. Si steet op engem Wutz vu Still, deen nët méi dëck wéi en Hoer ass.

An der Stad ass Orou. Kee weess Genées, mee all rennen se dohieren wéi Wissbeien.

Et sinn e ganze Koup kleng Plänzercher aus dem Buedem eraus. D'Mamm huet se gekuckt, sech gewonnert a gelaacht. Ma si ass nët ewéi soss. Si ass opréiesch.

Elo weess ech virwat: de Papp huet et gesot, wéi en den Owend erëmkoum: mir gi fort vun hei. Awer nët alleguerten, nëmmen e puer. T'ass nët genuch Plaz am Fliger. Ech soll mat kengem driwer schwätzen. Mir komme matt ewech: de Papp ass en dichtége Mann, hié wor jo Politiker!

Meng Plänzercher maachen séch: jidfer Still huet elo zwee Bliedercher. Nach eng gudd Woch, da kommen déi éischt Blimmercher. D'Mamm sot, et wieren Amenéiercher, déi esou gudd richen. Et géif se am wäissen, am rosa an am rouden.

Wéi steet an deem décke Buch, dat ech nët matthuelen diirf? De 7. Dag wor Rou-dag fir de GOTT. Hie war zefridden mat sénger Aarbécht vu sechs Deeg. Och elo nach?

Ech hunn se nët méi gesinn an nët méi ze richen krut, méng Blimmercher. Ech hunn se stoe gelooss, ënnert der Bürosluucht, fir wa meng Schoulfrëndin op Besuch kënnt. Ech sin nët méi do, mir si mat der Nuecht fortgeflunn.

Aus der Héicht erof gesi mir e grousst Feier, eng immens Stébswollék.

Elo ass Rou donidden!

Félicie Weycker

Parrainage du Concours Jacques Diedenhoven*

Nous remercions la Banque UCL qui a généreusement doté notre concours d'un premier prix de 15000 francs.

Les prix de consolation ont été offerts par

- la Librairie Ernster
- les magasins de disques
 - Plakkebuttek beim Palais et
 - Sound Center
- la Cinémathèque Municipale
- le café Interview

Nous tenons à remercier le Ministère de la Culture pour son soutien financier qui nous a permis de publier ce recueil.

Jacques Diedenhoven (1809-1868) élève à l'Athénée, écrivait des poèmes en luxembourgeois qu'il distribuait sous forme de tracts parmi les autres élèves. Seules quelques unes de ses œuvres sont encore connues parmi les-quelles Birtgang no Contern et Ofscheet vu Letzeburg. En 1830, lors de la révolution belge, il partit à l'armée et depuis ce jour il ne publia plus rien.

Extrait de «Kuerzgeschichten aus dem Kolléisch»

Preisverleihung im Athenäum für die beste Kurzgeschichte

Gestern wurde im hauptstädtischen Athenäum die beste Kurzgeschichte eines Wettbewerbs unter Schülern der Klassen von «3^e bis 1^{re}» prämiert. Der Preis «Jacques Diederhoven» wurde zu gleichen Teilen an Cléo Thoma für «La place de la crème chantilly» und an Marianne Hawkins für «Just for Kicks» vergeben.

Die Idee zu diesem außergewöhnlichen Wettbewerb kam sieben Stagiarpromessoren während eines gemeinsamen Essens; sie beabsichtigten mit ihrer Initiative, vor allem Schülern, die in den letzten drei Klassen nur noch sogenannte «Dissertationen» schreiben, die Chance zu einer freieren Ausdrucksform zu geben sowie ein literarisches Forum zu bieten, d. h. ihre Geschichte auch einer breiteren Öffentlichkeit bekannt zu machen. Einzige Vorgabe war eine Länge zwischen 4-14 Seiten.

Unerwartet groß war dann auch die Resonanz unter den Schülern. Sechzehn Kurzgeschichten wurden eingereicht: eine auf Luxemburgisch, zwei auf Englisch, vier auf Deutsch und neun auf Französisch. So standen die Organisatoren des Wettbewerbs vor der Qual der Wahl; nach langer Diskussion einigten sich die sieben Juroren darauf, den Preis in Höhe von 15 000 F, gestiftet von der UCL, zu teilen. Doch wollte man nicht allein einen finanziellen Anreiz schaffen, sondern auch einen ideellen. So werden demnächst die acht besten Kurzgeschichten broschiert erscheinen - dank des Kulturministeriums, welches die Druckkosten übernimmt.

Der Erlös der ersten Auflage von 500 Exemplaren soll der Wohltätigkeitsorganisation «ATD Quart Monde» zufließen. Darüber hinaus gab es für jeden der Teilnehmer einen Trostpreis. Außerdem wartete auf alle Teilnehmer abends ein gemeinsames Essen.

Der Preis, benannt nach dem Luxemburger Dichter und ehemaligen Schüler des Athenäums Jacques Diederhoven (1809-1864), bekannt vor allem durch «Bittgang no Conter» und «Ofscheet vu Letzebuerg», soll nicht eine einmalige Auszeichnung bleiben, sondern in Zukunft alljährlich verliehen werden. Vielleicht ließe sich die Initiative auch auf die anderen «Lycées» des Landes ausdehnen.

LuxWort

Sturm, Drang und andere kleine Jugendsünden

Ob ich mich denn an den „Literaturwettbewerb Jacques Diederhoven“ erinnere, will die freundliche Stimme am Telefon wissen, die sich gerade als Herr Maurer vorgestellt hat. Auf Anhieb zugegeben: Nein. Das Indiz, als sich besagte Person als Sekretär der „Association des Anciens de l'Athénée“ zu erkennen gibt, liefert zumindest eine erste Spur. Als er dann auch noch von einer Kurzgeschichte spricht und den ominösen Titel – „Le portrait“ – nennt, läuft mir ein kalter Schauer über den Rücken: Jemand hat Wind von der im Keller versteckten Leiche bekommen.

Nun gut, ganz so dramatisch wie es hier schwarz auf weiß stehen mag, ist es vielleicht nicht. Aber so ganz „ohne“ ist, was folgt, auch nicht. Denn für jeden Schreiberling, ob nun professionell oder nicht, und für erstere umso mehr, ist es immer irgendwie ein komisches Gefühl, mit dem einstigen „Ich“, das ja bekanntlich durch jeden Satz, den man je verfasst hat, durchscheint, konfrontiert zu werden.

Ob ich denn meine persönlichen Erinnerungen zu besagtem Wettbewerb kurz aufschreiben könnte: „Wir haben einen Beitrag eines zu den damaligen Organisatoren gehörenden Professors, ein Text aus der Sicht eines Teilnehmers würde diesen passend ergänzen“, meint Herr Maurer. Wie könnte man eine solch lebenswürdige Aufforderung ausschlagen? Ich werde zum Rendezvous mit meinem 17-jährigen „Ich“ gebeten: Das könnte zwar ungemütlich werden, ist trotzdem ein wahrlich verlockendes Angebot, eine Chance sozusagen, um Verkehrtes endlich zurecht zu biegen.

Wie die Sache angehen? Eine streng journalistische Vorgehensweise bietet sich an: erst einmal Informationen sammeln und die Fakten zusammentragen. Ein Griff ins dritte Fach von oben, des dritten Regals von links – im scheinbaren Chaos von gestapelten Büchern herrscht nämlich eine strenge Ordnung, und auch wenn das Gedächtnis zwar nicht mehr so ganz ist, was es mal war, tut es dennoch (recht brav) seinen Dienst – schon halte ich ein kleines Bändchen mit fuchsia-farbenem Umschlag in den Händen: „(Kuerz-)Geschichten aus dem Kolléisch“ prangt in schwarzen Lettern darauf. Jahrelang schlummerte es in einem regelrechten Dornröschenschlaf im Bücherregal – mal sehen, ob es wach geküsst werden will oder ich mir eine schallende Ohrfeige einfange.

Ich schlage es auf Seite 9 auf: „Le portrait“ steht da kursiv geschrieben. „Raffael était un peintre médiocre qui vivait de la bêtise des gens...“ beginnt die Geschichte, die sich noch bis zur 17. Seite zieht. Schon in der zweiten Zeile möchte ich den recht holprigen Übergang verbessern. Der erste Fehler einige Abschnitte später schmerzt richtig. Der nächste dreht das Messer genüsslich in der Wunde herum – dass der „accord du participe passé“ wahrlich kein leichtes Kapitel der französischen Grammatik ist, tröstet auch nur mäßig. All die anderen sprachlichen Unsicherheiten und Verfehlungen, die darauf folgen (und es sind deren einige), machen die Sache auch nicht besser. Die Erzählung sprudelt vor pubertär-weltverbesserischer Einfältigkeit förmlich über, ja sogar von pseudo-philosophischen Überlegungen bleibt man nicht verschont.

Nun gilt es in den Tiefen des Gedächtnisses zu kramen – irgendwie eine Verbindung zu der damaligen Schülerin der „C classique“ herzustellen, die Ärztin in Indien oder Literaturnobelpreisträgerin werden wollte (um die Welt zu retten oder ihr endlich gehörig die Meinung zu sagen, versteht sich), die ihre Gedanken und Gefühle in Gedichte packte, die passenderweise in der „P-Times“ des „Grupp P“ abgedruckt wurden. Wobei das „P“ für „périscolaire“ stand, und es sich eigentlich um eine kleine anarchistische Insel handelte, auf der die Schüler das Sagen hatten, den Filmklub betrieben, die Schülerzeitung herausgaben und Freizeitpoetin „attachée à la direction“ war, sprich Mitteilungen der Gruppe über das im Büro des Direktors stehende Mikro schulweit verkünden durfte. Am Wettbewerb hatte sie zwar nicht teilgenommen, „um zu gewinnen“, das wäre dann doch zu „profan“ gewesen. Dennoch barst sie fast vor Stolz, als sie das Büchlein, in dem ihr Name im Inhaltsverzeichnis als erster (und sei es auch nur aus rein alphabetischen Gründen) stand und zudem, wie es sich gehört, mit handschriftlich ergänztem „accent aigu“ auf dem „c“ (!), in Händen hielt. Irgendwie fühlte es sich an, als ob dieser Name nun für alle Ewigkeit, ein bisschen wie die in Stein gemeißelten Gebote, der Nachwelt erhalten bliebe.

Wusste ich damals, wer dieser „Jacques Diedenhoven“ war? Vermutlich nicht. Das Gegenteil zu behaupten, wäre anmaßend, ja fast peinlich. Wenn man jung ist, steht man selbst im Mittelpunkt des ganzen Universums, das sich um einen dreht,

und schaut lieber nach vorne als nach hinten – möchte ich hier zu meiner – zugegeben etwas kläglich – Verteidigung sagen. Glücklicherweise haben die Herausgeber damals bedacht, dass das Gewissen die Teilnehmer des Wettbewerbs, der besagten Namen trägt, früher oder später einholen würde: Seine Kurz-Biografie erörtert alles Wissenswerte, gleich nach Aufschlagen des Büchleins.

Warum habe ich an diesem Wettbewerb überhaupt teilgenommen? Warum schreiben fast alle Jugendliche, auch wenn nur wenige sich trauen, damit in die Öffentlichkeit zu gehen, sprich ihre Produktion jemandem zu lesen zu geben? „Ich schreibe, weil mir niemand zuhört“, hatte der damalige Schulpsychologe, Herr Ewen, einmal versucht, diese jugendliche Schreibwut in Worte zu fassen. Rückblickend denke ich, dass er eigentlich falsch lag: Jugendliche schreiben, weil der „Sturm und Drang“ des Erwachsenwerdens eben genau das ist: Der Welt mitteilen, dass es einen gibt und dass man alles besser weiß als irgendwer sonst. Mehrere meiner Freunde haben damals ebenfalls mitgemacht, der damaligen Seelenverwandtschaft, die dieses Büchlein hier, schwarz auf weiß, festhält, konnten all die Jahre nichts anhaben. Die anderen, die man aus den Augen verloren hat, tauchen plötzlich erstaunlich lebhaft in der Erinnerung auf, und man fragt sich, wohin das Leben sie wohl verschlagen hat.

Dieser Wettbewerb war eine einzigartige, noch nie da gewesene Gelegenheit, die sich niemand von uns entgehen lassen wollte: Hier konnten wir zeigen, was wir drauf hatten, hier konnte unsere Begabung, von der wir ebenso überzeugt waren, wie wir an ihr grundlegend zweifelten, endlich entdeckt werden. Auch wenn Worte wie „Tradition“ und „Verpflichtung“ uns erschauern ließen, war sich doch jeder einzelne von uns stets bewusst, welches Erbe wir durch unsere Zeit im „Kolléisch“ nun mitzutragen hatten.

Die jungen Lehrer, die sich damals der Professorenlaufbahn verschrieben hatten und den Schreibwettbewerb organisierten, waren zwar nicht unsere „Kumpel“, doch wehte hier ein spürbar frischer, zugegeben erfreulicher Wind. Lydie Lamborelle unterrichtete mich damals in Englisch, und freitags nachmittags war ihre Stunde nicht der Grammatik und der Syntax gewidmet, sondern der Erforschung der Kultur des Landes, in dem sie selbst studiert hatte. Dass wir dabei manchmal Lieder von der Grünen Insel sangen, amüsierte uns prächtig, und wir merkten überhaupt nicht, dass wir eigentlich unser Vokabular merklich aufstockten und gar etwas über Irlands komplizierte Geschichte hinzulernten. Hier wollte uns jemand nicht nur etwas beibringen, sondern auch noch unsere Meinung zu diesem und jenem Thema wissen. Hier war jemand gewillt, sie anzuhören und zu respektieren, so unreif sie auch gewesen sein mag. Wir waren keine auswechselbaren Namen in einem jahrein jahraus umgeschriebenen Klassenbuch mehr, sondern irgendwie gleichberechtigte Individuen.

Als ich das fuchsia-farbene Büchlein zuschlug und wieder an seinen Platz im Regal räume, ist die peinliche Verlegenheit verflogen, sogar Genugtuung keimt auf: Das sind meine Fehler, meine kindisch-pubertäre Großspurigkeit, die so freizügig meine Zweifel, Ängste und Hoffnungen von damals kundtut. Genau das haben die Organisatoren uns mit diesem Wettbewerb geschenkt: eine Erinnerung, an der wir uns auch über zwei Jahrzehnte später – vielleicht ist dieses Gefühl, noch nicht „ancien“ genug zu sein, um bei den „aaa“ Mitglied zu werden, doch irgendwie trügerisch ... – noch immer und ohne jeglichen Anflug von „Nostalgie“ erfreuen können.

Vesna Andonović

Nos portraits de famille ---



Constant Lamesch, Jean Schmit, Guy Reiland, Jean Bong, René Lauterbour, Guy Konsbruck, Jean-Claude Wolter, Roland Muller, Jacques Santer, Arthur Weber, Nico Goedert, -, Alphonse Lentz, professeur Ernest Ludovicy, Aloyse Finck, Joseph Jacoby, Joseph Zimmer, Jean-Sébastien Heuman, Robert Joachim, Jean-Pierre Heuschling, Charles Reckinger, Louis Weber, Pierre Hever, Albert Weydert, Robert Gliedner, Guy Bernard



Marc Lauer, Georges Sand, Gaston Elvinger, Claude Petit, Marc Fischbach, prof. Emile Sinner, Marc Olinger, Jos Perrard, Claude Michalsky, Michel Kieffer, Paul Ehmann



Promotion 1948 lors de retrouvailles: Rodolphe Nicks, Norbert Schroeder, René Wiltgen, Robert Kneip, Victor Ziegle, Henri Etienne, François Kuntgen, Aloyse Colombo, Gaston Diederich, Aloys Bemtgen, Théodore Gonner, Klein Paul, André Ripp, René Luck, Camille Kasel, Camille Wampach, Armand Alesch, Edouard Jacqué



Georges Glesener, Guy Reiland, Constant Lamesch, Jean Bong, Jacques Santer, Roland Muller

Le principe adopté par nous pour permettre la lecture, est le suivant: à faire passer une règle de la gauche vers la droite; si les visages sont sur la même ligne, alors la lecture se fait du bas vers le haut, c'est à dire, de l'avant vers l'arrière. Toute exception à cette règle est signalée.

Pour nous aider à compléter notre collection, utilisez notre boîte aux lettres: Anciens de l'Athénée, 24, Bd Pierre Dupong, L-1430 Luxembourg, ou par email à: anciens@al.lu.



Cette carte postale, dont nous voyons le côté adresse, nous a été présentée par notre ami Bob Hoffmann, membre AAA. Il l'avait dénichée quelque part lors de la visite d'un marché aux puces. Elle est adressée à Hippolyte Deruette, à ce moment-là sous-directeur à l'hôpital de Schaerbeek. Le lieu d'estampillage est Luxembourg et elle porte la date du 21 mars 1899.

Ce nom de Schaerbeek dans la banlieue de Bruxelles, nous est déjà bien familier car une cinquantaine d'années auparavant, les frères Diedenhoven vivaient dans cette localité.

Mais revenons à la carte: Elle est adressée à un Monsieur Hippolyte Deruette. Est-ce un Luxembourgeois exilé lui aussi en Belgique?

Mais qui est l'expéditeur? Apparemment il habite la ville de Luxembourg. Mais le mystère reste.

En effet, le verso de la carte est plus mystérieux, plus énigmatique encore: la vue sur l'Athénée, à partir de la balustrade du Rénert, est entourée d'une guirlande de lettres, de nombres et d'autres signes apparentés à ceux du clavier d'une machine à écrire. S'agit-il d'un message secret pour qu'il soit ainsi encrypté ou s'agit-il d'une bonne blague?

La page opposée du bulletin nous montre cette énigme!

Nous vous proposons de vous essayer à la résolution de ce problème en guise de passe-temps, de divertissement. «Creusez vos méninges, faites cet exercice bénéfique pour maintenir le cerveau en forme», comme l'a postulé notre président honoraire, le docteur Jos Mersch dans son éditorial du dernier bulletin.

Vous nous communiquerez votre résultat, nous le publierons dans le prochain bulletin.

Vous allez toucher une récompense - - -, l'adhésion gratuite à notre association ou la présence gratuite à une de nos manifestations!

Mais ce n'est pas seulement le texte qui nous intéresse: nous sommes également désireux de connaître la personnalité de ce Monsieur Hippolyte Deruette. Existe-t-il encore des descendants ou des parents de cet aïeul à Luxembourg? Y avait-il une branche luxembourgeoise et une branche belge?

Donc avis à nos membres friands de la recherche généalogique pour se mettre à l'oeuvre.

Notre adresse: Association des Anciens de l'Athénée
24, Bd Pierre Dupong
L-1430 Luxembourg

Email :
anciens@al.lu

